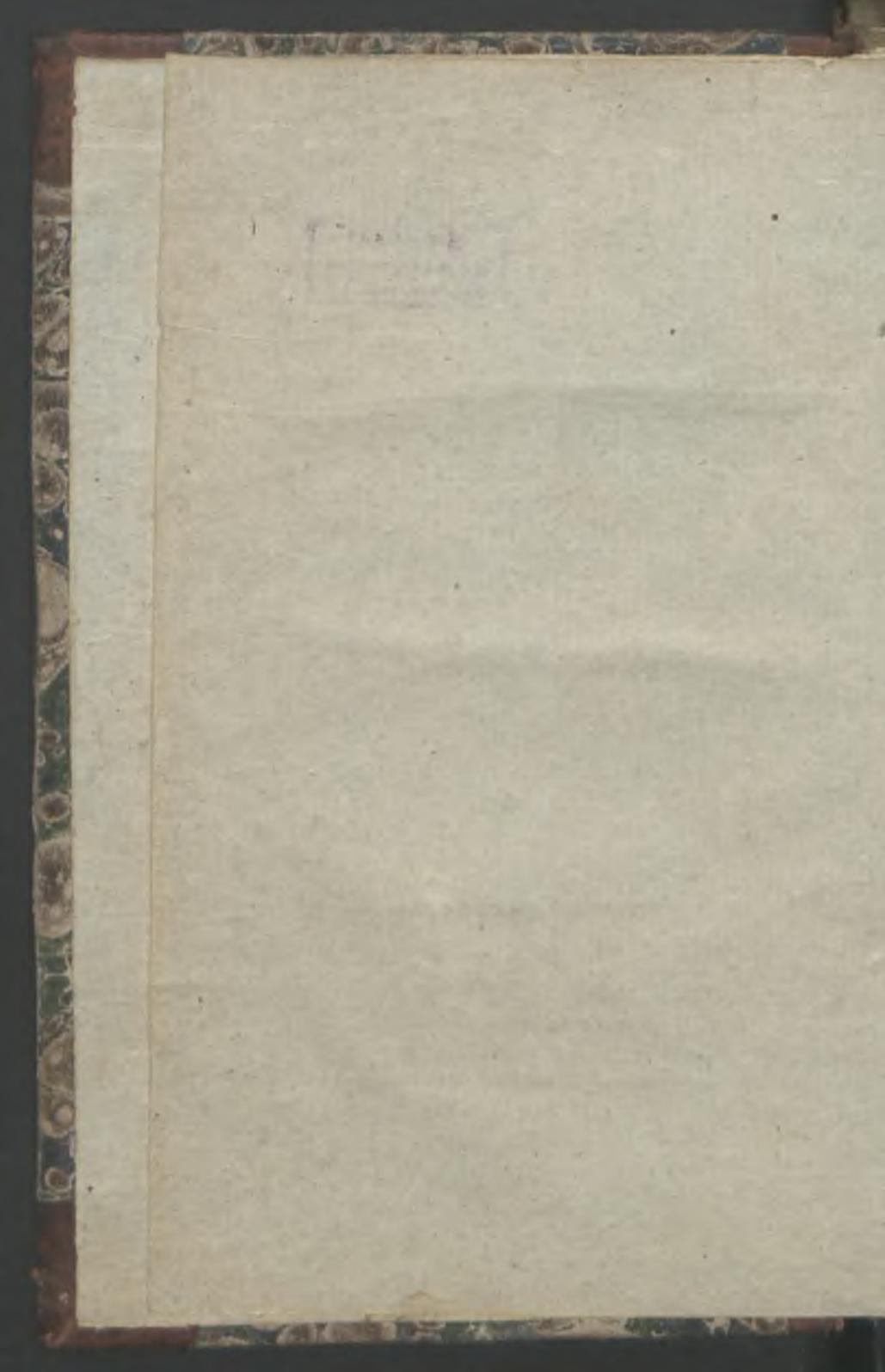


13978

2 Eibholst
Seminary m
Sanderstige



T A B L E A U
H I S T O R I Q U E.

T O M E I I I.

THE
HISTORY OF
THE
TOWN OF
LONDON

T A B L E A U
HISTORIQUE
DE L'ESPRIT ET DU CARACTERE
DES
LITTÉRATEURS
FRANÇOIS;

Depuis la renaissance des Lettres jusqu'en 1785;
O U

RECUEIL de traits d'esprit, de bons mots
& d'anecdotes littéraires.

*Par M. T** , Avocat en Parlement , Trésorier de la
Guerre, & Subdélégué de l'Intendance de Champagne.*

TOME TROISIEME.



A VERSAILLES,
Chez POINÇOT, Libraire, rue Dauphine.
A PARIS,
Chez NYON, Libraire, près le College des Quatre-Nations.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

13078

2 11/10/11
Munich
Seminars
Spezialkurse



TABLEAU HISTORIQUE

*DE l'Esprit & du Caractere des Littérateurs
Français, depuis la renaissance des Lettres
jusqu'à nos jours.*

NICOLAS MALLEBRANCHE, *Prêtre
de l'Oratoire, né à Paris en 1638, mort dans
la même ville en 1715.*

Le Pere Mallebranche s'appliqua d'abord à l'Histoire Ecclésiastique, ensuite à la critique ; mais il ne put réussir ni à l'une ni à l'autre étude. Passant un jour dans la rue Saint-Jacques, un Libraire lui présenta le *Traité de l'Homme*, par Descartes, publié depuis peu de tems. Il avoit vingt-six ans, & ne connoissoit Descartes que de nom, & par quelques objections de ses

Tome III. A

cahiers de Philosophie. Il se mit à feuilleter le livre, & fut frappé comme d'une lumière toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & sentit qu'elle lui convenoit. La Philosophie scholastique, qu'il avoit eu tout le loisir de connoître, ne lui avoit point fait, en faveur de la Philosophie en général, l'effet de la simple vue d'un volume de Descartes; la sympathie n'avoit point joué; l'unisson n'y étoit point. Il acheta le livre, le lut avec empressement; & ce qu'on auroit peut-être peine à croire, avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. Il abandonna donc absolument toute autre étude pour la Philosophie de Descartes. Quand ses confreres & ses amis, les Historiens & les Critiques, à qui tout cela paroissoit bien creux, lui en faisoient des reproches, il leur demandoit si Adam n'avoit pas eu la science parfaite; &, comme ils en convenoient, selon l'opinion commune des Théologiens, il leur disoit que la science parfaite n'étoit donc pas la critique ou l'histoire, & qu'il vouloit savoir ce qu'Adam avoit su.



M. Arnaud ayant publié quelques ouvrages contre le Pere Mallebranche, celui-ci publia un petit Traité dans lequel il prétendoit démontrer que le Docteur n'avoit fait aucun des livres qui avoient paru sous son nom, contre le Pere Mallebranche. Pour cela il n'avoit, disoit-il, besoin que d'une seule supposition, qui est, que M. Arnaud a dit vrai, lorsqu'il a protesté devant Dieu qu'il avoit toujours eu *un desir sincere de bien prendre les sentimens de ceux qu'il combattoit, & qu'il s'étoit toujours fort éloigné d'employer des artifices pour donner de fausses idées de ces Auteurs & de leurs livres.*



Le Pere Mallebranche s'entretenoit avec Despréaux, de sa dispute avec M. Arnaud, sur les idées; & prétendoit que M. Arnaud ne l'avoit jamais entendu. *Ah! Qui donc, mon Pere,* reprit Despréaux, *voulez-vous qui vous entende?*



Le Pere Mallebranche répondit à ceux qui le pressoient de répondre aux Journalistes de Trévoux, qui l'avoient attaqué : « Je ne dispute

” point avec des gens qui font un livre toutes
 ” les semaines ou tous les mois. ”



Il ne venoit point d'étrangers savans à Paris , qui ne rendissent leurs hommages au Pere Mallebranche. On dit que des Princes Allemands y font venus exprès pour lui ; & dans la guerre du Roi Guillaume , un Officier Anglois , prisonnier, se consoloit de venir à Paris , parce qu'il disoit avoir toujours eu envie de voir le Roi Louis XIV , & le Pere Mallebranche.



Le Pere Mallebranche , dans ses Réflexions sur la Prémotion Physique , la représente par une comparaison aussi concluante peut-être , & certainement plus touchante que tous les raisonnemens métaphysiques. Un ouvrier , dit-il , a fait une statue , dont la tête , qui se peut mouvoir par une charniere , s'incline respectueusement devant lui , pourvu qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il le tire , il est fort content des hommages de sa statue ; mais un jour qu'il ne le tire point , elle ne le salue point , & il la brise de dépit.



Tandis que le Pere Mallebranche effuyoit mille contradictions dans sa patrie, sa Philosophie pénétroit à la Chine : un Missionnaire Jésuite écrivit à ceux de France, “ qu'ils n'en-
 ” voyassent à la Chine que des gens qui fussent
 ” les Mathématiques, & les ouvrages du Pere
 ” Mallebranche. ”

Le Pere Mallebranche rioit de la contrainte que les Poëtes s'imposent, contrainte qui est plus souvent une occasion de fautes que de beautés. *Je n'ai fait que deux vers en ma vie*, disoit-il quelquefois ; les voici :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde ,
 Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

Mais, lui disoit-on, *l'on ne va point à cheval sur l'onde.* — *J'en conviens*, répondit-il ; *mais passez-le moi en faveur de la rime ; vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs Poëtes que moi.*

M. Petit disoit, quoiqu'il fût peu favorable à Descartes, qu'il se faisoit du moins des principes apparens sur lesquels il bâtissoit fort juste ;

mais que le Pere Mallebranche bâtissoit en l'air.



X Le Pere Mallebranche eut toutes les peines du monde à trouver un Approbateur pour son livre de *la Recherche de la vérité*. Tous ceux à qui cet ouvrage avoit été envoyé, ou ne l'entendoient pas, ou refusoient de donner leur approbation à des principes qui paroissoient si nouveaux. Enfin, ce fut le célèbre Mézerai qui l'approuva comme un livre de Géométrie.



Dans l'éloge du Pere Mallebranche, M. de Fontenelle dit, *que son imagination travailloit pour un ingrat, & qu'elle servoit à orner la raison en se cachant d'elle.*



« Il n'y a guere eu dans le monde de savant
 » plus accommodant, (dit le Pere Nicéron)
 » moins critique & moins jaloux que le Pere
 » Mallebranche : si profond & si élevé dans
 » ses méditations, il étoit dans la conversa-
 » tion d'une simplicité charmante, ne s'apper-
 » cevant ni de son mérite ni de sa réputa-
 » tion, regardant l'estime qu'on lui rémoignoit

» comme une pure faveur ; supportant les dé-
 » fauts de ses amis, & écoutant leurs moindres
 » difficultés, sans leur en faire sentir le foible
 » autrement que par la raison. »

JOSEPH SAUVEUR, *né à la Fleche en*
 1653, *mort en 1716.* 63

X M. Sauveur est le premier qui ait tiré la Géométrie de l'obscurité, & qui l'ait mise à la mode, quoiqu'il n'eût aucun talent pour parler. Un jour qu'il entretenoit M. le Prince sur ces matieres, en présence de deux autres favans, ils l'interrompirent, fatigués de sa difficulté à s'exprimer, & continuerent à expliquer ce qu'il avoit entrepris. Quand ils eurent fini, M. le Prince leur dit : « Vous avez cru que Sauveur » ne s'entendoit pas bien, parce qu'il parle » avec peine ; mais je le suivois & l'entendois » parfaitement. Vous m'avez parlé beaucoup » plus éloquemment que lui ; mais je ne vous » ai pas compris, & peut-être ne vous com- » preniez-vous pas vous-mêmes. »

M. Sauveur a été marié deux fois. Il prit à la première une précaution assez singulière ; il ne voulut point voir celle qu'il devoit épouser, jusqu'à ce qu'il eût été chez un Notaire, faire rédiger par écrit toutes les conditions qu'il demandoit. Il craignoit de n'en être pas le maître après l'avoir vue. La seconde fois il fut plus aguerri.



M. Sauveur n'étoit pas trop prévenu en faveur de la science où il excelloit ; il disoit ordinairement que *ce qu'un homme peut en Mathématiques, un autre le peut aussi.*

PHILIPPE-EMMANUEL DE COULANGES,
*Maître des Requêtes, né à Paris en 1631,
mort dans la même ville en 1716.*

M. de Coulanges étant aux Enquêtes du Palais, fut chargé de rapporter une affaire où il s'agissoit d'une mare d'eau, entre deux paysans, dont l'un s'appelloit Grapin. Coulanges, embarassé dans le récit des faits, rompit le fil de son

discours avec vivacité, en disant : *Pardon, Messieurs ; je me noie dans la mare à Grapin, & je suis votre serviteur : & depuis il ne voulut plus se charger d'aucune affaire.*



A l'âge de quatre-vingts ans M. de Coulanges adressa cet impromptu à un Prédicateur qui le pressoit de mener une vie plus retirée :

Je voudrois à mon âge ,

(Il en seroit tems ,)

Etre moins volage

Que les jeunes gens ,

Et mettre en usage

D'un vieillard bien sage

Tous les sentimens.

Je voudrois du vieil homme

Etre séparé :

Le morceau de pomme

N'est pas digéré.



Le Chevalier de Tonnerre s'étant fait Minime en 1683, M. de Coulanges fit ce couplet, sur l'air de Joconde :

Un jeune Cadet de *Clermont* ,

D'un esprit peu sublime ,

Prit, ces jours passés, dans Lyon,

L'humble habit de Minime.

Ce choix doit du Prélat *Noyan*
 Bien échauffer la bile ;
 Car pour son illustre Maison
 C'est une tache d'huile.

Un anonyme fit cette épitaphe à M. de Cou-
 langes :

Ci-gît le gracieux Coulanges :
 Son nom renferme ses louanges.

GASPARD ABEILLE, né à Riez en
 1648, mort à Paris en 1718.

L'Abbé Abeille étoit un des hommes les plus agréables & les plus répandus de son tems. Ses ouvrages supposent néanmoins un Poëte médiocre, & lui attirerent une infinité de brocards & d'épigrammes. M. l'Abbé Sabatier de Castres attribue à Racine l'épigramme suivante. L'originalité des rimes féminines est très-propre à donner une idée de la pesanteur des vers du Poëte qu'on ridiculise.

Abeille, arrivant à Paris ;
 D'abord, pour vivre, vous chantâtes
 Quelques Messes à juste prix ;

Puis au Théâtre vous lasâtes
 Les sifflets pour vous renchérit ;
 Quelque tems après fatiguâtes
 De Mars l'un des grands favoris , *
 Chez qui pourtant vous engraisâtes :
 Enfin , digne Aspirant , entrâtes
 Chez les quarante Beaux - Esprits ;
 Et sur eux-mêmes l'emportâtes
 A forger d'ennuyeux Ecrits.



Il arriva une aventure des plus singulieres à
 sa Tragédie d'*Argélie* , la premiere qu'il ait
 donnée. Deux Princesses parurent d'abord sur
 le Théâtre. La premiere ouvrit la scène par ce
 vers :

Vous souvient-il, ma sœur , du feu Roi notre pere ?

La seconde Actrice ayant tardé à répondre ,
 un plaisant du parterre répondit :

Ma foi ! s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.

Cela occasionna de si grands éclats de rire ,
 qu'il ne fut pas possible de continuer la piece.



(*) M. le Maréchal de Luxembourg, qui le prit chez lui, & lui
 donna le titre de son Secrétaire.

L'Abbé Abeille a fait une épître sur la constance , où la justesse se trouve rarement , si l'on doit s'en rapporter à l'épigramme de l'Abbé de Chaulieu :

Est-ce *Saint-Aulaire* , ou *Tourelle* ,
 Ou tous deux qui vous ont appris
 A confondre , mon cher Abeille ,
 Dans vos très-ennuyeux Ecrits ,
 Patience , vertu , constance ?

Apprenez cependant comme on parle à Paris.

Votre longue persévérance
 A nous donner de méchans vers ,
 C'est ce qu'on appelle constance ;
 Et dans ceux qui les ont soufferts ,
 Cela s'appelle patience.



L'Abbé Abeille a fait une Tragédie de *Caton* , qui étoit si fort au gré du Prince de Conti , qu'il disoit , « que si le *Caton* d'Utique ressuscitoit , il ne seroit pas plus *Caton* que le *Caton* d'Abeille. »



L'Abbé Abeille avoit répandu une épigramme contre les *Tyndarides* , Tragédie de Danchet ;

celui-ci fit la suivante, à l'occasion de son *Ar-gélie* :

Pour déchirer les Tyndarides ,
 Abeille, sillonnant son front de mille rides ,
 Lance sur eux ses traits divers.
 Ce Poète n'est point un homme vulgaire ;
 Et vous vous souvenez sans doute de ses vers.
 Ma foi ! s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.

Danchet ne publia point cette épigramme ;
 il se contenta de l'envoyer manuscrite à l'Abbé
 Abeille, qui n'y répondit que par l'amitié la
 plus vive, qu'il témoigna toujours depuis à Dan-
 chet. Enfin celui-ci ne put s'empêcher un jour
 de lui dire : « Ah ! mon cher Abbé, que j'ai
 » de regrets & de remords ! que vous m'avez
 » bien puni de mon épigramme ! me voilà cor-
 » rigé à perpétuité de la satire. »



M. Olivier, de l'Académie de Marseille, est
 auteur de l'épigramme de l'Abbé Abeille, que
 voici :

Ci-gît un Auteur peu fêté,
 Qui crut aller tout droit à l'immortalité :
 Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même bierre ;
 Et lorsqu'Abeille on nommera,
 Dame Postérité dira :
 Ma foi ! s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.

ANTOINE FERRAND, *Conseiller à la Cour des Aides de Paris, sa patrie, mort en 1719, âgé de 42 ans.*



M. Ferrand faisoit joliment de petites chansons galantes. Il jouâta avec J. B. Rousseau dans l'épigramme & le madrigal. L'un méloit plus de naturel, de graces, de finesse & de délicatesse dans les sujets de galanterie; l'autre, plus de force, de recherche, d'imagination & de poésie, dans les sujets de débauche. La plupart des chansons de Ferrand ont été mises sur les airs de clavecin du célèbre Couperin.

Voici dans quel goût Ferrand écrivoit, & sembloit lutter avec J. B. Rousseau :

D'amour & de mélancolie
 Célestinus enfin consumé,
 En fontaine fut transformé;
 Et qui boit de ses eaux, oublie
 Jusqu'au nom de l'objet aimé.
 Pour mieux oublier Egérie,
 J'y courus hier vainement;
 A force de changer d'amant,
 L'infidelle l'avoit tarie.



Épitaphe de Ferrand.

Quel mortel aujourd'hui repose en ce tombeau ?
 Le Parnasse est en deuil; l'Amour verse des larmes,
 Et veut éteindre son flambeau.
 Thémire sous un voile ensevelit ses charmes;
 Thémis sous son bandeau laisse couler des pleurs;
 La France, en soupirant, demande son *Catulle*;
 Apollon regrette un émule
 Par un seul de tes traits, ô mort ! que de malheurs !

Par M. DE BONNEVAL.

GUILLAUME AMPHRIE DE CHAULIEU,
né au Château de Fontenai, dans le Vexin-
Normand, en 1639, mort à Paris en 1720.



L'Abbé de Chaulieu, jaloux d'être de l'Académie Française, engagea M. le Duc à solliciter en sa faveur. On ne fait comment il avoit déplu à M. de Turreil, alors Directeur de cette Compagnie; mais on fait que celui-ci voulant anéantir la brigade de M. l'Abbé de Chaulieu, déclara, le jour même de l'élection, que M. le Président de Lamoignon se mettoit sur les rangs. Au seul nom de ce Magistrat toute la Compagnie se

tourna de son côté. Mais le soir de son élection M. le Duc lui envoya demander secrettement & avec instance, de remercier, comptant que cela obligerait l'Académie de revenir à l'Abbé Chaulieu. On fut dans le monde le refus de M. de Lamoignon; mais personne n'en connut la cause. Le Roi, pour écarter la honte qui devoit en rejaillir sur l'Académie, jeta les yeux sur M. le Cardinal de Rohan, à qui il fit dire de demander la place, qu'on lui donna aussi-tôt. Ce qui fit oublier que l'Académie avoit pu être dédaignée.



L'Auteur du Temple du Goût a très-bien caractérisé Chaulieu dans les vers suivans :

Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant Abbé de Chaulieu,
 Qui chantoit en sortant de table,
 Il osoit caresser le Dieu,
 D'un air familier, mais aimable.
 Sa vive imagination
 Prodiguoit, dans sa douce ivresse,
 Des beautés sans correction,
 Qui choquoient un peu la justesse,
 Et respiroient la passion.



Le mérite de Chaulieu étoit reconnu dans le pays étranger comme en France. Lorsque son neveu, Mestre-de-camp de cavalerie, fut blessé & fait prisonnier du Duc de Savoie, à la bataille de la Marfaille, en 1693, ce Prince eut toutes sortes d'égards pour lui, en considération de son oncle. Non-seulement il le fit traiter par ses propres Chirugiens, mais il l'honora lui-même de plusieurs visites. Lorsqu'il fut rétabli, il le renvoya en France, en exigeant pour unique rançon une parole expresse, *que le neveu de l'Abbé de Chaulieu reviendrait passer l'hiver à sa Cour, puisqu'elle n'avoit jamais eu assez de charmes pour attirer M. l'Abbé de Chaulieu lui-même.*



A quatre-vingt-un ans, étant aveugle, l'Abbé de Chaulieu aimoit Mademoiselle de Launay, (depuis Madame de Staal) avec la chaleur de la première jeunesse. A la morale près, qui est celle d'Épicure, nous n'avons guere dans notre langue de productions plus faciles, plus originales & plus dignes de la lecture des gens de goût, que les ouvrages de cet Écrivain.



Chaulieu étoit élève de Chapelles. Voltaire l'appelle le premier des Poètes négligés. « Nous » croyons pouvoir avancer (dit M. de la Borde, dans son très-estimable ouvrage sur la » musique) qu'aucun de nos auteurs n'a eu autant que lui ce goût de philosophie qu'on » n'avoit point revu depuis Horace. »



Voici un billet de Chaulieu à M. de la Fare, pour l'inviter à souper avec une Dame de ses amies :

Ce soir, lorsque la nuit, aux Amans favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans un petit appartement,
Les Graces & l'Amour conduiront ma Maîtresse.

A cet objet de ma tendresse,
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié;
Et donne-moi, ce soir, le plaisir d'être à table
Entre l'amour & l'amitié.



« L'Abbé de Chaulieu (dit Mademoiselle de » Launay, dans ses Mémoires) avoit pour moi » une passion aussi vive qu'on en peut avoir à » quatre-vingts ans. Ce pauvre Abbé, qui étoit

» aveugle, me prêtoit à son choix les charmes
 » les plus propres à le séduire ; & ne comptant
 » plus sur les siens, il tâchoit de se rendre aimable,
 » à force de complaisance & d'attention
 » à prévenir tout ce que je pouvois desirer. Il
 » n'avoit rien perdu des agrémens de son esprit ;
 » j'en donne pour preuve les vers qu'il m'a
 » adressés, qui sont, je crois, les derniers qu'il
 » ait faits. Ils commencent ainsi :

Launay, qui souverainement, &c.

Je célèbre ta victoire, &c.

» Il proposoit souvent d'ajouter des présens
 » à l'encens qu'il m'offroit. Importunée un jour
 » des vives instances avec lesquelles il me prioit
 » d'accepter mille pistoles : Je vous conseille,
 » lui dis-je, en reconnoissance de vos géné-
 » reuses offres, de n'en pas faire de pareilles à
 » bien des femmes ; vous en trouveriez quel-
 » qu'une qui vous prendroit au mot. *Oh ! je*
 » *sais bien à qui je m'adresse*, me dit-il. Cette
 » réponse naïve me fit rire. »



Épitaphe de l'Abbé de Chaulieu.

Apôtre de la volupté
 Qu'il aimoit & qu'il prêchoit d'exemple,
 Et des Muses enfant gâté,
 Ci-gît l'Anacréon du Temple.

Par M. DE LA PLACE.

MADAME DU TORT, morte vers 1720.



Cette Dame est connue par plusieurs ouvrages en prose & en vers, imprimés dans les Mercurès, sur-tout par les vers suivans, que M. de Fontenelle mit au bas de son portrait :

C'est ici Madame du Tort :
 Qui la voit sans l'aimer a tort ;
 Mais qui l'entend & ne l'adore,
 A mille fois plus tort encore.
 Pour celui qui fit ces vers-ci,
 Il n'eut aucun tort, dieu-merci.



ANNE-MARGUERITE PETIT, femme de
M. DU NOYER, née à Nîmes, vers 1663,
morte en 1720.

57

Quoique Madame du Noyer ne se piquât pas d'une grande fidélité envers son époux, cependant, dès qu'elle apprenoit que M. du Noyer alloit d'habitude chez quelque femme, aussi-tôt le démon de la jalousie s'emparoit de son ame, & il n'y avoit point d'excès auxquels elle ne se portât ; mais sa jalouse curiosité fut un jour bien punie.

Les espions qu'elle avoit toujours en campagne, pour observer son mari, vinrent lui rapporter que M. du Noyer rendoit de fréquentes visites à une Madame Boulanger. Aussi-tôt la jalousie de Madame du Noyer se réveille. Elle va un matin à la friperie, y achete un habit de livrée complet ; & , sur le soir, ainsi déguisée, elle vient à la porte de Madame Boulanger ; se glisse dans la cour, lorsqu'un carosse y entroit, & va se cacher dans une écurie, mais non pas si à couvert, qu'un cocher, en y entrant, ne

l'y aperçût. Le cocher ne fit pas semblant de l'avoir vue; la peur même le saisit. Il ferma les portes, assembla les domestiques, & , d'un air égaré, monta à l'appartement de la Dame. « Au secours, s'écria-t-il, au secours! la maison est pleine de voleurs! je les tiens enfermés dans mon écurie! » Les Dames se crurent perdues; les Robins & les Financiers ne savoient où se cacher. M. du Noyer, qui étoit présent, & qui avoit autrefois affronté le canon & le mousquet, se déclara le chef des exterminateurs des voleurs qui étoient cachés. Il prit un bon fusil, & fit armer les domestiques. Chacun prit ce qu'il rencontra sous sa main. Le cocher conduisit les combattans à l'écurie. Ils tombèrent à grands coups de bâtons sur le voleur, qui se mit à crier miséricorde. M. du Noyer reconnut aussitôt la voix de sa femme, & demeura étrangement surpris. Il fit cesser les coups, mais non pas si promptement, qu'elle n'en reçût encore quelques-uns, qui la mirent hors de connoissance. Il fit retirer tous les domestiques, & appeller ses gens. Il fit porter sa femme dans son carrosse, & la reconduisit chez lui.



EUSEBE RENAUDOT, né à Paris
en 1646, mort en 1720.



74
Théophraste Renaudot, aïeul de M. l'Abbé
Renaudot, a introduit les Gazettes en France.
Il en fit agréer le projet au Cardinal de Riche-
lieu en 1631, & obtint un privilège.



Le désintéressement de l'Abbé Renaudot est
remarquable. Il refusa un Prieuré en Bretagne,
que Clément XI lui donnoit comme une marque
de son estime. Il fallut une espece d'ordre du
Cardinal de Noailles, pour l'obliger à accepter
ce Bénéfice.



On prétend que l'Abbé Renaudot favoit dix-
sept langues, dont il parloit le plus grand nom-
bre avec facilité.



L'Abbé Renaudot avoit un esprit net, un
jugement solide, une mémoire prodigieuse. Sa
conversacion étoit amusante & instructive par la

variété & le nombre d'anecdotes & de connoissances dont il l'entremêloit. Homme de cabinet & homme du monde tout ensemble, il se livroit à l'étude par goût, & se prêtoit à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidele & généreux, libéral & même prodigue envers les pauvres, irréprochable dans ses mœurs, il fut le modèle de l'honnête homme & du parfait chrétien. Tel est le portrait que font de ce savant les Auteurs du nouveau Dictionnaire Historique.

ANNE LEFEBVRE, depuis *Madame DACIER*, née à Saumur en 1651, morte à Paris en 1720.

M. Lefebvre avoit un ami fort entêté de l'astrologie judiciaire. Le jour qu'Anne vint au monde, il le pria d'en faire l'horoscope, & lui donna l'heure précise de sa naissance. L'Astrologue, après avoir bien travaillé à cette figure, dit à M. Lefebvre qu'il l'avoit trompé, & qu'il n'avoit pas bien marqué l'heure; car, disoit-il, je vois dans cette naissance une fortune & un

éclat qui ne peuvent convenir à une fille.

Le favant M. Lefebvre avoit un fils qu'il élevoit avec grand foin. Pendant qu'il lui faisoit des leçons, Anne Lefebvre, qui avoit alors onze ans, étoit présente & travailloit en tapifferie. Il arriva un jour que le jeune écolier, répondant mal aux questions de son pere, sa sœur lui suggeroit ce qu'il devoit répondre. Le pere l'entendit, & ravi de cette découverte, il résolut d'entendre sur elle ses soins. Elle fut très-fâchée d'avoir parlé; car dès ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées. Elle fit en peu de tems de si grands progrès, que son pere, charmé d'un si excellent naturel, s'appliqua entièrement à l'instruction de son écoliere. Elle devint son conseil, de sorte qu'il ne faisoit rien sans le lui communiquer.

M. & Madame Dacier eurent des doutes sur la Religion Calviniste, dans laquelle ils étoient nés l'un & l'autre. Pour s'éclaircir plus à loisir, ils résolurent de se retirer à Castres. Leurs amis n'oublierent rien pour empêcher ce voyage; &

M. de Charleval, si célèbre par la délicatesse de son esprit, croyant que c'étoit le mauvais état de leurs affaires qui les forçoit à quitter Paris, vint leur apporter dix mille livres en or, les conjurant de les accepter. Ils virent avec plaisir cette marque de générosité dont il est peu d'exemples; mais ils refuserent constamment d'en profiter. Pour ne point révéler le véritable motif de leur voyage, on prétextua que Madame Dacier étoit bien aise de connoître la patrie & la famille de son mari.



Depuis l'abolition de la Chambre de l'Édit qu'il y avoit à Castres, cette ville étoit dénuée de gens de lettres. Madame Dacier ne rencontrant dans toutes les maisons, que des bourgeois entichés de leur fausse noblesse, ne tarda pas à se dégoûter d'un pareil séjour. Elle engagea son mari à vendre les biens qu'il avoit dans ce pays, & revint avec lui dans la Capitale.



On rapporte une chose de Madame Dacier, qui montre bien quelle étoit sa modestie. Les Savans du Nord, qui voyagent, ont grand soin

de visiter les personnes distinguées par leur favior, & portent avec eux un livre où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un Gentilhomme Allemand, très-savant, vint voir Madame Dacier, & lui présenta son livre, en la priant d'y mettre son nom & une sentence. Elle vit dans ce livre le nom des plus favans hommes de l'Europe. Cela l'effraya ; & elle dit que, parmi tant de noms illustres, elle rougiroit de mettre le sien. Il ne se rebuta pas ; plus elle se défendoit, plus il la pressoit. Il revint plusieurs fois à la charge. Enfin, vaincue par ses importunités, elle prit la plume, & mit son nom avec un des vers de Sophocle, qui exprime que *le silence est l'ornement des femmes.*



Pendant les contestations sur Homere, dans lesquelles Madame Dacier montra tant de zele pour ce Poëte, on fit le distique suivant :

*In vetulum pugnat juvenis non imus, Homerum ;
Una tot in juvenis pro sene pugnat anus.*



Tout le monde connoît la fameuse dispute qui s'éleva entre Madame Dacier & M. de la

Motte. « Cette dispute, dit un Philosophe, n'a
 » rien appris au genre-humain, sinon que Ma-
 » dame Dacier avoit encore moins de logique,
 » que la Motte ne favoit de grec. Madame
 » Dacier soutint la cause d'Homere avec tout
 » l'emportement d'un Commentateur. La Motte
 » n'y opposa que de l'esprit & de la douceur.
 » L'ouvrage de la Motte sembloit être celui
 » d'une femme d'esprit; & celui de Madame
 » Dacier, d'un homme savant. »



Les ouvrages latins de Madame Dacier ont
 tellement étendu sa réputation, qu'elle est beau-
 coup plus connue parmi les Savans étrangers,
 que le meilleur des Ecrivains François de ce
 siècle, sans excepter Voltaire. Et véritablement
 ses Commentaires sur Florus, Diétys de Crete,
 Darès de Phrygie, &c. sont cités dans presque
 tous les ouvrages scholastiques latins, publiés
 en Angleterre, en Hollande & en Allemagne,
 pays où l'érudition est plus cultivée qu'en France.

Épitaphe de Madame Dacier.

Ci gît dont les vertus furent le caractère ;
 De son époux & de son pere
 Elle eut tous les talens & le profond savoir.

Des Grecs & des Romains interprete fidele ,
Par ses écrits elle fit voir
Que même en imitant on peut être modele.

Ανοnym.

PHILIPPE DE COURCILLON, *Marquis*
de DANGEAU, né en 1638, mort à Paris
en 1720.

82

Le Marquis de Dangeau avoit pour la poésie un vrai talent. Cette qualité lui valut une aventure précieuse pour un courtifan. Le Roi & feu Madame avoient entrepris de faire des vers en secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montroient leurs ouvrages, qui n'étoient que trop bons. Ils se soupçonnerent réciproquement d'avoir eu du secours; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les mena bientôt, il se trouva que le Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés l'un & l'autre avec beaucoup de mystere, étoit l'auteur caché des vers. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon, ne lui permettoit guere de bien obéir;

& qui fait même s'il ne fit pas de son mieux, exprès pour être découvert ?

L'Académie Françoisé fit une action courageuse, qui lui fit beaucoup d'honneur dans le monde & dans l'esprit du Roi. Un domestique d'un grand Seigneur employa l'intercession du grand Dauphin, pour se faire nommer à une place vacante; & ce Prince eut la bonté d'ordonner au Marquis de Dangeau de faire pour cela les démarches les plus vives. Il les fit avec l'empressement d'un courtisan, jusques-là qu'il se fit porter de Versailles à l'Académie, ayant une violente attaque de goutte. Le jour de l'élection, il eut beau parler au nom d'un Prince adoré des François, il ne put obtenir les suffrages; & bien loin que M. le Dauphin s'en fâchât, il applaudit publiquement à leur fermeté.

A la Cour, dit M. de Fontenelle, où l'on ne croit guere à la vertu & à la probité, Dangeau eut toujours une réputation nette & entiere. Ses discours, ses manieres, tout se sentoit en lui d'une politesse qui étoit moins celle du grand

monde, que d'un homme officieux & bienfa-
fant.



M. de Dangeau a laissé des Mémoires, qui, selon l'Auteur du Siecle de Louis XIV, sont le travail d'un vieux valet-de-chambre imbécille, qui se méloit de faire, à tort & à travers, des Gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendoit dans les antichambres.



JACQUES LELONG, de l'Oratoire, né
à Paris en 1665, mort en 1721. 66



X Lelong, avant d'entrer dans la Congrégation des Peres de l'Oratoire, alla à Malte, dans la vue d'être admis parmi les Clercs de cet Ordre. A peine y fut-il arrivé, que la contagion se répandit dans l'île. Lelong ayant rencontré par hasard des personnes qui alloient enterrer un homme mort de la peste, le suivit, par une curiosité naturelle aux jeunes gens. Dès qu'il fut rentré dans la maison où il logeoit avec d'autres François, on en fit murer les portes, de peur qu'il ne communiquât la funeste maladie, dont on

croyoit qu'il alloit être attaqué. Mais cette espece de prison lui sauva la vie. Car, pendant que la contagion enlevoit un grand nombre de personnes dans les maisons voisines, Lelong & ceux qui étoient enfermés avec lui furent préservés de la maladie.

Le Pere Mallebranche reprochoit quelquefois en badinant, à M. Lelong, les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir une date, ou quelques faits que les Philosophes regardent comme des minuties : *Mais la vérité est si aimable, disoit le Pere Lelong, qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir, même dans les plus petites choses.*

JEAN PALAPRAT, né à Toulouse en 1650, mort à Paris en 1721. 71

X Palaprat étoit Secrétaire des Commandemens de M. de Vendôme, Grand-Prieur de France, avec lequel il vivoit très-familièrement. M. de Catinat, qui l'aimoit beaucoup, lui dit un jour en l'embrassant : Les vérités que vous dites au Grand-

Grand-Prieur, me font trembler pour vous.
*Rassurez-vous, Monsieur, lui dit Palaprat ; ce
 sont mes gages.*



X Palaprat logeoit au Temple, chez M. le Grand-Prieur, où quelquefois il n'y avoit pas de dîner, & d'autrefois il y avoit des repas somptueux. Palaprat disoit sur cela : « Dans » cette maison, on ne peut mourir que d'in- » digestion ou d'inanition. »



X Il avoit fait la Comédie du *Grondeur*, en un acte. Brueys, à qui il l'envoya, la mit en trois ; sur quoi Palaprat dit : « Jardivious ! j'avois en- » voyé à ce coquin-là une jolie petite montre » d'Angleterre ; il m'en a fait un tourne-broche. »



X M. le Grand-Prieur trouva un jour Palaprat qui battoit son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs : « Comment, Monseigneur, » vous me blâmez, dit le Poëte ? Savez-vous » bien que, quoique je n'aie qu'un laquais, je » suis aussi mal servi que vous qui en avez » trente ? »

Dès que le livre de La Bruyere eut paru, on
 employoit à tout propos le mot de *Caractere*.
 « J'en avois les oreilles si rebattues, dit Pala-
 » prat, qu'un jour que je dînois avec un beau
 » parleur, qui s'en servit un million de fois, je
 » m'avisai, pour me moquer de lui, de dire
 » d'un ton précieux, que je trouvois les saucisses
 » qu'on avoit servies, d'un caractere transcen-
 » dant.»



« Un jour, dit Palaprat, que j'étois dans la
 » tente de M. de Catinat, on parla des diffé-
 » rentes qualités des Généraux : je dis, en jetant
 » un coup-d'œil sur le Maréchal, que j'en con-
 » noissois un si simple, qu'en sortant de gagner
 » une bataille, il joueroit tranquillement aux
 » quilles. A peine eus-je achevé, que M. de
 » Catinat me répondit froidement : *Je ne l'en*
 » *estimerois pas moins, si c'étoit en venant de*
 » *la perdre.*»



Palaprat se fit à lui-même cette épitaphe :

J'ai vécu l'homme le moins fin
 Qui fût dans la machine ronde ;
 Et je suis mort la dupe, enfin,
 De la dupe de tout le monde.

PIERRE-DANIEL HUET, *Évêque d'Avranches, né à Caen en 1632, mort à Paris en 1721.*

X M. Huet étoit plus occupé de ses livres que des fonctions épiscopales. Un paysan à qui on répondit plusieurs fois qu'il ne pouvoit voir le Prélat, parce qu'il étudioit : « Et pourquoi, » dit-il, le Roi ne nous a-t-il pas donné un » Evêque qui ait fait ses études ? »

X Selon M. Huet, on ne voit plus de géans aujourd'hui comme on en voyoit autrefois. On ne trouve plus de ces plantes qui cachotent, dit-on, une armée sous leur ombre ; de ces grappes de raisin semblables à celles que les espions de Moïse rapportèrent de la terre de Chanaan. Les Allemands ne sont plus si grands qu'autrefois ; & la taille des Gaulois n'excede plus tant celle des Romains. Or, conclut ce savant, comme le génie vient de la nature, & que la nature a perdu beaucoup de sa force, il

est impossible que les modernes aient autant d'esprit que les anciens.

Les Savans qui fleurissoient il y a deux siècles, dit M. Huet, me paroissent, à raison du peu de secours qu'ils avoient, beaucoup plus estimables que ceux d'aujourd'hui. Je trouve entre eux la même différence qu'entre Christophe Colomb, découvrant le Nouveau-Monde, & le Maître d'un petit bâtiment, qui passe journellement de Calais à Douvres.

M. Huet prétendoit que tout ce qui a été écrit depuis le commencement du monde, pourroit tenir dans neuf ou dix volumes *in-folio*. Il en exceptoit les détails historiques.

Je ne lis jamais, disoit M. Huet, mes lettres le soir avant de me mettre au lit, ni sur le midi avant que de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres beaucoup plus de mauvaises nouvelles que de bonnes; & en les lisant, on se donne des sujets d'inquiétude, qui troublent le repos & le repas.

M. Huet dit que l'amour n'est pas une passion de l'ame seulement, comme la haine & l'envie, mais aussi une maladie du corps, comme la fièvre; qu'elle est dans le sang & dans les esprits qui s'allument & s'agitent extraordinairement. Ce n'est pas, dit-il, une simple conjecture; c'est une opinion fondée sur l'expérience. Un grand Prince, atteint d'un amour violent pour une Demoiselle de grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que son absence dura, sa passion s'entretint par le souvenir & par un commerce de lettres fort fréquent, jusqu'à la fin de la campagne, qu'une maladie dangereuse le réduisit à l'extrémité. Il reprit sa santé sans reprendre son amour, que de grandes évacuations avoient emporté à son insu. Il se trouva froid & sans passion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer.



On soutenoit à M. Huet, Evêque d'Avranches, que les Jansénistes & les Huguenots étoient freres. Il répondit : *Ce n'est pas du même lit.*



GUILLAUME MASSIEU, *né à Caen, en 1665, mort à Paris en 1722.*



57

Dans la première séance qui suivit la réception de l'Abbé Massieu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, il apporta un discours sur l'usage de la Poésie, dont la lecture étoit peu avancée quand cinq heures sonnerent. C'étoit un surlendemain de S. Martin. Il étoit presque nuit; il pleuvoit même. Cependant le public oubliant l'heure, le tems & la saison, obligea les Académiciens par un murmure flatteur à rester en place, & à lui continuer cette lecture, qui après une grosse demi-heure parut encore finir trop tôt.



Dans les dernières années de sa vie, l'Abbé Massieu eut deux cataractes qui le rendirent absolument aveugle. Quand, au bout de trois ans, elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen recouvré un œil, qui

suffisoit à ses travaux ; il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de tems pour le second, qu'il tenoit, disoit-il, en réserve, & comme une ressource contre de nouveaux malheurs.

ANDRÉ DACIER, né à Castres, en 1651,
mort en 1722.

✻ 71

M. Dacier épousa, en 1683, Anne Lefebvre. On rapporte que Gaston, Duc d'Orléans, ayant vu marier deux personnes peu favorisées des biens de la fortune, dit *que la faim & la soif se marioient ensemble*. On a dit aussi, à la même occasion, que *c'étoit le mariage du Grec & du Latin*. On fit aussi ces deux vers latins :

*Docto nupta viro, docto prognata parente ;
Non minor Anna viro, non minor Anna patre.*

On demandoit un jour à M. Dacier quel étoit le plus beau de Virgile ou d'Homere ? Il répondit qu'*Homere étoit le plus beau de mille ans*.

✻

M. & Madame Dacier louoient rarement.

Despréaux leur disoit quelquefois en riant :
 « Eh! par charité, ne prenez pas tout pour
 » vous; souffrez que les autres aient du mérite.
 » Allez, croyez-moi, le Parnasse est assez
 » grand; il y a de la place pour tout le monde:
 » *Est locus unicuique suus.* »

M. Pavillon disoit qu'il feroit un livre, sous
 le titre de *Guerre des Auteurs*, où il travestiroit
 M. Dacier en un bon gros mulet chargé du
 bagage de l'antiquité.

On a dit qu'André Dacier connoissoit tout
 des anciens, hors la grace & la finesse.

La fureur de l'antique étoit telle chez M. &
 Madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner
 un jour par un ragoût dont ils avoient puisé la
 recette dans Athénée.

Boileau disoit, en parlant de M. Dacier : *Il
 fuit les Graces, & les Graces le fuient.*

Mademoiselle de Launay raconte, dans ses

Mémoires, que lorsque M. Dacier eut perdu sa femme, si précisément faite pour lui, sa douleur fut de celles où l'on sent l'impossibilité de réparer sa perte. J'en compris l'étendue, ajoutai-elle, & lui témoignai par une lettre combien j'en étois touchée. La réponse qu'il me fit, marquoit l'excès de son affliction, & le gré qu'il me faisoit de la part que j'y prenois. Je lui écrivis six semaines après de la part de Madame la Duchesse du Maine. Je vis dans sa réponse le même degré de sensibilité que dans les premiers momens de son malheur.

Un an après on voulut marier Mademoiselle de Launay avec M. Dacier; & elle convient qu'elle l'auroit épousé avec plaisir, si la mort de cet homme estimable n'eût rompu ce projet.

JACQUES BASNAGE, né à Rouen en 1653, mort en Hollande en 1723.

Basnage, quoique réfugié en Hollande, conserva toujours de l'attachement pour sa patrie. L'on en étoit si bien convaincu à la Cour de

France, que l'Abbé Dubois, allant négocier en Hollande en 1716, eut ordre de se gouverner par les avis de M. Basnage. En 1719 M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, craignant que les nouveaux Convertis du Dauphiné, de Poitou & du Languedoc, ne se laissassent entraîner à quelque soulèvement, par les Emiffaires du Cardinal Albéroni, fit prier M. Basnage, par M. le Comte de Morville, alors Ambassadeur en Hollande, d'écrire à ceux dont on vouloit corrompre la fidélité, & de les affermir par ses exhortations dans l'obéissance qu'ils devoient au Roi. Il le fit, & leur adressa une Instruction Pastorale, qui fut réimprimée à Paris par ordre de la Cour, & distribuée dans les provinces suspectes. Elle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis.



M. Basnage eut des disputes fort vives avec Jurieu. Pour le railler de ce qu'il changeoit fréquemment de principes, il fit courir un Catalogue satyrique de prétendus livres nouveaux, où l'on trouvoit ces deux titres: *Variations & Contradictions de M. Jurieu*, 10 vol.
Rétractations du même, 6 volumes.



Basnage disoit, qu'abandonner les autres Sciences pour s'attacher aux Belles-Lettres, c'étoit brûler une ville pour en conserver les portes.

Voltaire a dit que Basnage étoit plus propre à être Ministre d'Etat, que d'une Paroisse.

JEAN-GUALBERT DE CAMPISTRON,
né à Toulouse en 1656, mort dans la même
ville en 1723.

67

M. de Vendôme avoit prié Racine de se charger des vers qu'il vouloit mêler dans le divertissement qui se préparoit à Anet pour M. le Dauphin. Racine s'en excusa, & offrit en même tems Campistron, qui justifia le choix qu'on avoit fait de lui, par l'Opéra d'*Acis & de Galathée*. M. de Vendôme en fut si content, qu'il envoya cent louis à l'Auteur. Une pareille somme étoit alors très-capable de remplir ses desirs; & il l'auroit acceptée avec bien de la reconnoissance, si deux Acteurs célèbres, Champmeslé & Raisin, ne l'en eussent empêché,

en lui disant que cette somme n'étoit pas assez pour M. de Vendôme, & qu'il pouvoit en espérer une récompense plus considérable. M. de Campiftron trouva ce sacrifice un peu douloureux, & ne se rendit qu'avec bien de la peine à ce conseil; mais au bout de quelque tems il se fut bon gré de l'avoir suivi. Le Prince, plus touché du désintéressement de l'Auteur, que du mérite de l'ouvrage, le prit chez lui en qualité de Secrétaire de ses commandemens, lui donna peu à peu toute sa confiance, & se l'attacha pour toujours, en lui conférant quelque tems après la charge de Secrétaire général des Galeres.

X. Le Duc de Vendôme, qui faisoit des prodiges de valeur à Stinkerke, voyant son Secrétaire à ses côtés, lui dit : Que faites-vous ici, Campiftron ? Celui-ci répondit froidement : *Monseigneur, voulez-vous vous en aller ?* Le Prince goûta cette réponse, & en badina souvent dans la suite.

X. Campiftron avoit tout ce qu'il falloit pour remplir les devoirs des différentes places que lui

donna M. de Vendôme. Sa négligence à répondre aux lettres qu'on lui écrivoit, est la seule chose qu'on eût pu lui reprocher. Palaprat nous apprend que Campistron avoit là-dessus une réputation si bien établie, qu'un jour qu'il brûloit un tas immense de lettres, M. de Vendôme, qui lui voyoit faire cette opération, dit à ceux qui se trouverent présens : *Le voilà tout occupé à faire ses réponses.*



Campistron, étant à Toulouse, alla dîner un jour à la maison de plaisance de M. l'Archevêque de cette ville. A son retour, il voulut prendre, sur la place, des porteurs pour le conduire chez lui. Ils firent quelques difficultés, à cause de sa pesanteur & de l'éloignement de sa maison. Campistron les menaça, leur donna même des coups de canne. La colere & la réplétion le firent aussi-tôt tomber en apoplexie. On le porta promptement chez un Chirurgien, qui le saigna ; & delà chez lui, où il mourut au bout de quelques heures.



L'Alcide, ou le Triomphe d'Hercule, Opéra

de Campiftron, ayant échoué immédiatement après la chute de son Opéra d'*Achille*, on fit le quatrain suivant :

A force de forger l'on devient Forgeron.

Il n'en est pas ainsi du pauvre Campiftron ;

Au lieu d'avancer, il recule :

Voyez Hercule.

Le Marquis de G * * * passant par Lyon, & se trouvant à la Comédie, où l'on jouoit l'*Alcibiade* de Campiftron, tous les Acteurs s'efforcèrent de lui plaire, sur-tout l'Acteur chargé du premier rôle, & qui dans la scene du quatrième acte avec Palmyre, se surpassa tellement, que ce Seigneur, emporté par le sentiment, & indigné de la maniere cruelle dont elle traitoit un Prince si digne d'être aimé, se leva brusquement de sa place, & dit tout haut au Comédien : « Parbleu ! mon pauvre Prince, tu » me fais pitié ! donne-lui seulement quatre » pistoles, comme j'ai fait tantôt ; tu en viendras à bout, je te le jure ! »

La Comédie du *Jaloux désabusé*, dit M. Paillet, est restée au Théâtre, & prouve que

Campistron avoit plus d'une forte de mérite.



Campistron passant par le Duché de Parme , fut attaqué par des voleurs , qui lui enleverent jusqu'à ses habits. Il gagna , à demi-nu , le village le plus voisin : c'étoit celui où l'Abbé Albéroni étoit Curé. Campistron trouva du secours dans la générosité de cet Ecclésiastique ; il en reçut des habits & de l'argent pour continuer son voyage. Quelques années après , ayant suivi le Duc de Vendôme dans les guerres d'Italie , il se trouva aux environs de la paroisse de son bienfaiteur. Comme ce Prince avoit besoin d'un homme du pays qui pût lui découvrir où les habitans avoient leurs grains cachés , le Poëte saisit cette occasion de lui parler d'Albéroni. On fit venir le Curé , qui soutint parfaitement l'idée que Campistron avoit donnée de lui. Le Prince en fit son aumônier. Tel est le principe de la haute fortune de cet Ecclésiastique , qui fut depuis Cardinal & premier Ministre d'Espagne.



CLAUDE DE FLEURY, *Prieur d'Argenteuil, sous-Précepteur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry, de l'Académie Française, né à Paris en 1640, mort en 1723.*

83

M. de Fleury quitta le Barreau pour être Précepteur des Princes de Conti. Ses mœurs austeres, & son goût pour l'étude, lui firent embrasser l'Etat Ecclésiastique, dont il remplit constamment les devoirs. Devenu Précepteur du Comte de Vermandois, Louis XIV lui donna l'Abbaye du Loc-Dieu, & le nomma quelque tems après sous-Précepteur des enfans de France. Ses soins auprès de ces Princes lui valurent le riche Prieuré d'Argenteuil; mais en l'acceptant il se démit de son Abbaye, & dit à quelqu'un qui l'en blâmoit : *Puisque les saints Canons défendent la pluralité des Bénéfices, je dois ou leur obéir, ou ne pas y croire; & tout Bénéficiaire qui n'y croit pas, vole le bien de l'Eglise.* Ce mot sévere, mais d'ailleurs plein de justesse, fait le procès à bien des Ecclésiastiques.

C'est

C'est par une suite de son respect pour les Canons, que l'Abbé de Fleury répondant, en qualité de Directeur de l'Académie, au discours de réception de Massillon, nommé depuis peu à l'Évêché de Clermont, loin de l'inviter à l'assiduité, ne l'exhorta qu'à une absence éternelle; & ce qui rendoit le conseil plus sévère, il le revêtit de la forme obligeante des regrets les plus fortement exprimés: « Nous prévoyons
» avec douleur, lui dit-il, que nous allons vous
» perdre *pour jamais*, & que la loi indispen-
» sible de la résidence va vous enlever *sans*
» *retour* à nos assemblées: nous ne pouvons
» plus espérer de vous voir, que dans les mo-
» mens où quelque affaire *fâcheuse* vous arra-
» *chera malgré vous* à votre Eglise. »



Outre les éloges que l'Abbé de Fleury donna au petit Carême de Massillon, (alors âgé de 29 ans) prêché devant Louis XV, « il semble, lui
» dit-il, que vous avez voulu imiter le Pro-
» phete, qui, pour ressusciter le fils de la Suna-
» mite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant
» sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les

” yeux , & ses mains sur les mains de l'enfant ,
 ” & qui , après l'avoir ainsi réchauffé , le rendit
 ” à sa mere , plein de vie. ”



Quand le Régent nomma l'Abbé de Fleury Confesseur de Louis XV , ce choix fut approuvé de tout le monde. *Ce qui m'a déterminé à le nommer , dit le Régent , c'est qu'il n'est ni Moliniste , ni Janséniste , ni Ultramontain.* La vicillesse de cet Abbé l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il étoit alors âgé de quatre-vingt-deux ans , & mourut l'année suivante.



Quoique son *Histoire Ecclésiastique* n'ait été surpassée par aucune autre , la lecture en est pénible par la trop grande quantité de détails qui la défigurent : les discours préliminaires répandus dans cet ouvrage , & imprimés séparément , sont ce que nous avons de mieux écrit & de plus solidement pensé sur l'établissement , les progrès & les révolutions du Christianisme ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils justifient Péloge exagéré qu'en a fait M. l'Abbé Sabatier

de Castres, en prétendant que Bossuet n'est ni plus lumineux, ni plus sublime dans son discours sur l'Histoire Universelle.

Un des bons ouvrages de M. l'Abbé de Fleury, le moins connu, est son *Traité du choix & de la méthode des études*. Il est suivi d'un discours sur *Platon*, où il venge ce Philosophe de l'injustice de ceux qui l'ont décrié, faute de l'avoir entendu. C'est dans ce discours qu'il dit que *la plupart des commentaires sont plus propres à faire connoître les pensées & le génie du Commentateur, que de l'Auteur Commenté.*

CHARLES PERRAULT, né à Paris en 1633,
mort dans la même ville en 1723. 90

Avant Perrault, ceux qui parloient mal des anciens ufoient de beaucoup de circonspection. On se disoit tout bas : *Homere n'est pas si divin*; comme on se disoit du tems du Pape Zacharie : *Il y a des Antipodes.*

M. Perrault ayant maltraité les meilleurs Ecrivains de l'antiquité, dans son Parallele des anciens & des modernes, M. le Prince de Conti dit un jour que, si Despréaux ne répondoit pas au livre des Paralleles, il vouloit aller à l'Académie écrire sur la place de ce Satyrique : *Turdus, Brutus!*



X Perrault espéra mettre la Cour dans son parti, en donnant à son ouvrage le titre de *Siecle de Louis le Grand*. M. Huet lui dit : « Je conseil-
» lerois à celui qui entreprendroit de vous réfu-
» ter, d'intituler sa réponse *le Siecle de Jésus-*
» *Christ*, en faisant voir combien le siecle
» d'Auguste a surpassé le nôtre. »



X Le grand Prince de Conti ayant lu le Parallele, & en paroissant fort indigné, quelqu'un lui demanda ce que c'étoit que cet ouvrage pour lequel il témoignoit un si grand mépris : *C'est un livre*, dit-il, *où tout ce que vous avez jamais ouï louer au monde, est blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer, est loué.*



On adressa autrefois à Messieurs Boileau & Perrault les vers suivans :

Boileau, Perrault, ne vous déplaîse,
Entre vous deux changez de thèse ;
L'un fera voir par le Lutrin,
Que la Muse nouvelle a le pas sur l'antique ;
Et l'autre par le Saint-Paulin,
Qu'aux Poètes nouveaux les anciens font la nique.



X Quoique le livre de Perrault contre les Anciens fût plein d'erreurs, & qu'il eût été terrassé par Despréaux, il se battit toujours galamment. « Ne vous imaginez pas, (écrivoit-il à son antagoniste) que la chaleur avec laquelle vous prenez le parti des Anciens, vous fasse dans le monde tout l'honneur que vous vous imaginez. Beaucoup de gens regardent votre colere là-dessus, du même œil qu'on regardoit autrefois l'emportement avec lequel certains Franciscains se faisoient la guerre sur la forme de leurs capuchons : encore trouvent-ils que ces bons Peres avoient plus de raison de s'échauffer sur leurs coëffures, que vous n'en avez de vous gendарmer pour des Poètes morts il y a deux mille ans. »



Boileau dit dans la préface de sa *Satyre des Femmes*, que, loin de craindre qu'elles s'en offensent, c'est sur leur approbation & leur curiosité qu'il fonde la plus grande espérance du succès de son ouvrage. Perrault a dit là-dessus fort agréablement : « Pendant que tant » d'honnêtes gens ont de la peine à plaire au » sexe, en lui disant des douceurs, comment » Boileau lui plairoit-il en lui disant des injures ? »

M. Adisson ayant fait présent de ses ouvrages à Despréaux, celui-ci lui répondit qu'il n'auroit jamais écrit contre Perrault, s'il eût vu plutôt des pieces si excellentes de la main d'un moderne.

Furetiere disoit de Perrault, qu'à l'érudition près c'étoit un bon Académicien.

M. Perrault est auteur de cette jolie épigramme sur l'amour :

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde;
 Il est le plus petit & le plus grand des Dieux;
 De ses feux il remplit le ciel, la terre & l'onde;
 Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

CHARLES RIVIERE DUFRENY, *Valet-de-chambre de Louis XIV, & Contrôleur de ses jardins, né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.* - 86 lat

La plus commune opinion est que Dufreny étoit d'un sang illustre. Son grand-pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, appelée *la belle Jardiniere*, & pour laquelle il paroît certain que Henri IV avoit eu de l'inclination.

X Dufreny, pour conserver toute son indépendance, avoit imaginé d'avoir en même tems trois ou quatre logemens dans différens quartiers de Paris. Dès qu'il soupçonnoit être connu de quelqu'un, il le quittoit aussitôt.

X Le Roi accorda à Dufreny le privilege de la manufacture des glaces, qu'on proposoit d'établir, & dont le succès a passé de beaucoup ce qu'on en attendoit. Dufreny, pressé de satisfaire

quelque caprice, céda ce privilège pour une somme assez modique. Le tems vint de le renouveler, & le Roi ordonna aux Entrepreneurs de donner à Dufreny trois mille livres de pension viagere, dont le Poëte dissipateur reçut le remboursement. Le Roi ayant appris ce dernier trait de conduite de Dufreny, ne put s'empêcher de dire, *qu'il ne se croyoit pas assez puissant pour l'enrichir.*



Après la mort de Louis XIV, qui avoit laissé le Royaume épuisé d'hommes & d'argent, Dufreny présenta un placet au Duc d'Orléans, Régent, conçu en ces termes : *Monseigneur, Dufreny supplie Votre Altesse Royale, de le laisser dans la pauvreté, afin qu'il reste un monument de l'état de la France avant votre Régence.* M. le Duc d'Orléans, qui aimoit les traits d'esprit, mit au bas du placet : *Je vous refuse absolument.*



Dufreny fit une Comédie de Sancho Pança, qui n'a pas été imprimée. A la fin de la piece, le Duc dit : *Je commence à être las de ce*

Sancho. — *Et moi aussi*, reprit aussi-tôt un plaisant du parterre. Ce brusque jugement fut confirmé par celui du public, & l'Auteur n'a pas osé en rappeler.



Dufreny ne jugea pas à propos de prendre parti dans la querelle sur les anciens & les modernes; mais il fit assez entendre ce qu'il en pensoit, lorsqu'il dit dans son *Mercur* : “ En
 ” voyant Homere à travers vingt-six siècles,
 ” imaginez-vous voir de loin une femme à tra-
 ” vers un brouillard épais. Quelqu'un qui en
 ” seroit devenu amoureux par accident, auroit
 ” beau vous crier : Voyez la délicatesse de ses
 ” traits, la douce vivacité de ses yeux, la
 ” nuance imperceptible des lis & des roses de
 ” ce teint délicat. Eh ! morbleu, répondriez-
 ” vous à cet amant enthousiasmé : Comment
 ” voulez-vous que j'en juge à travers un tel
 ” brouillard ? ”



Un des amis de Dufreny lui proposa d'aller passer huit jours à sa campagne, & lui promit

de l'emmener dans sa voiture ; mais le lendemain il lui fit dire qu'il avoit été obligé de disposer de sa place en faveur d'une de ses parentes. Dufreny alla louer un cheval, & donna douze livres d'arrhes. Le jour du départ il se trouva une place vacante dans la voiture de son ami, qui l'en fit avertir sur le champ. Dufreny, qui ne vouloit pas perdre les douze livres d'arrhes, alla trouver le loueur de chevaux, & demanda à voir le cheval qu'on lui destinoit. Il l'examine, le considère de tous côtés sans mot dire ; puis il tire de sa poche un pied-de-roi, & se met à le mesurer, en se parlant à lui-même. Le loueur de chevaux, impatienté de ce manège, & prenant Dufreny pour un fou, lui demanda quelle raison il avoit de toiser ainsi son cheval. C'est que je ne trouve pas mon compte, lui répondit-il. Et reprenant le pied-de-roi : Voilà bien, ajouta-t-il, pour ma place ; je ne saurois en prendre moins : voilà bien celle de mon domestique ; mais où mettrai-je mon porte-manteau ? Le loueur de chevaux lui dit d'un ton ironique : N'avez-vous pas aussi votre maison à porter ? Tenez, Monsieur, voilà vos douze livres ; je vous prie d'aller chercher des chevaux ailleurs

qu'ici. Dufreny reprit son argent, & alla conter l'aventure à son ami.

Quelqu'un disoit à Dufreny : *Pauvreté n'est pas vice. C'est bien pis!* répondit-il.

Dufreny disoit un jour à Louis XIV, qui l'aimoit beaucoup : « Sire, je ne regarde jamais » le nouveau Louvre sans m'écrier : Superbe » monument de la magnificence d'un de nos » plus grands Rois, vous seriez achevé si l'on » vous avoit donné à l'un des Ordres mendiants, » pour tenir son Chapitre, ou loger son Général ! »

Louis XIV honora, toute sa vie, Dufreny d'une bienveillance particuliere, & le combla de bienfaits, sans jamais pouvoir l'enrichir. Il avoit deux passions qui dévorent tout, l'amour de la table & celui des femmes. Un homme de ce caractère sembloit ne devoir jamais se fixer; cependant il se maria deux fois. En secondes noces, il épousa sa Blanchisseuse, pour s'acquitter de ce qu'il lui devoit.

Dufreny se faisoit servir par une Fruitiere qui logeoit vis-à-vis de ses fenêtres. Cette femme avoit deux filles, l'une de treize ans, l'autre de quatorze. La dernière vint un jour chez Dufreny, prit ses plumes & les rompit, après avoir jeté beaucoup de pâtés sur le papier. Dufreny, impatienté, lui donna le fouet, mais doucement, comme Vénus le donnoit à l'Amour avec des roses. La petite fille en rendit compte à sa mere, qui envoya la cadette chez Dufreny, pour y faire la même espiéglerie. Elle reçut le même traitement. La mere, très-contente, assigna Dufreny pour cause de viol. L'affaire alloit devenir sérieuse, lorsqu'on l'arrêta, au moyen de six cents livres, que Dufreny emprunta pour calmer la Fruitiere, qui tira du fruit défendu plus de profit que de celui qu'elle vendoit.

Le génie de cet homme singulier est peint au naturel par Le Sage, dans son *Diable boiteux* : « J'y veux aussi envoyer, (aux Petites-
 » Maisons, dit le Diable) un vieux garçon de
 » bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat,
 » qu'il le dépense; & qui, ne pouvant se passer

» d'especes , est capable de tout pour en avoir.
 » Il y a quinze jours que sa Blanchisseuse, à qui
 » il devoit trente pistoles , vint les lui deman-
 » der , en disant qu'elle en avoit besoin pour se
 » marier à un Valet-de-chambre qui la recher-
 » choit. Tu as donc d'autre argent , lui dit-il ;
 » car où diable est le Valet-de-chambre qui
 » voudroit devenir ton mari pour trente pis-
 » toles? — Eh! mais, répondit-elle, j'ai encore,
 » outre cela, deux cents ducats. — Deux cents
 » ducats! répliqua-t-il avec émotion : mal-
 » peste! tu n'as qu'à me les donner à moi; je
 » t'épouse, & nous voilà quitte à quitte. Et la
 » Blanchisseuse est devenue sa femme. »



M. de la Place a consacré à Dufreny les deux épitaphes suivantes :

Comique aimable, & grand dissipateur,
 Qui d'un grand Roi lassa la bienfaisance;
 (Heureux dans son insouciance!)
 Ci-gît un véritable Auteur.

Autre.

Le mort ici gissant, l'unique Dufreny,
 A la voix du plaisir ne dit jamais nenni.

NOEL ALEXANDRE, *Dominicain, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724.*

M. Colbert, qui n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à former son fils, avoit choisi une compagnie d'habiles Ecclésiastiques, pour faire des conférences qui servissent à son instruction; il y appella le Pere Alexandre. Ce Religieux fut chargé de rédiger par écrit ce qui se diroit dans les conférences. Elles furent, dit-on, l'origine & la base de l'Histoire Ecclésiastique qu'il a donnée depuis.

Le Pape Benoît XIII, étant Cardinal, écrivit au Pere Alexandre, que le tremblement de terre arrivé à Bénévent en 1688, avoit renversé son palais archiépiscopal, & détruit sa bibliothèque; mais qu'il avoit heureusement recouvré ses livres, qui lui tenoient lieu d'une bibliothèque entiere.

Le Pape Innocent XI condamna l'*Histoire*

Ecclésiastique du Pere Alexandre, qui n'en étoit alors qu'au treizieme siecle. Ce savant la continua dans la suite, sur des principes aussi peu favorables à la Cour de Rome : ce qui lui fit appliquer ce mot d'un ancien Poëte :

Potuit fulmen meruisse secundum.

FRANÇOIS-TIMOLÉON DE CHOISI, né à Paris en 1644, mort dans la même ville, en 1724.

X Quand l'Abbé de Choisi eut fini son dernier volume de *l'Histoire Ecclésiastique*, il dit : « J'ai » achevé, graces à Dieu, l'histoire de l'Eglise ; » je vais présentement me mettre à l'étudier. »

X « Pendant que je travaillois, dit-il, à l'histoire de Charles VI, Monseigneur le Duc de Bourgogne, à peine sorti de l'enfance, » m'adressa un jour ces paroles : *Comment vous » y prendrez-vous pour dire que ce Roi étoit » fou ?* Monseigneur, lui répondis-je, sans hésiter, je dirai qu'il étoit fou. La seule vertu

» distingue les hommes quand ils font morts. »



L'Abbé de Choisi ayant perdu un jour cinquante louis d'or, sur sa parole, & n'ayant point d'argent pour payer, la belle Madame Dufrenoy, qui les lui gagnoit, remit son paiement au lendemain; mais, plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'elle entendit parler de lui, cette Dame lui écrivit qu'elle attendoit, pour jouer, qu'il lui eût payé sa dette. L'Abbé de Choisi lui envoya un exemplaire des livres qu'il avoit composés, pour la désennuyer, disoit-il, en attendant qu'il pût la satisfaire.



X Cet Auteur, curieux de voyager, demanda à Louis XIV, d'être adjoint à M. de Chaumont, Ambassadeur de Siam, afin de le remplacer en cas de mort. Ce Monarque y consentit, en disant : *Voilà la première fois que j'ai vu demander une coadjutorerie d'ambassade.*



X M. l'Abbé de Dangeau & l'Abbé de Choisi firent imprimer des Dialogues sur l'immortalité
de

de l'ame, & sur l'existence de Dieu. A la tête de chaque Dialogue il y avoit une vignette qui représentoit ces deux Ecrivains conversant ensemble : on dit qu'ils s'étoient fait imprimer en corps & en ame.



L'Abbé de Choisi avoit vendu sa belle terre de Balleroi, près Caen. Passant quelque tems après devant ce Château, il dit d'un ton piqué : *Ah! que je te mangerois bien encore !*



On disoit que M. l'Abbé de Fleury étoit Choisi dans son Histoire Ecclésiastique, & que M. l'Abbé de Choisi étoit Fleury dans la sienne.



X On prétend que l'Abbé de Choisi, pendant sa jeunesse, s'habilla & vécut en femme pendant quelques années; & qu'à la faveur de ce déguisement il ne manqua pas d'aventures. Il étoit connu sous le nom de la Comtesse des Barres, dont il a écrit les Mémoires. C'est l'histoire des débauches de sa jeunesse.



FLORENT-CARTON DANCOURT, né à Fontainebleau en 1661, mort à Courcelles-le-Roi en Berry en 1725. 64.



Il arriva une aventure plaisante à la représentation de l'*Opéra de Village*, Comédie de Dancourt. M. le Marquis de Sablé, sortant d'un grand & long dîner, où le vin avoit été versé amplement, vint voir cette nouveauté; & comme il y a un endroit où l'on chante, *Les vignes & les prés seront sablés*, ce Seigneur, s'imaginant qu'on le nommoit, donna en plein théâtre un soufflet à Dancourt.



Louis XIV honoroit Dancourt d'une bienveillance particuliere. Cet Acteur étoit dans l'usage, lorsque le Prince assistoit à la Comédie, de lui aller lire ses ouvrages dans son cabinet, où il n'entroit que Madame de Montespan. L'on rapporte qu'un jour s'y étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avoit, le Roi prit lui-même la peine d'aller ouvrir une fenêtre pour lui

donner de l'air. Une autre fois Dancourt ayant l'honneur de lui parler, comme il fortoit de la messe, pour quelques affaires qui regardoient la troupe, & marchant à reculons jusqu'au bord d'un escalier qu'il ne voyoit pas, le Roi le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber* ; & se tournant vers les Courtisans qui l'environnoient, il leur dit : *Il faut avouer que cet homme parle bien* ; & lui accorda ce qu'il demandoit.

Dancourt fit un beau discours aux Administrateurs de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il leur présenta le quart de leur recette, que les Comédiens sont obligés de donner à cet Hôpital. L'Archevêque de Paris & le premier Président de Harlai étoient à la tête du Bureau. Dancourt s'efforça de prouver que les Comédiens méritoient, par les secours qu'ils procuroient aux pauvres, d'être à l'abri de l'excommunication. Son éloquence ne fut pas heureuse. M. de Harlai lui répondit : « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres ; mais nous

» n'avons point de langue pour vous répondre.»



X Dancourt, dégoûté du Théâtre, se retira dans une terre qu'il avoit en Berry. Lorsqu'il se sentit malade & proche de sa fin, il fit faire son tombeau dans la Chapelle de son Château, & l'aller voir lui-même avec une tranquillité & une fermeté extraordinaires.



On a dit de Dancourt qu'il jouoit noblement la Comédie, & bourgeoisement la Tragédie.

DAVID-AUGUSTIN BRUEYS, né à Narbonne en 1640, mort à Montpellier en 1725.



85

X M. Brueys étoit né dans le sein du Calvinisme; mais M. Bossuet lui fit abjurer ses erreurs. Loin de vouloir profiter des bienfaits que le Roi répandoit sur les nouveaux Convertis, M. de Brueys pria au contraire M. Bossuet de ne rien demander pour lui, afin qu'on ne pût pas le

soupçonner de s'être uni à l'Eglise Romaine par aucun motif d'ambition ou d'intérêt.



Comme l'Abbé Brueys avoit la vue basse, il portoit des lunettes jusques dans ses repas. Louis XIV qui l'aimoit, s'informa un jour comment il se trouvoit de ses yeux. Il lui répondit : *Sire, Sidobre mon neveu dit que je vois un peu mieux.* Son ami Palaprat, avec lequel il a demeuré quelque tems, n'avoit la vue guere plus étendue que lui. On dit que, comme ils prenoient du thé tous les matins, ils étoient obligés d'attendre sur l'escalier que quelqu'un passât, pour voir si l'eau qu'ils avoient mise devant le feu bouilloit.



Les amours de Louis XIV ayant été jouées en Angleterre, ce Prince voulut faire jouer aussi celles du Roi Guillaume. L'Abbé Brueys fut chargé, par M. de Torcy, de faire la Piece. Mais elle ne fut pas jouée, quoique applaudie, parce que celui qui en étoit l'objet, mourut sur ces entrefaites.



X Brueys disoit que Baron & la Champmeslé avoient fait passer plus de mauvaises Pieces que tous les faux-monnoyeurs du Royaume.



X Après avoir composé *le Grondeur*, se trouvant obligé d'aller faire un tour dans son pays, où l'appelloit une affaire de famille, il laissa son ouvrage aux Comédiens, en les priant d'y faire les corrections qu'ils y jugeroient nécessaires, & de la représenter en son absence. Les Comédiens y firent de grands changemens. La Piece, qui étoit en cinq actes, fut réduite en trois, & jouée telle qu'elle est actuellement imprimée. Elle eut un très-heureux succès; & cependant l'Auteur, à son retour, au lieu d'en remercier ses Correcteurs, leur fit des reproches: « Mes-
 » sieurs, leur dit-il avec sa vivacité gasconne,
 » vous avez mutilé, défiguré ma Comédie, en
 » voulant la rendre meilleure: j'en avois fait
 » une pendule, vous en avez fait un tourne-
 » broche. » *



On faisoit l'éloge du *Grondeur*, dans une

* Palaprat dit la même chose de Brueys.

compagnie. L'Abbé de Brueys prit la parole, & dit : « Le *Grondeur* ! c'est une bonne Piece. » Le premier acte est excellent ; il est tout de moi : le second, couffi, couffi ; Palaprat y a travaillé : pour le troisieme, il ne vaut pas le diable ; je l'avois abandonné à ce barbouilleur. » Palaprat, qui étoit présent, répondit sur le même ton : « Cé coquin ! il mé dépouille tout lé jour dé cette façon, & mon chien dé tendre pour lui m'empêche dé mé fâcher. »

NICOLAS DE MALEZIEUX, *de l'Académie Françoisé, & de celle des Sciences, Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, & Chancelier de la Principauté de Dombes, naquit à Paris en 1650, & mourut en 1727.*

Il favoit le Grec & le Latin, les Mathématiques, l'Histoire, & écrivoit avec beaucoup de facilité en vers & en prose. M. Bossuet & le Duc de Montausier, chargés par le Roi, de chercher un homme de lettres, pour être mis auprès du Duc du Maine, choisirent M. de Malezieux ; & ce choix fut approuvé du public.

Quand son Éleve fut marié, la Duchesse du Maine, qui aimoit les Arts & les Lettres, chargea Malezieux de l'instruire ; & l'on voyoit ce bel-esprit, un Sophocle ou un Euripide à la main, traduire sur le champ, en françois, les meilleures scenes de ces Poëtes.



M. de Malezieux fut long-tems l'ame de tous les divertissemens de Sceaux. Falloit-il imaginer ou ordonner une fête ? il étoit lui-même Auteur & Acteur. Les *in-promptu* couloient chez lui de source. Mais il faut avouer que s'il avoit ce qu'il falloit pour se signaler dans la société, il n'avoit pas ce qu'il faut pour imprimer à ses productions ce caractère qui les rend intéressantes aux yeux du public. Aucun de ses ouvrages imprimés ne l'éleve au-dessus de la médiocrité. Aussi fut-il jaloux de Mademoiselle de Launay, connue depuis sous le nom de Madame de Staal. Il sentoit qu'elle valoit mieux que lui, & ne pouvant lui pardonner sa supériorité, il cessa de la servir auprès de Madame la Duchesse du Maine sa maîtresse.



X On dit qu'un jour les Députés de Dombes furent fort surpris, lorsqu'étant venus à Sceaux pour parler à M. de Malezieux, le Suisse leur dit d'un ton brusque : *Vous pouvez pas voir M. le Chancelier ; il joue la Comédie.*



X M. de Malezieux ayant fait une Comédie, intitulée *Polichinelle demandant une place à l'Académie*, qui fut jouée par les Marionnettes de Brioché, un Académicien opposa à cette Piece une Comédie, intitulée *Arlequin Chancelier* ; mais celle-ci ne fut ni jouée ni imprimée.

CLAUDE-FRANÇOIS FRAGUIER, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1728.



62

L'Abbé Fraguier étoit fort connu par son admiration pour les Anciens. Dans la lecture d'Homere, qu'il avoit recommencée cinq ou six fois, il lui arriva une chose, qui, quoique probablement arrivée à la plupart de ceux qui en

ont fait de même leur principale étude, ne laisse pas de paroître singuliere. Pour mieux retenir, ou pour reconnoître facilement tous les beaux endroits d'Homere, il les soulignoit d'un coup de crayon, dans son exemplaire, à mesure qu'il les lisoit. A la seconde lecture, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avoit pas apperçues dans la premiere, & qui, plus vives encore, sembloient lui reprocher une injuste préférence. Ce spectacle se renouvela à la troisieme & à la quatrieme lecture; & de surprises en surprises, de remarques en remarques, l'ouvrage se trouva presque souligné d'un bout à l'autre. Ce n'étoit, selon lui, qu'après avoir éprouvé quelque chose de semblable, qu'on pouvoit parler dignement du Prince des Poëtes.



L'Abbé Fraguier fit un vœu public en latin, de lire tous les jours cent vers d'Homere, en réparation des critiques audacieuses de M. de la Mothe.



Le jour que l'Abbé Fraguier fut élu Membre de l'Académie Françoisse, l'assemblée n'étoit

composée que de dix-sept Académiciens. Le Roi fit savoir à ces Messieurs, qu'il regardoit comme nul tout ce qui s'étoit fait dans cette assemblée, la Compagnie n'ayant pas dû contrevenir au réglemeut qui demande la présence de vingt Académiciens pour admettre ou exclure quelqu'un du corps. Après quoi, la lettre du Secrétaire d'État portoit que l'on eût à procéder tout de nouveau à cette élection, suivant les formes ordinaires, & avec une entiere liberté de suffrages. Mais, de peur qu'on ne soupçonnât que ce qui avoit déplu au Roi, fût autre chose qu'un manque de formalité, le Secrétaire d'Etat ajoutoit : Sa Majesté m'a commandé de déclarer en même tems, que ce seroit mal expliquer cet ordre, que de croire qu'elle donne aucune exclusion à M. l'Abbé Fraguier, dont le mérite est connu, rien n'étant plus contraire à l'intention de Sa Majesté, qui ne souhaite en ceci, comme en toute autre occasion, que de renouveler le zele de l'Académie sur tout ce qui peut conserver la discipline & le travail.



BERNARD DE LA MONNOYE, né à
Dijon en 1641, mort à Paris en 1728.

87

X Le coup d'essai de La Monnoye, en poésie françoise, fut le *Duel aboli*, qui remporta le prix de vers, au jugement de l'Académie Françoise. La veille de la distribution des prix, Perrault ayant récité quelques vers de cette piece, dont on ne connoissoit pas l'Auteur, vanta extrêmement cet ouvrage, & ne dissimula point qu'il lui avoit donné son suffrage. Comme on favoit que Despréaux & lui n'étoient pas amis, un des assistans lui dit : *Vous seriez bien attrapé, si la piece étoit de Despréaux.* — *Fût-elle du Diable*, répondit brusquement Perrault, *elle mérite le prix, & l'aura.*

La Monnoye étoit d'une humeur gaie, & avoit des saillies plaisantes. Lainez, étant à Dijon, l'entraîna un soir dans un cabaret, où une conversation vive & aimable, échauffée par d'excellent vin, les retint jusqu'au lendemain à neuf

heures du matin. Madame de La Monnoye, inquiète de l'absence de son mari, alla le chercher jusques dans ce cabaret, où Lainez, l'apercevant de loin, s'écria : Voilà ta femme. La Monnoye, qui ne la voyoit point encore, parce qu'il avoit la vue basse, lui dit : *Ah ! mon ami, voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vue.*



La Monnoye s'en retournoit à Dijon, sa patrie, avec un de ses amis, qui, le voyant saluer une Croix, où J. C. étoit attaché, lui témoigna sa surprise de cette dévotion. La Monnoye lui répondit : *Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons guere ;* mot peu chrétien, que nous ne citons que pour le condamner.



La Monnoye eut, comme Ménage, la facilité de faire des vers dans presque toutes les langues ; mais ses vers françois sont très-supérieurs à ceux de Ménage.



Les Noël's Bourguignons de La Monnoye

font auffi estimés à Dijon que les *Poésies Languedociennes* de Goudouly le font à Toulouse. Mais les jargons irréguliers & souvent énergiques de nos provinces ne font pas faits pour se naturaliser avec notre langue. Nos Poètes n'auront jamais à cet égard la liberté des Grecs, qui employoient à leur gré les différens dialectes de leur pays.



Sans le sçavoir, sans avoir eu même l'idée de concourir, M. de La Monnoye gagna le prix que l'Académie Françoisé avoit proposé en 1683, & dont le sujet étoit, *les grandes choses faites par le Roi en faveur de la Religion*. Voici de quelle maniere l'estimable M. Rigoley de Juvigni raconte cette anecdote :

« Le célèbre Santeuil avoit composé une ode
 » latine à la louange de *LOUIS le Grand, pro-*
 » *tecteur de la Religion Catholique*. M. de La
 » Monnoye la traduisit en françois, à la solli-
 » citation d'un de ses amis, sans aucun dessein
 » de la rendre publique. Santeuil le fut, &
 » pressa le Poète Dijonnois de la faire imprimer ; mais M. de La Monnoye n'y voulut
 » point consentir, ajoutant avec modestie que,

» tout couvert qu'il étoit des armes d'Achille ,
» il craignoit d'éprouver le sort de Patrocle.
» Les choses en demeurèrent là : il avoit même
» oublié cette traduction , lorsque le prix fut
» annoncé. Santeuil saisit l'occasion , & pensant
» avec raison que sa piece , traduite par La
» Monnoye , étoit digne d'être présentée à l'A-
» cadémie, il la fit admettre au concours , à
» l'insu du Traducteur , après l'avoir réduite à
» une centaine de vers , pour se conformer aux
» loix de cette compagnie. La piece ainsi tron-
» quée remporta le prix. »

On peut juger de la surprise agréable de M. de La Monnoye , lorsqu'on lui annonça cette nouvelle ; mais , loin d'accepter la Médaille , il la renvoya à Santeuil , qui ne se fit pas prier pour la recevoir. Le procédé si différent des deux Auteurs met l'un si fort au-dessus de l'autre , qu'il est inutile de faire aucune réflexion à ce sujet.



Lorsque l'Abbé Régnier des Marais mourut , M. le Cardinal d'Estrées , & M. l'Abbé d'Estrées

son neveu, sollicitèrent pour La Monnoye la place que sa mort laissoit vacante à l'Académie Françoisé, & réunirent en sa faveur l'unanimité des suffrages. Son élection occasionna un changement dans cette Compagnie, lequel ôta toute distinction de rang entre les Académiciens. Comme il n'y avoit que les trois Officiers, le Directeur, le Chancelier & le Secrétaire perpétuel qui eussent des fauteuils, les Cardinaux, auxquels on ne vouloit pas en accorder, qu'ils ne fussent revêtus de l'une de ces trois charges, se dispensoient par cette raison d'assister aux assemblées. M. le Cardinal d'Estrées ne pouvoit par conséquent entrer à l'Académie pour donner sa voix à La Monnoye qu'il aimoit. Il en conféra avec M. le Cardinal de Rohan & M. le Cardinal de Polignac, qui se chargea d'en parler au Roi. Sa Majesté leva la difficulté, en ordonnant que désormais tous les Académiciens eussent des fauteuils. Au moyen de cette décision, à laquelle on s'est toujours conformé depuis, deux Cardinaux honorèrent de leur présence l'élection de La Monnoye, qui fut élu unanimement. C'étoit en 1713. M. le Président

dent

dent Bouhier n'en fut pas plutôt instruit, qu'il lui adressa ce douzain :

Jà dès long-tems, par ma bouche, Apollon
L'avoit prédit, que tes doctes ouvrages
Un jour, enfin, feroient placer ton nom
Au rang de ceux de nos quarante Sages :
Or, aujourd'hui que, par tous leurs suffrages,
Selon mes vœux, l'oracle est accompli ;
Ainsi qu'alors, d'un feu soudain rempli,
Je sens ce Dieu : par lui, cher La Monnoye,
L'avenir sombre à mes yeux se déploie ;
J'y vois ton sort, j'y vois un peu du mien.
Rien n'est égal à ta gloire, à ma joie :
Du docte Corps je te vois le Doyen.

Je voudrois bien que cette prédiction pût être accomplie à la lettre, disoit en plaisantant M. de La Monnoye, qui n'étoit pas riche ; non pas dans la vue d'enterrer tous mes Confreres les Académiciens ; mais pour devenir le Doyen de la tontine, & être l'héritier de tous mes Confreres les rentiers.

La Monnoye fut presque réduit à la mendicité par la chute des billets de banque. M. le Comte de Caylus étant un jour à souper chez Madame sa mere, avec M. le Duc de Villeroi,

fit une peinture si vive & si touchante de l'infortune de La Mounoye , qu'il attendrit ceux qui l'écoutoient. M. le Duc de Villeroi en fut si pénétré , qu'il lui vint aussi-tôt en pensée de faire une pension de six cents livres à cet Académicien. Il lui envoya , le lendemain , l'année d'avance , & lui fit dire qu'il lui défendoit de passer à son hôtel pour le remercier ; mais qu'il le verroit avec plaisir chez Madame la Comtesse de Caylus , où il seroit sûr de le trouver. A peine eut-il salué ce Seigneur généreux , & commencé son remerciement , que le Duc l'interrompit , en lui disant : *Oubliez tout cela , Monsieur ; c'est à moi à me souvenir que je suis votre débiteur.*

JEAN-SÉBASTIEN TRUCHET, né à Lyon
en 1657, mort en 1729.

72

Le Pere Sébastien, Carme, a été extrêmement célèbre par le talent qu'il avoit pour les mécaniques. Charles II, Roi d'Angleterre, avoit envoyé à Louis XIV deux montres à répétition,

les premières qu'on ait vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer la gloire & le profit. Les montres se dérangerent & furent remises entre les mains de Martineau, Horloger du Roi, qui n'y put travailler, faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué, qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les montres; que, s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au Pere Sébastien, qui les ouvrit assez promptement, & les raccommoda sans savoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important, par les circonstances, l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit habile en horlogerie, & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque tems après, M. Colbert mande le Pere Sébastien pour venir le trouver à sept heures du matin d'un jour indiqué: nulle explication sur le motif de cet ordre; silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le Pere Sébastien s'y rend, se présente interdit & tremblant. Le Ministre, accompagné de deux

Membres de l'Académie des Sciences, le loue sur les montres, & lui apprend pour qui il a travaillé ; l'exhorte à suivre son grand talent pour la mécanique, sur-tout à étudier les hydrauliques, qui devoient nécessaires à la magnificence du Roi ; lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Académiciens qui le dirigeront ; & pour l'animer davantage, & parler en Ministre, il lui donna six cents livres de pension, dont la première année, selon la coutume de ce tems-là, lui fut payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans.

Le Czar Pierre le Grand honora le Pere Sébastien d'une visite qui dura trois heures. Ce Monarque, plein de génie, ne pouvoit cesser d'admirer, dans le cabinet de cet habile homme, tant de machines inventées ou perfectionnées par lui, toutes recommandables ou par une grande utilité, ou par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espece d'étude, il voulut boire, & ordonna au Pere Sébastien, qui s'en défendit beaucoup, de boire après lui, dans le même

verre où il versa lui-même le vin ; lui à qui le despotisme le plus absolu auroit pu persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie. On peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le Pere Sébastien de niveau avec lui.



C'est le Pere Sébastien qui a inventé pour Marly la machine à transporter de gros arbres tout entiers, sans les endommager ; de sorte que du jour au lendemain Marly changeoit de face, & étoit orné de longues allées d'arbres arrivés la veille.



La réputation dont jouissoit le Pere Sébastien, ne le changea pas. M. le Prince disoit, en parlant de lui au Roi, qu'il étoit aussi simple que ses machines.



MICHEL BARON, *né à Paris en 1652,*
mort dans la même ville en 1729.



77

On rapporte de Baron, qu'étant à la foire de Bourges, où son pere l'avoit envoyé pour y vendre quelques marchandises, il fut si charmé de quelques pieces qu'il vit représenter dans cette ville, qu'il alla s'offrir à la troupe qui y jouoit. On l'accepta ; & après avoir couru la province pendant quelques années, il vint briller à Paris. Il mourut dans un âge assez avancé, par un accident très-singulier. Il représentoit dans le Cid le rôle de Dom Diegue : en poussant avec le pied son épée, que le Comte de Gormas lui fait tomber, il en rencontra la pointe, qui le blessa. La gangrene se mit, au bout de quelques jours, à cette blessure qu'il avoit négligée. On lui fit entendre qu'il falloit lui couper la jambe ; mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir, que de souffrir cette opération, ajoutant qu'un Roi de Théâtre, avec une jambe de bois, se feroit huer,



Mademoiselle Baron, femme de Michel Baron, étoit la plus belle femme de son tems. On rapporte que, lorsqu'elle se présentoit pour avoir l'honneur de paroître à la toilette de la Reine mere, Sa Majesté disoit à toutes les Dames : *Mesdames, voilà la Baron ;* & elles prenoient la fuite.

Lorsque Racine faisoit répéter son *Andromaque*, & qu'il donnoit de l'esprit & de l'intelligence aux Acteurs, il dit à Baron, qui étoit chargé du rôle de Pyrrhus : « Pour vous, je » n'ai point d'instruction à vous donner ; votre » cœur vous en dira plus que mes leçons n'en » pourroient faire entendre. »

On reprochoit à Baron que, déclamant sur le Théâtre, il tournoit quelquefois le dos au parterre ; mais cela ne lui arrivoit que lorsqu'il entendoit parler haut derrière lui ; alors il se tournoit vers ces personnes, leur déclamoit les vers qu'il avoit à dire, & par là leur imposoit silence. Lorsqu'il vouloit faire honneur à des gens de distinction ou de mérite, il choisissoit

un des plus beaux endroits de la piece, & le déclamoit en les regardant.



Baron pensoit avantageusement de sa profession. « J'ai lu, disoit-il, toutes les histoires » anciennes & modernes; j'y trouve que la nature a prodigué d'excellens hommes dans » tous les genres; elle semble n'avoir été avare » que de grands Comédiens: il n'y a jamais » eu que Roscius & moi. »



Boyron étoit son vrai nom. Il étoit aussi vain qu'excellent Comédien. On prétend qu'il pensa refuser la pension du Roi, parce que l'Ordonnance portoit: « Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, la somme de, &c. »



L'on félicitoit un jour Baron sur les belles connoissances que son fils se faisoit dans le grand monde, & sur-tout parmi les Dames; & sur ce qu'on ajouta qu'un fils tel que celui-là ne pouvoit que lui faire honneur: « Point du tout, » répliqua-t-il; c'est un maraud qui ne vaudra

» jamais rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour le
» corriger de ses mauvaises habitudes, & en
» faire un *joli homme*; mais il s'amuse avec
» cette diableſſe de Desmarres. Le coquin qu'il
» eſt ignore que les gens, tels que nous, ne ſont
» faits que pour être ſur les genoux des Reines
» ou des Princeſſes. »

Baron n'entroit jamais ſur la ſcène, qu'après ſ'être mis dans l'eſprit & dans le mouvement de ſon rôle. Il y avoit telle piece, où, au fond du Théâtre & derriere les couliffes, il ſe battoit pour ainſi dire les flancs pour ſe paſſionner. Il apoſtrophoit, avec aigreur & injurieuſement, tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, de valets, & même de camarades de l'un & l'autre ſexe, juſqu'à ne point ménager les termes; & il appelloit cela, *reſpecter le Parterre*. Il ne ſe montrait en effet à lui, qu'avec je ne fais quelle altération de ſes traits, & avec ces expreſſions muettes, qui étoient comme l'ébauche du caractère de ſes différens perſonnages.

Après la belle campagne de Dénain, tout le

monde fêtoit le Maréchal de Villars qui venoit de sauver la France. Ce Héros, après avoir rendu ses devoirs à Versailles, courut en faire autant à Sceaux, où il avoit toujours été chéri. Baron y étoit. Du plus loin qu'il apperçut ce Seigneur, il courut au devant de lui, les bras ouverts, en s'écriant : *Hé, Monsieur de Villars !* Celui-ci se contenta de lui répondre : *Bon jour, Baron ;* & continua de marcher, en lui faisant signe de s'éloigner.

Baron à foixante-quinze ans remonta sur le Théâtre, & remplit le rôle de Rodrigue dans la Tragédie du Cid ; mais lorsqu'il fut à ces deux vers,

Je suis jeune, il est vrai : mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

le peu de convenance qu'il y avoit entre ces vers & sa physionomie, & le ton nasillard avec lequel il les déclama, exciterent un éclat de rire général. Alors il s'avança sur le bord du Théâtre, & s'adressant au Parterre :

« Messieurs, dit-il, je m'en vais recommencer pour la troisieme fois ; mais je vous avertis

» que, si l'on rit encore, je quitte le Théâtre,
» & je n'y remonte de ma vie. » Il continua
son rôle, & le silence fut exactement gardé.

A la même représentation, ce Rodrigue
suranné se jetoit encore assez lestement aux
genoux de Chimène; mais il falloit que deux
garçons du Théâtre le ramassassent. Chimène
avoit beau lui dire de se lever. La durée de son
respect étoit forcée; & il ne dépendoit pas de
lui d'obéir à sa Maîtresse.



X Il y avoit une grande Dame qui étoit dans
l'habitude de recevoir Baron pendant la nuit. Il
s'avisa d'y aller le jour, comme compagnie.
« M. Baron, lui dit-elle froidement, que
» venez-vous chercher? » *Mon bonnet de nuit,*
répondit-il tout haut.



La Bruyere, en donnant à Baron la qualité
du plus grand Comédien qui ait paru sur notre
Théâtre, ajoute qu'il ne lui manquoit que de
parler de la bouche, parce qu'effectivement la
grande quantité de tabac qu'il prenoit, le faisoit
beaucoup parler du nez.



On prétend que le Pere de la Rue, Jésuite, fit paroître, sous le nom de Baron, l'*Andrienne*, & l'*Homme à bonnes fortunes*, qu'il n'osa publier sous le sien. Une remarque à faire sur la premiere de ces pieces, est que Mademoiselle Dancourt la mere, qui représentoit l'*Andrienne*, imagina une sorte de robe abattue qui convenoit à ce rôle, dont la mode s'établit, & continue encore aujourd'hui; ces robes ont gardé le nom d'Andriennes.

Le grand Rousseau disoit de Baron, qu'il donnoit un nouveau lustre aux beautés de Racine, & un voile aux défauts de Pradon. *Les regles*, disoit cet Acteur sublime, *défont d'élever les bras au-dessus de la tête; mais si la passion les y porte, ils feront bien: la passion en fait plus que les regles.*

Les Comédiens François vouloient empêcher les Comédiens Italiens de parler François. Lorsque Baron eut plaidé la cause de ses camarades, le Roi fit signe à Dominique de parler à son

tour. Cet Acteur, après avoir fait quelques postures de son caractère, dit au Roi : *Quelle langue Votre Majesté veut-elle que je parle?* — “ Parle comme tu voudras, lui dit le Roi. ” — *Je n’en veux pas davantage*, reprit Dominique, en remerciant ce Monarque ; *ma cause est gagnée*. Le Roi rit de la surprise qu’on lui avoit faite : “ La parole est lâchée, dit-il, je n’en ” reviendrai pas. ”

X Baron prétendoit que la force & le jeu de la déclamation étoient tels, que des sons tendres & tristes, venant à porter sur des paroles gaies, & même comiques, n’en excitoient pas moins dans l’ame ces émotions douloureuses qui nous arrachent des larmes. On lui a vu faire plus d’une fois l’épreuve d’un effet si surprenant sur les paroles de cette chanson :

Si le Roi m’avoit donné
 Paris sa grand’ville,
 Et qu’il me fallût quitter
 L’amour de ma mie,
 Je dirois au Roi Henri :
 Reprenez votre Paris ;
 J’aime mieux ma mie, au gai,
 J’aime mieux ma mie.

Baron étoit si fat , qu'un jour il trouva très-mauvais que son laquais & son cocher , aussi insolens que lui , eussent été battus par les gens du Marquis de Biron. « M. le Marquis , dit-il , » vos gens ont battu les miens ; je vous demande » justice. » Le Marquis , choqué du parallèle & de cette redite perpétuelle , lui répondit : « Mon » pauvre Baron , que veux-tu que je te dise ? » » Pourquoi as-tu des gens ? »



Építaphe de Baron.

Celui qui gît sous ce tombeau ,
 Eut ici-bas un sort si beau ,
 Qu'il fut tout ce que l'on peut être ;
 Tantôt compagnon , tantôt maître ,
 Tantôt divin , tantôt humain ,
 Tantôt François , tantôt Romain ,
 Tantôt Gouverneur de Province ,
 Empereur , Marquis , Comte , Prince ;
 Bref , on l'a mille fois traité
 D'Excellence & de Majesté :
 Même il n'eut souvent pour Amantes ,
 Que des Reines , ou des Infantes.

Mais , las ! après tout cet éclat ,
 Il est ici couché tout plat ,
 Sans pompe & sans magnificence ,
 Sans couronne & sans excellence.

Il n'a plus ces titres exquis
 De Duc, de Comte, de Marquis;
 Il n'en conserve aucune marque:
 Il n'est plus ni Roi, ni Monarque;
 Et rien que Baron seulement
 Ne repose en ce monument.

Anonyme.

SIMON DE LALOUBERE, né à Toulouse
 en 1642, mort en 1729.

87

M. de Laloubere perdit de bonne heure son pere; mais il trouva dans sa mere un guide sûr & zélé: c'étoit une femme de mérite, & qui, assez occupée, ce me semble, des discussions d'affaires que son mari lui avoit laissées, ne désespéra pas d'animer encore, & de suivre par elle-même les études d'un jeune homme qui étoit en Rétorique. Chaque jour elle lui en faisoit rendre un compte exact. Le jeune Laloubere, à qui cette inspection paroïssoit gênante & peut-être déplacée, se flatta qu'au moins elle ne dureroit pas; & comme il lisoit alors en grec les poèmes d'Homere, dont il étoit enchanté,

il y ajoutoit le plaisir malin de lui en réciter soir & matin un grand nombre de vers, persuadé qu'un langage si extraordinaire pour elle, mettroit bientôt sa patience à bout. Il se trompa : l'attention de sa mere se renouvelloit sans cesse, & augmentoit au point qu'il ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement, & de lui avouer quel avoit été son projet. Elle répondit à cet aveu, par un autre qui ne le surprit pas moins : c'est qu'insensiblement elle avoit pris un tel goût à l'harmonie de ces vers, que quand il ne lui en réciteroit plus par devoir, elle lui en demanderoit quelquefois par amitié.



Laloubere s'étant attaché à M. de Pontchartrain, Contrôleur Général des Finances, fut nommé à une place à l'Académie Française. Ce fut à cette occasion que La Fontaine fit l'épigramme qui finit par ces vers :

Il en sera, quoi qu'on en die;
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.



M. de Laloubere, à l'âge de cinquante ans,
se

se retira à Toulouse, & rechercha Mademoiselle Bertrand sa parente. Pour l'obtenir, il se peignit lui-même, & présenta son portrait à la Demoiselle, sans se nommer, lui demanda sa main pour cet inconnu, & l'obtint.

JEAN HARDOUIN, *Jésuite, né à Quimper en 1646, mort à Paris en 1729.*

83

Le Pere Hardouin est un des Savans les plus singuliers qui aient paru. Il étoit doué d'une pénétration prompte, & d'une mémoire très-heureuse; mais le goût des paradoxes & des opinions singulieres l'égara souvent. Un de ses amis lui ayant un jour représenté que le public étoit choqué de ses absurdités, le Pere Hardouin lui répondit : *Hé! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin, pour ne dire que ce que d'autres ont dit avant moi?* Son ami lui répliqua : « Mais » il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, » on compose sans être bien éveillé, & qu'on

» débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour
 » des vérités démontrées. »

Le Pere Hardouin disoit, *que Dieu lui avoit
 ôté la foi humaine, pour donner plus de force à
 la foi divine.*

Le Clergé de France chargea le Pere Har-
 douin de faire l'Histoire des Conciles, & lui
 fit pour cela une pension. Le Jésuite se chargea
 de cette entreprise, quoiqu'il pensât que tous les
 Conciles tenus avant celui de Trente, étoient
 tout autant de chimères. *Si cela est, mon Pere,*
lui dit un jour le Pere Le Brun de l'Oratoire,
d'où vient que vous avez donné une édition des
Conciles? — Il n'y a que Dieu & moi qui le
sache, répondit le Pere Hardouin.

Les étranges idées du Pere Hardouin lui ont
 mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet
 homme à la fois dévot & Pyrrhonien, adora-
 teur & destructeur de l'antiquité, prodige d'éru-

dition, en anéantissant tous les monumens des connoissances humaines.

*In expectatione Judicii ,
 Hic jacet
 Hominum Paradoxetatos ,
 Natione Gallus , Religione Romanus ,
 Orbis litterati portentum :
 Veneranda antiquitatis cultor & depredator ;
 Doctè febricitans
 Somnia , & inaudita commenta vigilans edidit.
 Scepticum piè egit ;
 Credulitate puer , audaciâ juvenis , deliriis senex.
 Uno verbo dicam :
 Hic jacet HARDUINUS.*

Attribuée à François Aterbury, Evêque de Rochester.

M. Huet disoit, en parlant du Pline du Pere Hardouin, « que ce Jésuite avoit fait en cinq ans un ouvrage, que cinq Auteurs des plus savans auroient été cinquante ans à faire. »

Le Pere Hardouin prétendoit que le Joseph tel que nous l'avons, est un ouvrage de quelques Moines du treizieme siecle. « Nous le croirons, » a dit un plaisant, quand il nous aura prouvé

” que les Jésuites sont les Auteurs des *Lettres provinciales.* ”



Le Pere Hardouin, disoit M. Huet, travaille depuis quarante ans à ruiner sa réputation, sans pouvoir en venir à bout.



On appelloit le Pere Hardouin , *le Pere éternel des Petites-Maisons.*

JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET
DE VALINCOUR, né à Paris en 1653, mort
dans la même ville en 1730.



77

Lorsque M. le Comte de Toulouse fut sorti de l'enfance, Madame de Montespan consulta Racine sur le choix de celui à qui on confieroit l'éducation du jeune Prince. Elle vouloit un homme d'un mérite distingué & d'un nom connu. Racine voulant en cette occasion obliger M. du Troussel, qu'il estimoit beaucoup, dit à Madame de Montespan : “ Je vous propose sans con-

» trainte un homme dont le nom n'est pas
» connu; mais il mérite de l'être. Ses ouvrages,
» qu'il n'a pas donnés au public sous son nom,
» en ont été bien reçus. » Ces ouvrages étoient
la *Critique de la Princesse de Clèves*, la *Vie*
du Duc de Guise, & quelques petites pieces
de vers fort ingénieuses. M. du Trouffet, connu
depuis sous le nom de Valincour, fut agréeé.

Un Commis du Trésor-Royal, homme d'esprit, qui payoit à Racine, Despréaux, Valincour, la pension qu'ils avoient pour écrire l'histoire du Roi, disoit de ces Messieurs : *Nous n'avons encore vu d'eux que leur signature.*

M. de Valincour ayant perdu sa Bibliothèque, dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchoient à le consoler de ce malheur : « J'au-
» rois bien mal profité de mes livres, si je
» n'avois appris à m'en savoir passer. »

ANTOINE HOUDART DE LAMOTHE,
de l'Académie Française, né à Paris en 1672,
mort dans la même ville en 1731.

Lamothe croyoit justifier la dureté de plusieurs de ses vers, en disant : « Un Poète n'est » pas une flûte. »

Il répondit à quelqu'un qui lui parloit des nombreuses critiques de sa Tragédie d'*Inès* : « Il est vrai qu'on l'a beaucoup critiquée, mais » en pleurant. »

Lamothe, par mégarde, marcha sur le pied d'un jeune homme dans la foule ; celui-ci lui donna un soufflet : « Monsieur, lui dit Lamothe, vous allez être bien fâché. Je suis » aveugle. »

Lorsque Lamothe approuva, comme Censeur, l'*Œdipe* de M. de Voltaire, il dit que cet

ouvrage d'un homme de dix-huit ans, *promettoit au Théâtre un digne successeur de Corneille & de Racine.* L'Abbé de Chaulieu, fit au sujet de cette approbation, l'épigramme suivante :

O la belle approbation !

Qu'elle nous promet de merveilles !

C'est la sûre prédiction

De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles :

Mais où diable, Lamothe, as-tu pris cette erreur ?

Je te connoissois bien pour assez plat Auteur,

Et sur-tout très-méchant Poëte ;

Mais non pour un lâche flatteur,

Encore moins pour un faux Prophete.



M. de Lamothe a dit, « que l'ingénieux Roman de *Psyché*, par La Fontaine, eût pu lui seul faire inventer l'Opéra. »



Lamothe garda l'*incognito* pendant les premières représentations de sa Tragédie des *Machabées* : chacun crut alors que cette Tragédie étoit un ouvrage posthume de Racine ; on lui attribuoit au moins les trois premiers actes. Enfin on voulut juger par comparaison, & l'examen

des vers détruisit le préjugé. J. B. Rousseau disoit à ce sujet : « Quelques-uns donnent cette piece » à Lamothe ; mais , s'il n'y a ni pointes , ni » pensées fleuries , ni petites finesſes d'esprit , » elle ne ſauroit être de lui. »

Boindin , dans un Mémoire poſthume , accuſe Lamothe d'avoir compoſé , en ſociété , avec Saurin , les horribles couplets qui perdirent Rouſſeau. Cette accuſation n'eſt pas prouvée ; mais comme Boindin étoit lui-même attaqué dans ces couplets , & qu'il n'avoit jamais eu aucun différend avec Lamothe , elle n'a pas laiffé de trouver des partifans. Il faut néanmoins convenir qu'on ne connoît de Lamothe aucun ouvrage ſatyrique ou malin , pas même une ſeule épigramme , quoiqu'on en ait fait pluſieurs contre lui , ou plutôt contre ſes ouvrages. Le Pere du Cerceau avoit dit de lui :

Attaqué par maint trait félon ,
Jamais contre le noir frélon
Il n'employa ſes nobles veilles ;
Et comme le roi des abeilles ,
Il fut toujours ſans aiguillon.

Malgré ses disputes avec Madame Dacier, Lamothe, en généreux adverfaire, prononça son éloge funebre à l'Académie Françoisé. C'est dans ce morceau où il dit, « que cette Savante, » qui est présentement sur le Parnasse, voit » clairement si c'est elle ou lui qui s'est trompé » dans son sentiment sur Homere. »

M. Alain, Maître Sellier, a donné au Théâtre François l'*Épreuve réciproque*, petite Comédie très-jolie, mais très-courte. M. de Lamothe, au sortir de la premiere représentation, trouva l'Auteur dans les foyers, & lui dit : « M. Alain, » vous n'avez pas assez alongé la courroie. »

L'Abbé Terrasson voulant prendre parti pour Madame Dacier, intimida d'abord les esprits. Qui, disoit-on, opposer au profond Géometre, à l'homme le plus réfléchi? Qui sera désormais l'Avocat du pauvre Lamothe? *Arlequin*, répondit Fuzelier. En effet, il fit jouer peu de tems après, sur un des Théâtres de la Capitale, *Arlequin, défenseur d'Homere*. Dans cette Piece,

Arlequin tiroit l'Iliade d'une espece de châsse ; & par une allusion peu décente aux cérémonies de l'Eglise , il la faisoit baiser à tous les Acteurs, en réparation des outrages qu'on lui avoit faits.

Un jeune Littérateur lut un jour à M. de Lamothe, qui étoit sur le déclin de ses années, une Tragédie qu'il avoit composée. Après l'avoir écoutée avec toute l'attention possible : « Votre » Piece est belle, lui dit notre Académicien ; » j'ose vous répondre du succès. Une seule » chose me fait peine , c'est que vous donnez » dans le plagiat. Je puis vous citer en preuve » la seconde scène du quatrieme acte. » Le jeune Poëte fit de son mieux pour se justifier d'une pareille accusation. « Je n'avance rien , ajouta » Lamothe, qu'en connoissance de cause ; & » pour vous le confirmer, je vais réciter cette » même scène que je me suis fait un plaisir » d'apprendre autrefois par cœur, & dont il » ne m'est pas échappé un seul vers. » En effet, il la récita toute entiere sans hésiter, & d'une façon aussi animée que si lui-même l'eût faite. Tous ceux qui avoient été présens à la lecture

de la Piece, ne savoient que penser. L'Auteur sur-tout étoit absolument déconcerté. Quand M. de Lamothe eut un peu joui de son embarras :
 “ Remettez-vous, Monsieur, lui dit-il ; la scène
 ” en question est de vous sans doute, ainsi que
 ” tout le reste ; mais elle m'a paru si belle &
 ” si touchante, que je n'ai pu m'empêcher de
 ” la retenir. ”

Se trouvant un jour dans le café de la Comédie Françoise, M. de Lamothe entendit des jeunes gens, dont il n'étoit pas connu, déchirer la Tragédie d'*Inès*, dont on devoit, le jour même, donner une représentation. Il les écouta avec patience pendant une demi-heure, & garda toujours l'*incognito*. Il se leva ensuite, & adressant la parole à un de ses amis : *Allons, Monsieur, lui dit-il, nous ennuyer à la quarante-deuxieme représentation de cette mauvaise Piece.*

Un jour que M. de Lamothe se flattoit d'avoir pour amis tous les Gens-de-Lettres : *Si cela étoit vrai,* répondit Fontenelle, *ce seroit un*

terrible préjugé contre vous ; mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas assez.

M. de Lamothe dit, dans la dispute qu'il eut avec Madame Dacier : « Je me souviens qu'un » jour je demandois raison à M. Despréaux de » la bizarrerie & de l'indécence des Dieux » d'Homere : il dédaigna de les justifier par le » secours trivial des allégories ; & il voulut » bien me faire confidence d'un sentiment qui » lui étoit propre, quoiqu'il n'ait pas voulu le » rendre public : c'est qu'Homere avoit craint » d'ennuyer par le tragique continu de son » sujet ; que n'ayant, de la part des hommes, » que des combats & des passions funestes à » peindre, il avoit voulu égayer le fond de sa » matiere aux dépens des Dieux mêmes, & » qu'il leur avoit fait jouer la Comédie dans les » entr'actes de son action, pour délasser le lec- » teur, que la continuité des combats auroit » rebuté sans ces intermedes. »

Dans le tems de la dispute sur les anciens &

les modernes, on trouva écrit avec du char-
bon, sur la porte de l'Académie, quatre vers,
qui sont une parodie de ceux que fit Corneille
sur le Cardinal de Richelieu.

Lamothe & la Dacier, avec un zele égal,
Se battent pour Homere, & n'y gagneront rien;
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.



Lorsque, dans le cours de la dispute sur
Homere, M. de Lamothe critiquoit quelque
endroit de cet Auteur, Madame Dacier lui
répondoit toujours avec enthousiasme : *Ah ! si
vous saviez le Grec !* « Il me semble, (dit
» ingénieusement à ce propos M. de Lamothe)
» entendre le Héros de Cervantes, qui, parce
» qu'il est armé Chevalier, voit des enchan-
» teurs, où son Ecuyer ne voit que des mou-
» tons. »



Épigramme de J. B. Rousseau, pendant les
contestations sur Homere.

Léger de queue, & de ruses chargé,
Maitre Renard se proposoit pour regle;

Léger d'étude, & d'orgueil engorgé,
 Maître Houdart se croit un petit aigle :
 Oyez-le bien, vous toucherez au doigt
 Que l'Iliade est un conte plus froid
 Que Cendrillon, Peau-d'âne, ou Barbe-bleue.
 Maître Houdart, peut-être on vous croiroit ;
 Mais, par malheur, vous n'avez point de queue.



Les Fables de Lamothe avoient été extrêmement applaudies, lorsqu'il les avoit récitées dans les assemblées publiques de l'Académie. A peine furent-elles imprimées, qu'elles n'eurent guere d'autre admirateur que l'Abbé de Pons, qui foutint toujours que le public avoit tort. Plusieurs personnes le virent un jour très en colere contre un petit neveu qu'il avoit, & auquel il avoit donné à apprendre par cœur deux fables, l'une de La Fontaine, l'autre de Lamothe. L'enfant, qui n'avoit pas plus de six ans, avoit appris sans peine celle de La Fontaine, & n'avoit pu retenir celle de Lamothe. Cette expérience, loin de convertir l'Abbé de Pons, ne fit que l'indigner contre le mauvais goût futur de son neveu.



Épigramme.

Dans les Fables de La Fontaine
 Tout est naïf, simple & sans fard ;
 On n'y voit ni travail, ni peine ,
 Et le facile en fait tout l'art.
 En un mot, dans ce froid ouvrage,
 Dépourvu d'esprit & de sel ,
 Chaque animal tient un langage
 Trop conforme à son naturel.
 Dans Lamothe-Houdart, au contraire,
 Oifillons, quadrupede, homme, insecte, poisson,
 Tout prend un noble caractère,
 Et s'exprime d'un même ton.
 Enfin, par son sublime organe,
 Les animaux parlent si bien ,
 Que dans Houdart, souvent un âne
 Raisonne en Académicien.

Autre.

Quand le Graveur Gillot & le Poète Houdart,
 Pour illustrer la fable, auront mis tout leur art,
 C'est une vérité très-sûre,
 Que le Poète Houdart & le pauvre Gillot,
 En fait de vers & de gravure,
 Nous feront regretter La Fontaine & Calot.

Quelque tems après la publication des Fables
 de Lamothe, on en parla au coucher de M. le
 Régent. Deux ou trois Courtisans, amis de

Lamothe, affecterent, à plusieurs reprises, de relever le mérite des Fables nouvelles, sans que le Régent dît un mot. Enfin, après un long silence, S. A. R. dit tout haut : *Il faut convenir que nous n'avons de véritable Poëte que Rousseau.*



J. B. Rousseau disoit : « Les Odes de Lamothé ressemblent beaucoup à des lettres. On diroit qu'elles commencent pour ainsi dire toutes par le mot de *Monsieur*, & qu'elles finissent par le *très-humble serviteur.* »



M. Boivin le jeune, qui étoit entré dans la dispute des anciens, publia une apologie d'Homère, & particulièrement du *Bouclier d'Achille*, sur lequel, dit un anonyme, tomboient une partie des traits lancés par les défenseurs des modernes.



X François Gacon voulant entrer en lice avec M. de Lamothe, fit paroître, sous le titre d'*Homère vengé*, un amas bizarre de Rondeaux, de Sonnets, de Satyres, &c. M. de Lamothe, qui

qui s'étoit réconcilié avec Madame Dacier, refusa de répondre aux diatribes amères de ce Littérateur. Gacon, piqué du silence de l'Académicien, lui dit un jour : « Vous ne voulez
 » donc point répondre à mon *Homere vengé*?
 » C'est que vous craignez ma critique. Eh bien,
 » vous ne l'éviterez pas ; je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence*
 » de M. de Lamothe. »



M. de Lamothe, pour prouver que la prose peut s'élever jusqu'aux mouvemens hardis de la poésie lyrique, fit une Ode, qu'il intitula *la libre Eloquence*. « Il faut avouer, dit l'Abbé
 » Desfontaines, que M. de Lamothe remplit
 » parfaitement son intention ; car il est beaucoup plus Poëte dans cette Ode en prose,
 » que dans ses Odes en vers. »



Chanson de Lamothe-Houdart.

Jeune Lucile, aimez qui vous adore ;
 Ne craignez point de vous laisser charmer.
 Que de plaisirs une insensible ignore !
 C'est l'amour seul qui peut nous en donner.

Tome III.

H

Avant d'aimer on ne vit point encore :
On ne vit plus dès qu'on cesse d'aimer.



*Épitaphe satyrique de M. de Lamothe-
Houdart.*

Ci-gît , (mieux vaut tard que jamais !)
Le successeur de Desmarais.



JACQUES-JOSEPH DUGUET, Oratorien , né
à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733.



84

L'Abbé Duguet , étant encore au Collège ,
fut par hasard l'*Astrée* de Durfé. Ce Roman
historique , qui a eu une si grande réputation ,
lui plut ; & , quoiqu'il n'eût alors que douze ans ,
il résolut de composer une histoire dans le même
genre , sur ce qu'il avoit pu entendre dire des
familles de la ville de Montbrison. Il exécuta
son projet en peu de tems , & d'une maniere
qui parut au-dessus de son âge. Flatté du succès ,
il en fit part à sa mere , qui , après avoir écouté
la lecture d'une partie de l'ouvrage , loin d'y

donner son approbation, lui dit en mere chrétienne, & d'un air affligé : *Vous seriez bien malheureux, mon fils, si vous faisiez un si mauvais usage des talens que Dieu vous a donnés.* Le jeune Auteur écouta cet avis, en profitans sans murmurer; & par une générosité admirable dans un âge si tendre, & dans une circonstance où l'amour-propre est ordinairement plus écouté que le langage de la vertu, il jeta son Roman au feu, renonça à la lecture de ces livres, & se livra entièrement à l'étude des sciences.

Duguet avoit fait imprimer une lettre de controverse, sous le nom d'une Carmélite, qui l'adressoit à une Dame Protestante de ses amies. Le grand Bossuet dit en la lisant : *il y a bien de la théologie sous la robe de cette Religieuse.*

Duguet, solide & touchant, dit l'Abbé Trublet, tient de Nicole & de Fénelon; mais il est inférieur à l'un & à l'autre.

L'affectation qui regne dans le style de Duguet,

a fait dire au Docteur Antoine Arnaud : *Cet homme a un clinquant qui m'éblouit les yeux.* Certains ouvrages de Duguet prouvent en effet qu'il donnoit quelquefois dans les expressions recherchées.

LOUIS DUFOUR DE LONGUERUE, né à Charleville en 1652, mort à Paris en 1733.

81

L'Abbé de Longuerue étoit né avec de si heureuses dispositions pour les sciences, que sa facilité à apprendre, & la vivacité de son génie, le firent admirer dès l'âge de quatre ans. Louis XIV passant par Charleville, entendit parler d'un enfant si extraordinaire, & voulut le voir. Le jeune de Longuerue eut l'honneur de lui être présenté, & l'avantage de répondre à l'es-time que ce grand Prince en avoit conçue.

A l'inventaire de l'Abbé de Longuerue, on remarqua qu'il ne se trouvoit parmi ses livres aucun volume de poésie. Ce n'étoit point qu'il

n'eut lu les Poètes. Que n'avoit-il pas lu ? Mais il n'estimoit point assez les Poètes pour leur donner une place dans sa bibliothèque. Je fus le voir dans ma jeunesse, dit Racine : la conversation roula sur les Poètes ; il les fit tous passer en revue, anciens & modernes, & en parla toujours avec mépris, comme d'Ecrivains frivoles qui n'apprennent rien. Il ne me parut épargner que l'Arioste : *Pour ce fou-là, me dit-il, il m'a quelquefois amusé.*

RENÉ-AUBERT DE VERTOT D'AUBŒUF,
né au pays de Caux en 1655, mort à Paris
en 1735.

80

L'Abbé de Vertot fut d'abord Capucin. Il passa ensuite dans d'autres Ordres, & changea souvent de bénéfices. On appelloit cela, *les Révolutions de l'Abbé de Vertot.*

M. Bossuet n'eut pas plutôt lu les ouvrages de M. de Vertot, qu'il dit à M. le Cardinal de

Bouillon, que *c'étoit une plume taillée pour écrire l'histoire de M. de Turenne.*

L'*Histoire des Révolutions de Suede*, fut si estimée à Stockolm même, que l'Envoyé, qui étoit sur le point de passer en France, fut chargé par ses instructions, de faire connoissance avec l'Auteur, & l'engager à entreprendre une histoire générale de Suede. Cet Envoyé, qui croyoit trouver M. de Vertot à Paris dans les meilleures compagnies, & répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. Ayant appris que ce n'étoit qu'un Curé de village, il rendit compte de sa commission d'une manière qui fit échouer le projet.

M. de Vertot étoit peu scrupuleux sur la vérité des circonstances, quand les fictions pouvoient contribuer à l'agrément de son style. On lui avoit promis des Mémoires sur un siège qu'il avoit à décrire; on tarda à les lui envoyer: *Je n'en ai plus besoin*, dit-il, quand on les lui apporta; *mon siège est fait.*

Madame de Staal raconte, dans ses Mémoires, que l'Abbé de Vertot fut long-tems amoureux d'elle ; & la chronique scandaleuse ajoute qu'elle ne fut pas aussi insensible à cette passion, qu'elle le fait entendre.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, né à Paris
en 1671, mort à Bruxelles en 1741.

70

Lorsque Rousseau & Lamothe furent réconciliés, on demanda au premier, si Gacon n'entreroit pas dans le traité : « Belle demande ! » dit-il ; quand les Généraux de deux armées ennemies sont d'accord, la paix n'est-elle pas censée faite avec les Goujats ? »

Rousseau ayant été banni du Royaume, à l'occasion des fameux couplets, trouva un asyle auprès du Comte du Luc de Vintimille, alors Ambassadeur de France en Suisse. Ce Seigneur ayant été nommé Plénipotentiaire pour la paix, qui fut conclue à Bade en 1714, avec l'Empe-

reur , Rousseau l'y accompagna. Quelqu'un dit un jour, en causant familièrement chez le Prince Eugène, que Rousseau avoit composé sur le champ, & récité de très-jolis vers chez M. le Comte du Luc, qu'il venoit d'entendre. Quoi ! s'écria aussi-tôt le Prince, nous avons ici ce grand Poëte ! Il m'a donné occasion, ajouta-t-il, de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la triste affaire de Denain, que je lus son *Ode à la fortune* ; je trouvai mon portrait au naturel dans cette strophe :

Montrez-nous, Héros magnanimes,
 Votre vertu dans tout son jour :
 Voyons comment vos cœurs sublimes
 Du sort soutiendront le retour.
 Tant que la fortune seconde,
 Vous êtes les maîtres du monde :
 Votre gloire nous éblouit.
 Mais au moindre revers funeste,
 Le masque tombe, l'homme reste,
 Et le Héros s'évanouit.

Après cet entretien, le Prince Eugène marqua un grand desir de voir Rousseau, qu'il goûta au point de se l'attacher, & de l'emmener avec lui à Vienne.

Rousseau ne fut que trois ans auprès du Prince Eugène. Le fameux Comte de Bonneval & le marquis de Prié ayant eu une contestation assez vive, le Prince voulut que Rousseau, qui en avoit été le témoin, lui en rendît compte. Il le fit d'une manière peu favorable à M. le Marquis de Prié, que M. le Prince Eugène protégeoit ouvertement. Rousseau, par trop de sincérité, perdit les bonnes grâces de son protecteur, qui lui dit qu'il pouvoit aller à Bruxelles, où on lui donneroit une place, qu'il n'a jamais eue.

Rousseau, piqué contre le Prince Eugène, qui lui avoit retiré sa protection, fit l'épigramme suivante :

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son Maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, & réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; & voilà mon Héros.

En 1717, le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, fit écrire à Rousseau, par le Marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris, où il feroit en toute sûreté. Mais Rousseau demanda qu'on fit examiner une seconde fois l'affaire pour laquelle il avoit été condamné : ce que le Prince ne jugea pas à propos d'ordonner.



M. le Duc d'Aremberg, qui faisoit son séjour le plus ordinaire à Bruxelles, donna une pension de quinze cents livres à Rousseau. Le Poëte, croyant dans la suite avoir à se plaindre de son bienfaiteur, refusa l'argent lorsqu'on le lui apporta : « Je l'acceptois avec plaisir, dit-il à l'In- » tendant de ce Seigneur, quand je me flattois » d'être des amis de M. le Duc ; présentement » que je ne le suis plus, je ne veux plus le rece- » voir. »



Dans le tems qu'on imprimoit à Amsterdam les Satyres de Régnier, on voulut les dédier à Rousseau par une épître très-satyrique. Ce Poëte, qui en fut averti par M. l'Abbé de Vayrac, écrivit à M. le Marquis de Fénélon,

pour le prier de faire supprimer cette épître. Ce Ministre répondit qu'il venoit de relire ses instructions, & qu'il n'y avoit rien vu qui regardât les affaires du Parnasse, ni les différends des Poëtes & des Auteurs; que d'ailleurs, Rousseau n'étant plus le sujet du Roi, il ne convenoit pas à son Ministre de se mêler de ce qui le regardoit. Réponse qui n'annonce pas un neveu de l'Auteur de *Télémaque*.

✓ On dissertoit devant Rousseau sur les poëmes que nous nommons *Opéra*. « Ah! s'écria-t-il, » s'il est possible de faire un bon Opéra, il ne » n'est pas qu'un Opéra soit un bon ouvrage. »

Quand Rousseau donna son *Flatteur*, Gacon, Rimailleux subalterne, fit ce quatrain, qui n'est pas le plus mauvais des petits ouvrages de ce Poëte décrié.

Cher Rousseau, ta perte est certaine;
 Tes Pièces désormais vont toutes échouer.
 En jouant le Flatteur, tu t'attires la haine
 Du seul qui te pouvoit louer.

M. le Comte du Luc & M. de Senozan, dit M. Titon du Tillet, écrivirent, en 1738, à Rousseau, de venir à Paris, & qu'ils comptoient terminer l'affaire de son bannissement. Rousseau y vint sous le nom de Richer, qu'il prit par effime pour l'Auteur des Fables. Il s'en retourna trois mois après, parce qu'il s'apperçut qu'il n'y avoit rien à espérer, & que ceux même qui l'avoient assuré de tout terminer à sa satisfaction, n'avoient pu obtenir seulement un sauf-conduit pour un an, au bout duquel le tems prescrit pour son bannissement devoit expirer.

X Dans le voyage que Rousseau fit à Paris, il vit M. Rollin presque tous les jours, & ne voulut pas repartir sans lui avoir fait la lecture de son testament. Il y désavouoit, en termes les plus forts, ces monstrueux couplets qui furent l'origine de ses malheurs, & continuoit de les attribuer à Saurin : M. Rollin l'arrêta tout court en cet endroit. Il lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper ; mais que, ne pouvant avoir aucune preuve équivalente pour en charger nommément

un autre, il se rendroit coupable d'un jugement téméraire au moins, & peut-être d'une calomnie affreuse. Le Poëte n'eut rien à répliquer, & M. Rollin se fut bon gré de lui avoir fait effacer cet article.



/ Rousseau ne possédoit pas les qualités du cœur comme celles de l'esprit. On fait ce qu'avoit fait pour lui le feu Maréchal de Noailles, & de quel prix il en fut payé. Il perdit en moins de trois ans les bonnes graces du Prince Eugène, pour avoir eu part à des chansons que fit contre ce Héros le fameux Comte de Bonneval, alors au service de l'Empereur. « Ce Prince, (dit le » Comte) avoit une maîtresse qui le déshono- » roit; & mon amitié pour lui m'engagea à lui » en parler sur ce ton. Il me répondit d'un » air sec, qu'il ne s'étoit jamais mêlé de mes » amours, & qu'il me prioit d'en user de même » avec lui. Il avoit raison dans le fond, (con- » tinue le Comte) & j'avoue que je ne fus pas » assez raisonnable pour le sentir. La vanité, la » fierté me firent agir, je plaisantai sur sa maî- » tresse; j'en fis des railleries, & quelques

» chansons même que je chantai devant lui. »
 Le Prince fut que Rousseau avoit composé une
 partie de ces chansons ; il le lui reprocha. Le
 Poëte nia d'abord le fait ; mais étant pressé , il
 avoua qu'il y avoit seulement corrigé quelques
 expressions. Sur quoi le Prince , comme on l'a
 déjà remarqué , se contenta de le renvoyer à
 Bruxelles , où il lui promit une place qu'il n'eut
 jamais.



« A l'égard de la personne de Rousseau , (dit
 » M. de la Place) la simplicité de son ame , son
 » ignorance en matiere de politique & d'affai-
 » res , trop de mépris pour les mauvais Auteurs
 » de son tems , qui avoient beaucoup d'impu-
 » dence , de crédit , & peut-être une plume
 » vindicative & téméraire , ont fait le malheur
 » de sa vie. L'adversité , les réflexions , l'ab-
 » sence de Paris , & le séjour de la pieuse ville
 » de Bruxelles , avoient rendu ce grand Poëte
 » très-religieux sur la fin de ses jours. Dans sa
 » vieillesse il témoigna , avec raison , beaucoup
 » de regret au sujet de quelques épigrammes
 » trop libres , fruit scandaleux de sa jeunesse. »



Épitaphe de J. B. Rousseau.

L'Attila des mauvais Rimeurs
 Vient de terminer sa carrière :
 Calliope, Euterpe & leurs sœurs
 Déplorent sur sa triste bière
 L'objet de leurs tendres faveurs.

Or, écrivez, fameux Voltaire ;
 Bercez , endormez le vulgaire ;
 Sans gêne prenez votre effor ;
 Rimez sans crainte , sans scrupule ;
 Le Préfet du Parnasse est mort :
 Vous ne craignez plus sa férule.

Anonyme.

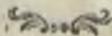
Autre.

Des mœurs de cet Auteur qu'on peignit si malin ,
 Passant , le jugement en deux mots peut se faire :
 Il avoit pour amis , Rouillé , Brunoy , Rollin ;
 Il eut pour ennemis , Gacon , Saurin , Voltaire.

Par lui-même.

Autre.

Ci-gît l'illustre & malheureux Rousseau ;
 Le Brabant fut sa tombe , & Paris son berceau.
 Voici l'abrégé de sa vie ,
 Qui fut trop longue de moitié :
 Il fut trente ans digne d'envie ,
 Et trente ans digne de pitié.



Rouffseau a été fi injufte ment perfécuté, & fi iniquement calomnié par Voltaire, qu'il eft de notre équité de rapporter ici quelques morceaux de la lettre où il raconte lui-même l'époque, la durée & la fuite de fes liaifons avec l'Auteur de *la Henriade*.

« On vient de m'envoyer, Monsieur, le nouveau libelle que Voltaire a publié contre moi. Les affronts qu'il a effuyés à l'occafion des premiers, ne l'ont point découragé. Celui-ci eft fur le même ton; il eft compofé de deux pieces, dont l'une eft une préface en profe fous le nom de fes éditeurs; l'autre eft cette épître à *Madame du Châtelet*, dont toutes les nouvelles de Paris & les Gazettes de Hollande me menacent depuis quelques mois. L'un & l'autre de ces deux chef-d'œuvres étoient deftinés à paroître à la tête de la nouvelle piece de Théâtre qu'il vient de faire imprimer à Paris. Mais les Approbateurs les ayant rejetés avec l'indignation qu'ils méritent, il s'eft avisé, pour ne point perdre le fruit d'un fi beau travail, de les envoyer à Amsterdam, avec ordre de les publier, fous peine d'encourir fa difgrace, & d'être
privés

privés à jamais de l'honneur d'imprimer ses œuvres. Je suis persuadé, Monsieur, que vous n'attendez pas de moi une réponse du même style: il y a trop long-tems que Voltaire est en possession de donner la comédie au public, pour vouloir lui disputer un si heureux privilège. Les injures grossières qu'il me dit, & les absurdités dont elles sont accompagnées, ne prouvent autre chose contre moi que sa haine, dont je n'ai garde de m'affliger, & qui me fait beaucoup plus d'honneur que son estime. Mais, puisque vous desirez favoir l'origine de cette haine, il faut vous mettre en état d'en juger vous-même, par un récit abrégé de tout ce qui s'est passé entre lui & moi, depuis que je le connois. »

» Des Dames de ma connoissance m'avoient mené voir une Tragédie des Jésuites, au mois d'Août de l'année 1710. A la distribution des Prix, qui se faisoit ordinairement après ces représentations, je remarquai qu'on appella deux fois le même Ecolier. Je demandai au P. *Tarteron*, qui faisoit les honneurs de la chambre où nous étions, qui étoit ce jeune homme si distingué parmi ses camarades? Il me dit que c'étoit un petit garçon qui avoit des dispositions

surprenantes pour la poésie, & me proposa de me l'amener; à quoi je consentis. Il l'alla chercher, & je le vis revenir un moment après avec un jeune Ecolier, qui me parut avoir seize à dix-sept ans, d'assez mauvaise physionomie, mais d'un regard vif & éveillé, & qui vint m'embrasser de fort bonne grace. Je n'en appris plus rien depuis ce moment, sinon environ deux ans après, que, me trouvant à Soleure, j'en reçus une lettre de compliment, accompagné d'une Ode qu'il avoit composée pour le Prix de l'Académie, & sur laquelle il me demandoit mon sentiment, que je lui marquai avec toute la sincérité qu'on doit à la confiance d'un jeune homme qu'on aime. J'appris pourtant que l'Académie avoit mis cette Ode au rebut; & que l'année d'après, une seconde Ode, qu'il avoit faite à dessein de reprendre sa revanche, avoit eu le même sort. Il continuoit cependant à m'écrire de tems en tems, toujours dans les mêmes termes exagérés, m'appellant son *maître* & son *modele*, & m'envoyant quelquefois des petites pieces de sa façon, où son génie mordant & amer commençoit à se développer; mais à la vérité très-mal pourvu de ce sel & de ces graces.

naïves qui affaifonnent la bonne plaisanterie, & dont le privilège est de mettre le Lecteur dans les intérêts de l'Ecrivain : art que le fiel & la colere n'enseignent point, & que Voltaire, comme on voit, n'a jamais connu. Il me reste encore quelques-unes de ses lettres ; & M. le Baron de *Breteuil*, qui le protégeoit, & qui m'a toujours écrit régulièrement jusqu'à sa mort, ne manquoit jamais, de son côté, de me parler de lui, & de m'informer tantôt de ses succès, tantôt de ses disgraces. C'est par les lettres de ce Seigneur, que je conserve encore écrites la plupart de sa main, que j'ai vu une partie des premiers malheurs de ce Poëte fougueux, dont un seul auroit dû lui suffire pour le corriger, s'il étoit susceptible de correction. Le *soufflet* qu'il s'attira de la main du vieux *Poisson*, dans les foyers de la Comédie ; la *balafre* dont il fut marqué au pont de Séve, par un Officier qu'il avoit calomnié ; son *emprisonnement à la Bastille*, pour des vers satyriques & scandaleux ; ses fureurs ridicules au Parterre & au Théâtre, pendant qu'on siffoit son *Artemire* ; & une infinité d'autres faits que je retrouverois dans les lettres qui me sont restées de M. de *Breteuil*,

si je voulois prendre la peine de les y chercher ; ce que je ne rapporterois même pas , si ce n'étoit pour montrer par ce témoignage d'un commerce familier , soutenu sans interruption vingt ans durant , avec un des plus illustres amis que j'aie jamais eu. Quelle est l'impudence d'un imposteur , qui ose avancer que j'ai manqué à mon bienfaiteur , & piqué , comme il dit , *le sein qui m'avoit ranimé* ; pendant que son amitié & ma reconnoissance sont un fait avéré publiquement dans mes ouvrages mêmes , dont un des plus considérables est l'épître que je lui ai adressée !

» J'étois encore à Vienne lorsqu'il m'envoya sa Tragédie d'*Œdipe*. Quels que soient les défauts dont cette Piece fourmille , comme ma coutume est de les excuser dans les jeunes gens , jusqu'à ce que le tems & l'étude aient mûri leur génie , je lui fis une réponse dont un plus habile homme que lui auroit dû être satisfait : je l'avertis seulement de parler désormais , avec un peu plus de retenue , de *Sophocle* & des autres grands hommes qu'il maltraitoit dans ses préfaces. Il m'envoya quelque tems après une copie du commencement de son Poëme *de la Ligue* ; & ayant

appris par ma réponse, que le Prince *Eugène* m'avoit fait l'honneur de me nommer du voyage qu'il se propofoit de faire alors aux Pays-Bas, il me témoigna que, dès que j'y serois, il ne tarderoit pas à s'y rendre pour me voir. Ce voyage du Prince ayant été rompu par les raisons que tout le monde a vues dans ces tems-là, je fis le voyage seul l'année d'ensuite; & Voltaire effectivement ne manqua pas de se rendre à Bruxelles deux mois après, à la suite de Madame de *Rupelmonde*, que des intérêts domestiques appelloient en Hollande. Je ne puis m'empêcher de raconter ici de quelle manière je fus informé de son arrivée. M. le Comte de *Lanoy*, que je trouvai à midi chez le Marquis de *Prié*, me demanda ce que c'étoit qu'un jeune homme qu'il venoit de voir à l'Eglise des *Sablons*, & qui avoit tellement scandalisé tout le monde par ses indécences durant le service, que le peuple avoit été sur le point de le mettre dehors. J'appris le moment d'après, par un compliment de Voltaire, que c'étoit lui-même. Je ne manquai pas de le produire chez M. le Marquis de *Prié*, qui gouvernoit alors; chez Madame la Princesse de *la Tour*; & dans les autres maisons où j'étois

reçu, & où, à ma grande confusion, il ne débuta pas mieux qu'il n'avoit fait dans l'Eglise des *Sablons*. Son séjour fut d'environ trois semaines. . . . Il me confia son Poëme *de la Ligue*, que je lui rendis deux jours après, en l'avertissant en ami d'y corriger les déclama-tions satyriques & passionnées, où il s'empor-toit à tout propos, contre *l'Eglise Romaine*, *le Pape*, *les Prêtres séculiers & réguliers*, & *enfin contre tous les Gouvernemens ecclésiasti-ques & politiques*; le priant de songer qu'un Poëme épique ne doit pas être traité comme une Satyre, & que c'est le style de *Virgile* qu'on s'y doit proposer pour modele, & non celui de *Juvénal*. Je lui donnai en même tems les louan-ges que je crus qu'il méritoit sur plusieurs carac-teres qui m'avoient paru assez bien touchés, & sur-tout sur celui de M. de *Rosny*, que j'ai été fort surpris de voir retranché depuis, pour substituer à sa place celui de l'Amiral de *Coligni*, le héros des Protestans à la vérité, mais encore plus véritablement le boute-feu de la France. J'en ai su depuis la raison, fondée sur le ressentiment d'une menace humiliante qu'il s'étoit attirée de feu M. le Duc de *Sully*, son premier protec-

teur, dont il n'avoit appaisé la juste indignation, que par une de ses bassesses ordinaires. Comme il faisoit régulièrement sa cour à Madame de *Rupelmonde*, je ne pus me défendre des instances qu'il m'avoit faites plusieurs fois, en présence de cette Dame, de lui réciter quelques-uns des ouvrages nouveaux, que je destinois à l'édition de *Londres*, où je me rendis à ce dessein quatre mois après. Il les loua beaucoup en sa présence, & il ne s'avisoit point encore d'y trouver le *germanisme*, dont il fait aujourd'hui le refrain perpétuel de ses agréables plaisanteries. Je ne prétends point m'ériger ici en champion du mérite de mes ouvrages : ce n'est ni à Voltaire ni à moi d'en juger ; c'est au public, dont il paroît jusqu'à présent que mes Libraires ne se plaignent pas. Je suis pourtant bien aise d'apprendre à ce prétendu plaisant, que je n'ai jamais su un mot d'Allemand, que dans tous les pays où j'ai été, j'ai toujours vécu avec des gens qui parloient françois mieux que lui, qui savoient mieux que lui ce que c'est que la propriété & la vraie harmonie du langage, qui n'ont point l'oreille assez gâtée pour confondre la prononciation de *pere* avec celle de *guerre*,

pour croire qu'*amour* & *amour*, pris dans le même sens, fassent une bonne rime, & pour taxer de pédanterie ridicule la correction des *Malherbe*, des *Corneille* & des *Racine*, opposée à la licence des Chantres de la Samaritaine.

» Il fit avec Madame de *Rupelmonde* le voyage de Hollande, d'où on me manda, peu de tems après son départ, une infâme tracasserie de sa façon, qui avoit pensé mettre les armes à la main à M. *Basnage* & à M. *Leclerc*, qui alloit produire un fâcheux éclat contre ces deux Savans, si un éclaircissement venu à propos n'avoit fait bientôt après tomber leur indignation sur l'auteur de l'imposture. Ce procédé, beaucoup plus sérieux que ses autres impertinences, m'avoit mal disposé à le bien recevoir à son retour. Je crus pourtant devoir me contraindre pour le peu de tems qu'il avoit à rester à Bruxelles; & tout alloit encore assez bien entre nous, lorsqu'un jour, m'ayant invité à le mener à une promenade hors de la ville, il s'avisa de me réciter une piece de vers de sa façon, portant le titre d'*Épître à Julie*, si remplie d'horreurs contre ce que nous avons de plus

saint dans la Religion , & contre la personne même de JÉSUS-CHRIST , qui y étoit qualifié par-tout d'une épithete dont je ne puis me souvenir sans frémir , enfin si marquée au coin de l'impunité la plus noire , que je croirois manquer à la Religion & au public même , si je m'éten-
dois davantage sur un ouvrage si affreux , que j'interrompis enfin , en prenant tout-à-fait mon sérieux , lui disant que je ne comprenois pas comment il pouvoit s'adresser à moi pour une confiance si détestable. Il voulut alors entrer en raisonnement , venir à la preuve de ses principes. Je l'interrompis encore , & je lui dis que j'allois descendre de carrosse s'il ne changeoit de propos. Il se tut alors , & me pria seulement de ne point parler de cette piece. Je le lui promis & lui tins parole ; mais d'autres personnes , avec qui vraisemblablement il n'avoit pas pris la même précaution , m'en parlerent dans la suite , & entr'autres une Dame de la premiere considération en France , & un Prince , dont le témoignage n'est pas moins respectable que sa naissance & ses grandes qualités. Je dirai plus bas à quelle occasion il a changé le titre & mitigé les expressions de cette infâme poésie , qui ,

en l'état où il l'a mise, ne laisse pas de faire encore horreur aux libertins mêmes. Voilà le personnage, qui pillant, selon sa coutume, la fin d'une chanson, que M. Despréaux fit autrefois contre *Linier*, ose dire, dans son *Épître*, que mes écrits seront brûlés, s'il se peut, avant moi, & oublie en ce moment qu'il n'y a pas encore deux ans qu'un de ses livres, avoué de lui, & imprimé à ses frais avec la lettre initiale de son nom, a été brûlé publiquement par la main du Bourreau, & que le Décret rendu contre lui en cette occasion n'est pas encore purgé.»

» Je m'aperçus depuis ce jour-là, qu'il étoit plus réservé avec moi qu'à l'ordinaire. Il partit enfin, prenant son chemin par Marimont, où chassoit M. le Duc d'*Aremberg*, que j'allai quelques jours après trouver à Mons. Ce fut-là où j'appris de deux Gentilshommes, qu'il leur avoit parlé de moi, à Marimont, de la manière du monde la plus indigne; & un Colonel de mes amis, qui a été depuis Général-Major & Gouverneur de Dam, me dit qu'à Mons, s'étant trouvé avec lui à l'hôtellerie où il dînoit à table d'hôte, il révolta tellement la compagnie par les propos qu'il tint sur mon chapitre, que jamais

homme ne fut plus près d'être jeté par les fenêtres : ce qui seroit peut-être arrivé, si dans le courant du discours il ne s'étoit pas réclamé à propos du nom de M. le Duc d'*Aremberg*. »

» J'appris, à mon retour d'Angleterre, qu'il tenoit à Paris les mêmes discours ; & ce fut dans ce tems-là qu'il me favorisa de ce joli mot de *germanisme*, dont il fait depuis douze ans son épée de chevet pour combattre tous mes écrits passés, présens & à venir.

Je me contentai de lui répondre en huit lignes, qu'après la manière dont il avoit traité JÉSUS-CHRIST, je n'étois pas assez délicat pour m'offenser de ces injures ; mais je l'avertissois qu'un homme qui avoit donné une telle prise sur soi, étoit obligé d'être sage, & d'éviter sur-tout de se faire des ennemis. J'ai passé depuis, huit à neuf ans, sans entendre parler de lui, du moins relativement à moi. Son aventure près de l'hôtel de Sully, sa fuite de France, ses extravagances à Londres, & ses démêlés avec son Libraire, qui servoient tous les jours de matière aux Gazetteurs, avant qu'il eût mis celui d'Utrecht dans ses intérêts, ne me regardent ni de près ni de loin. Mais l'avis charitable que je lui avois donné

dans mon billet , le fit , à son retour en France , songer à ses affaires ; & ce fut apparemment ce qui l'engagea à changer le titre de son *Epître à Julie*, en celui d'*Epître à Uranie* , & d'en convertir les blasphèmes en ceux qu'il y a substitués , où il se contente d'avouer qu'il n'est pas chrétien , & de soutenir qu'il est ridicule de l'être ; ce qui n'en parut pas pour cela moins digne des attentions de la Police , où il fut cité , & où il se tira d'affaire , en disant que cet ouvrage n'étoit pas de lui , mais de feu l'Abbé de *Chaulieu*.

» J'oubliois de dire qu'avant l'impression de son *Temple du Goût* , j'avois reçu une lettre de M. *Delaunay* , qui m'avertissoit des menaces qu'il faisoit contre moi & contre lui , & me marquoit , que sur ces dernières , lui ayant fait dire que s'il s'avisoit jamais de mettre son nom en jeu , il pouvoit compter sur une réplique prompte , & qui ne seroit pas avec la plume , ce Capitaine du Parnasse l'étoit venu trouver à la Comédie , où il avoit fait des excuses & des bassesses , dont M. *Delaunay* me mande dans la lettre , qu'il se sentit autant ému de pitié que de mépris. Voilà , Monsieur , puisque vous avez

voulu le favoir, tout ce qui a précédé l'état d'aujourd'hui, qu'il m'auroit été facile de prévenir, si j'avois daigné me prêter aux ouvertures de paix qu'un de ses amis m'a faites dès l'année dernière; & si j'avois cru digne de moi d'entrer en négociation avec un homme aussi décrié que Voltaire. Il ne me seroit pas moins aisé d'en punir ses distributeurs, si je voulois me prévaloir des Ordonnances fulminantes du Magistrat d'Amsterdam & de la Cour de Hollande contre les libelles & les satyres personnelles. Mais il m'importe trop que le caractère d'un pareil ennemi soit connu, & il ne faudroit mieux l'être que par l'indignité & l'emportement de ses écrits. Dieu merci, ce n'est point là le caractère des miens: & si la nécessité m'a obligé de révéler une partie de ses turpitudes, au moins puis-je vous assurer, que ce n'est point la colere qui m'a mis la plume à la main.

Ainsi Voltaire peut achever de vomir tout ce qu'il a sur le cœur: c'est ici la dernière réponse en forme qu'on verra de moi. Je suis las de marcher si long-tems dans l'ordure, & il me suffira, si cela devient nécessaire, d'envoyer à l'Imprimeur, comme on m'en a déjà sollicité plusieurs

fois, le recueil de tous les brocards, tant en vers qu'en prose, de tous les mémoires & de toutes les lettres qui m'ont été envoyés à son sujet en différens tems, & sur-tout lors de la publication de son *Temple du Goût*. J'en ai de quoi fournir deux bons volumes complets. C'est la seule façon dont je puis lui répondre avec honneur, sauf pourtant la faculté de le saluer en passant, quand l'occasion s'en présentera, dans les ouvrages que je pourrai faire dans la suite. Quant à présent, ce que j'ai dit, suffit pour vous mettre au fait de ce que vous desiriez savoir, & pour lui apprendre qu'*un homme qui a une maison de verre, ne doit point jeter des pierres dans celle d'autrui.* » Je suis, &c.

A Enghien, ce 22 Mars 1736.

Signé, J. B. ROUSSEAU.



MELCHIOR DE POLIGNAC, *Cardinal*,
né au Puy-en-Velay en 1661, mort à Paris
en 1741.

80

✱ Six mois après sa naissance, M. de Polignac fut exposé à un grand malheur. Il étoit nourri à la campagne. Sa nourrice étoit fille ; & une première faute ne l'ayant pas rendue plus sage, elle en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put cacher long-tems, frappée de ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. C'étoit heureusement dans la belle saison. On le trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

X M. le Duc de Chaulnes ayant été envoyé à Rome, sous le Pontificat d'Alexandre VIII, pour terminer les démêlés du précédent Pontificat avec la France, il souhaita que le Cardinal de Polignac eût quelque part à la négociation. Le nouveau Pape se plaignit, en badinant, que

ce jeune Abbé étoit un séducteur. « Il ne me
 » contredit jamais, disoit-il ; il paroît être tou-
 » jours de mon avis, & je ne fais comment
 » pour l'ordinaire il m'entraîne dans le sien. »
 Les affaires ayant été heureusement terminées ,
 & les articles de l'accordement étant dres-
 sés , l'Abbé de Polignac revint à la Cour , pour
 les proposer au Roi , qui , après une longue
 audience qu'il lui avoit donnée , dit : *Je viens
 d'entretenir un jeune homme qui m'a toujours
 contredit, & m'a toujours plu.*



L'Abbé de Polignac n'ayant pas réussi au gré
 de la Cour , dans sa négociation de Pologne ,
 fut exilé à son Abbaye de Bonport , & il y
 étoit encore lorsque le Duc d'Anjou fut appelé
 au trône d'Espagne. Il écrivit à Louis XIV :
*Sire , si les prospérités de Votre Majesté ne
 mettent point fin à mes malheurs , du moins
 elles me les font oublier.*



L'Abbé de Polignac ayant été nommé Audi-
 teur de Rote , le Cardinal de la Trimouille ,
 qui étoit chargé , auprès de Clément XI , d'une
 négociation

négociation que Louis XIV avoit fort à cœur, manda à la Cour, qu'il ne pouvoit réussir sans le secours de l'Abbé de Polignac, qui obtint tout en effet de Sa Sainteté. Le Cardinal écrivit au Roi comment la chose s'étoit passée ; l'Auditeur de Rote assura le Prince que le succès de la négociation étoit uniquement dû au Cardinal ; & le Roi, étonné & charmé d'un procédé si noble & si rare, en instruisit toute la Cour.

L'Abbé de Polignac, indigné de la hauteur avec laquelle les Hollandois le traitoient aux Conférences de Gertruidemberg, leur dit : *Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre.*

Les Plénipotentiaires Hollandois voyant à Utrecht que la face des affaires étoit changée par rapport à eux, par la réunion des Cours de Versailles & de Londres ; & s'appervant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du Traité de paix, déclarerent aux Ministres du Roi, qu'ils pouvoient se préparer à sortir de

Hollande. L'Abbé de Polignac , qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé aux Conférences de Gertruidemberg, leur dit : *Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici ; nous traiterons chez vous ; nous traiterons de vous , & nous traiterons sans vous.*



¶ Quoique le Cardinal de Polignac aimât les bons mots , & qu'il en dît souvent, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un Seigneur étranger, attaché au service de l'Angleterre , & qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la Religion & sur la personne du Roi Jacques. Le Cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : *J'ai ordre, Monsieur, de protéger votre personne, mais non pas vos discours.*



M. le Cardinal de Polignac disoit volontiers quelle avoit été l'occasion de son Anti-Lucrece. En revenant de Pologne, il s'arrêta quelque tems en Hollande. Il y eut plusieurs entretiens

favans avec le fameux Bayle, qui étoit alors dans sa grande réputation. Les argumens d'Epicure, de Lucrece & des Sceptiques, qui venoient depuis peu d'être poussés très-loin dans le Dictionnaire Critique, le furent peut-être davantage dans la conversation. L'Abbé de Polignac forma dès-lors le dessein de les réfuter. Deux exils dans deux de ses Abbayes lui en donnerent le tems. Ainsi l'Anti-Lucrece est le fruit des disgraces de son Auteur.

On observoit anciennement une coutume singuliere aux enterremens des Nobles. On faisoit coucher dans un lit de parade, qui se portoit aux convois, un homme armé de pied-en-cap, pour représenter le défunt. On trouve dans les comptes de la Maison de Polignac, qu'on donna cinq sols à Blaise, pour avoir fait le Chevalier mort, à la sépulture de Jean, fils d'Armand, Vicomte de Polignac.

Épitaphe du Cardinal de Polignac.

Aux talens du Pirée, à ceux de l'Hélicon,
 Polignac joignant la sagesse,
 En Grece auroit été Platon,
 A Rome eût effacé Lucrece.

CHARLES ROLLIN, *né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741.* 80

Rollin alloit être reçu maître Coutelier ; comme son pere , lorsqu'un Bénédictin des Blancs-Manteaux , dont il servoit souvent la Messe , découvrit en lui des dispositions pour les Lettres. Ce bon Religieux obtint une Bourse dans un Collége, pour le jeune homme, & le fit étudier.

Rollin eut l'avantage de se trouver le concurrent de deux fils de M. Le Pelletier. Ce Ministre , qui connoissoit mieux que personne les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Boursier étoit Empereur , ce qui lui arrivoit souvent , il lui envoyoit la même gratification qu'il avoit coutume de donner à ses fils ; & ceux-ci l'aimoient , quoique leur rival. Ils le menoient chez eux dans leur carosse ; ils le descendoient chez sa mere , quand il y avoit besoin , & l'attendoient. Un

jour qu'elle remarqua qu'il prenoit sans façon la première place, elle voulut lui en faire une forte réprimande, comme d'un manque de savoir-vivre; mais le Précepteur répondit, que M. Le Pelletier avoit réglé qu'on se rangeroit toujours dans le carosse suivant l'ordre de la classe.



M. Rollin, devenu professeur de Rhétorique, montra un talent singulier pour former les jeunes gens. M. le Premier Président Portail se plaisoit quelquefois à lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail; & M. Rollin lui répondoit sérieusement: « Il vous sied bien, Monsieur, de » vous en plaindre; c'est cette habitude au tra- » vail qui vous a distingué dans la place d'Avocat-Général, & qui vous a élevé à celle de » Premier Président. Vous me devez votre fortune. »



Dans le tems qu'en qualité de Recteur de l'Université, M. Rollin assistoit à une Thèse qui se soutenoit au Collège des Grassins, on vint l'avertir que M. de la Hoguette, Archevêque de Sens, & Protecteur de ce Collège, entroit dans

la cour. Il envoya aussi-tôt au devant de lui, le prier de vouloir bien attendre deux minutes dans son carosse; à quoi M. de Sens ne fit pas grande attention, & entra dans la classe. Rollin donna ordre aussi-tôt à un homme entendu d'aller au devant de lui le complimenter, & de le retenir le plus long-tems qu'il pourroit avant de le mener au rang des fauteuils, où, comme Recteur, il occupoit la premiere place. Mais, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'arrêter le Prélat, il dit à haute voix: *Thesi finem impono.* M. de Sens remonta dans sa voiture, fort mécontent de ce procédé, de la part d'un homme qui lui avoit obligation. Rollin ne manqua pas d'aller le lendemain matin chez lui. Il se jeta à ses genoux, lui demanda pardon de ce qui s'étoit passé la veille, & lui fit connoître qu'il avoit été obligé d'agir ainsi, en qualité de Recteur de l'Université, qui doit toujours avoir la premiere place dans les assemblées publiques des Colléges qui en dépendent. M. de Sens fut satisfait de son excuse, & l'embrassa.

Jamais Rollin n'oublia son premier métier. Il

y fait la plus ingénieuse allusion dans une épigramme. Il envoie un couteau pour étrennes à un de ses amis; & lui mande que, si ce présent semble lui venir plutôt de la part de Vulcain, que de celle des Muses, il ne doit point s'en étonner, parce que c'est de l'autre des Cyclopes qu'il a commencé à diriger ses pas vers le Parnasse.

Les ouvrages de M. Rollin ont réussi dans les pays étrangers comme en France. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs en avoient toujours les premiers exemplaires. C'étoit à qui les auroit plus tôt lus, & à qui en rendroit le meilleur compte. Ce Prince disoit : « Je ne fais comment fait M. Rollin : par-tout ailleurs les réflexions m'ennuient, & je les saute à pieds joints; elles me charment dans son livre, & je n'en perds pas un mot. »

Le Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, faisoit l'honneur à M. Rollin d'être en grand commerce de lettres avec lui. Mais quand, à son avènement au trône, il eut la bonté de lui en

faire part, comme à quelques favans du premier ordre, M. Rollin lui marqua qu'il respecteroit désormais ses grandes occupations; & que n'ayant plus de conseils à prendre que de sa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.



M. Rollin pensoit si modestement de lui-même, qu'il ne cessoit d'être étonné de ce qu'il étoit devenu Auteur; & loin d'avoir jamais rien tiré de ses ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit embarrassé, en les donnant au Libraire, que de la maniere dont il le dédommageroit, s'ils n'avoient pas assez de cours.



On a orné le portrait de Rollin de ces quatre vers;

A cet air vif & doux, à ce sage maintien;
 Sans peine de Rollin on reconnoît l'image:
 Mais, crois-moi, cher Lecteur, médite son ouvrage
 Pour connoître son cœur & pour former le tien.



JEAN-BAPTISTE MASSILLON, *Évêque de Clermont, né à Hieres en Provence, en 1663, mort à Clermont en 1742.*

79

Le célèbre Massillon sortoit de prêcher avec le plus grand succès, lorsqu'un de ses confreres accourut l'en féliciter dans les termes les plus flatteurs. « Eh ! laissez-moi, lui répondit l'Orateur ; le Diable me l'a déjà dit plus éloquentement que vous ne pourriez faire. »

Lorsque le Pere Massillon arriva de la Provence, le Pere de La Tour, Général de l'Oratoire, lui demanda ce qu'il pensoit des Prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit & des talens ; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il leur trouvoit trop peu d'onction, & trop de détails sur les mœurs extérieures.

Lorsque le Pere Massillon eut prêché son

premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle ; j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.*

Le Pere Massillon parut en 1704 à la Cour, pour la seconde fois. Louis XIV, après lui avoir témoigné, dans les termes les plus gracieux, une extrême satisfaction, ajouta : *Je veux, mon Pere, désormais vous entendre tous les deux ans.*

Le fameux Baron voulut entendre le Pere Massillon. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, & dit à un de ses camarades : *Mon ami, voilà un Orateur ; & nous ne sommes que des Comédiens.*

Lorsqu'on demandoit à Massillon quel étoit son meilleur Sermon, il répondoit : *C'est celui que je fais le mieux.*

Maffillon étoit si charitable, qu'il distribuoit aux pauvres de son Diocèse les trois quarts de son revenu. Dès qu'il paroiffoit dans les rues de Clermont, le peuple se prosternoit devant lui, en criant, *Vive notre Pere!* Non-seulement il prodiguoit sa fortune aux indigens; il les assistoit encore, avec autant de zèle que de succès, de son crédit & de sa plume. Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissotent les habitans de la campagne, & son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandoient, il écrivoit à la Cour en leur faveur; & par la peinture énergique & touchante qu'il faisoit de leurs besoins, il obtenoit pour eux, ou des secours, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chef-d'œuvres d'éloquence & de pathétique, supérieurs aux plus touchans de ses Sermons: & quels mouvemens, en effet, ne devoit pas inspirer à cette ame vertueuse le spectacle de l'humanité souffrante & opprimée!

Le début de Maffillon à la Cour fut des plus

brillans. L'exorde du premier Sermon qu'il y prêcha, est un des Sermons les plus neufs & les plus piquans de l'éloquence moderne. Pour en saisir tout le mérite, on doit observer que Louis XIV étoit alors au comble de sa gloire & de sa puissance, vainqueur & admiré de toute l'Europe, aimé de ses sujets, & rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui sembloit le moins fait pour un tel Prince, *Beati qui lugent! Bienheureux ceux qui pleurent!* & il fut tirer de ce texte un éloge d'autant plus adroit & plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même : « Sire, dit-il, » si le monde parloit ici à Votre Majesté, il » ne lui diroit pas, *Bienheureux ceux qui pleu-* » *rent!* Heureux, vous diroit-il, ce Prince qui » n'a jamais combattu que pour vaincre; qui a » rempli l'Univers de son nom; qui, dans le » cours d'un regne long & florissant, jouit avec » éclat de tout ce que les hommes admirent, » de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour » de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de » la sagesse de ses loix Mais, Sire, l'Évan- » gile ne parle pas comme le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il étoit

aux Bossuet & aux Bourdaloue, ne l'étoit pas à une éloquence tout à-la-fois si fine & si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration.

FRANÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL, *Marquis DE SAINT-AULAIRE*, né dans le Limousin en 1644, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans.

98

X Lorsqu'il fut question de recevoir à l'Académie le Marquis de Saint-Aulaire, Despréaux s'y opposa vivement, & répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : *Je ne lui dispute pas ses lettres de Noblesse ; mais je lui dispute ses titres du Parnasse.* Un des Académiciens ayant répliqué que M. de Saint-Aulaire avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers : *Eh bien, Monsieur*, lui dit Boileau, *puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens.* — Mais, reprit l'Abbé Abeille, *M. le Marquis ne tra-*

vaille pas comme un Poëte de profession ; il se borne à faire des petits vers , comme Anacréon. — Comme Anacréon ? répliqua le Satyrique ; & *l'avez-vous lu , vous qui en parlez ? Savez-vous bien , Monsieur , qu'Horace , tout Horace qu'il étoit , se croyoit un très-petit compagnon auprès d'Anacréon ?*



Le Marquis de Saint-Aulaire répondant , dans l'Académie Françoisé , à M. le Duc de la Trimouille , qui remplaçoit le Maréchal d'Estées , dit ingénieusement : « Il me convient » d'arroser de larmes la respectable cendre que » vous venez de couvrir de fleurs. La différence » des hommages que nous lui rendons , est » assortie à celle de nos âges. »



X Madame la Duchesse du Maine goûtoit beaucoup le Marquis de Saint-Aulaire , & l'avoit attiré à sa Cour. On s'y amusoit quelquefois à ces petits jeux ingénieux , où on se propose les uns aux autres des questions. Un jour , la Princesse proposa ce jeu , qui oblige de dire son secret en particulier à la personne proposée pour

le demander. Elle voulut bien elle-même s'en charger. Le Marquis de Saint-Aulaire, à qui S. A. s'adressa un des derniers, fut assez heureux pour mettre le sien en quatre vers, qu'il crut à son âge (90 ans) pouvoir dire à la Princesse, sans manquer de respect. Aussi fut-il bien reçu, & méritoit-il de l'être pour le tour fin & délicat de la pensée. Le voici :

La Divinité qui s'amuse
A me demander un secret,
Si j'étois Apollon ne seroit pas ma Muse ;
Elle seroit Thétis, & le jour finiroit.



Voici des vers que M. le Marquis de Saint-Aulaire adressa à Madame la Duchesse du Maine:

Est-il bien vrai, divine Astrée,
Que d'indissolubles liens
Nous assurent enfin les véritables biens
Dont on vit tant de fois notre attente frustrée ?
Les Grands ont-ils enfin appris
Quel est de tes bienfaits le véritable prix ?
Sont-ils défabusés de croire
Que, sous le titre de vainqueur,
Ils porteroient au loin le pouvoir & la gloire,
Objet de leur avide cœur ?
Quelles mains ont eu la puissance

De ramener chez les Mortels
 La bonne foi, la confiance,
 Nécessaires appuis de tes sacrés Autels ?
 Tandis que quelque coin du monde
 Gémira des fureurs de Mars,
 Nous verrons donc ici, dans une paix profonde,
 Fleurir le commerce & les arts !
 O Ciel, achève ces miracles !
 Fais que l'homme de vérité
 Soit toujours aussi respecté
 Que les plus célèbres Oracles
 Le furent de l'antiquité.



Réponse de M. le Cardinal de Fleury à Madame la Duchesse du Maine, qui lui avoit envoyé les vers précédens.

De Paris, le 15 Juillet 1739.

„ Je me rends enfin, Madame ; je consens
 „ à laisser jouir votre Berger de l'immortalité
 „ que vous lui accordez ; il la mérite ; & ce
 „ n'est point ce qu'il dit de flatteur pour moi,
 „ qui m'engage à l'avouer. Il est beau pour la
 „ nation & pour l'humanité, qu'un homme de
 „ près de çent ans fasse des leçons à nos Poètes
 „ modernes, de la belle & coulante versifica-
 „ tion. Personne ne joint plus élégamment la
 rime

„ rime & la raison ; & c'est un de ces miracles
 „ qui vous sont si ordinaires. Que votre Berger
 „ vive donc autant qu'il a déjà vécu , puisque
 „ vous l'ordonnez : & si vous lui destinez un
 „ survivancier , je prie Votre Altesse de ne pas
 „ oublier un homme qui désire en prose votre
 „ Berger , de vous respecter plus que lui , &
 „ de vous être plus attaché. „

*Rondeau de M. de Saint-Aulaire à M. le
 Cardinal de Fleury, qui, en lui envoyant
 l'ordonnance de sa pension, lui mandoit que
 le Roi ne prétendoit pas la lui payer au-
 delà de six vingt ans.*

A six vingt ans vouloir que je limite
 De mon hiver la course décrépite,
 C'est ignorer que par enchantemens
 A notre Cour les jours passent si vite,
 Que les plus longs ne sont que des momens.
 Quand vous aurez chassé le Moscovite,
 Et rabaisé l'orgueil des Allemands,
 On voudra voir quelle en sera la suite
 A six vingt ans.

Nos Pastoureaux enchantés & dormans,
 Sous les berceaux que notre Fée habite,
 Attendront là ces grands événemens,

Tome III.

L

Et le comptant de leurs appointemens :
 Car, Monseigneur, vous n'en ferez pas quitte
 A six vingt ans.

Réponse de M. de Fourmont de Rouen.

A six vingt ans mourir de mort subite,
 Pour le commun, le malheur n'est pas grand ;
 Mais quand on peut d'un tour pur, sans redite,
 A quatre-vingts écrire élégamment,
 On ne devrait jamais voir le Cocyte.
 Le doux plaisir est un bon restaurant ;
 Il fait en nous, par son baume puissant,
 Entretenir la chaleur qui nous quitte
 A six vingt ans.

Goûtez-le donc sans que rien vous agite,
 Berger aimable, & dont l'heureux talent
 Joint la houlette au luth de Théocrite.
 Le Cardinal plaindra-t-il son argent,
 Si pour l'avoir vous lui rendez visite
 A six vingt ans?

Le Marquis de Saint-Aulaire, âgé de quatre-vingt-douze ans, disoit des galanteries à Madame la Comtesse de Bérenger, & même la pressoit beaucoup. Elle lui répondit malignement : « Je n'ai rien à vous refuser. — Ah ! » Madame, lui répondit-ïl, vous banniriez

» toute la politesse , s'il falloit être pris au
 » mot. »

Ce couplet singulier est aussi de Saint-Aulaire :

Bergere , détachons-nous
 De Newton , de Descartes :
 Ces deux especes de fous
 N'ont jamais vu le dessous
 Des Cartes , des Cartes , des Cartes.

Voltaire , dans son *Temple du Goût* , a dit
 de lui :

L'aîné , le simple Saint-Aulaire ,
 Plus vieux encor qu'Anacréon ,
 Avoit une voix plus légère.

On voyoit la fleur de Cythère ,
 Et celle du sacré Vallon ,
 Orner sa tête octogénaire.

Voltaire logeoit à Sceaux , dans la chambre
 du vieux Saint-Aulaire , que la Duchesse du
 Maine appelloit son Berger. Sur quoi Voltaire
 dit :

J'ai la chambre de Saint-Aulaire ,
 Sans en avoir les agrémens :

Peut-être à quatre-vingt-dix ans
 J'aurai le cœur de sa Bergère.
 Il faut tout attendre du tems,
 Et sur-tout du desir de plaire.



Épitaphe de Saint-Aulaire.

Ci-dessous gît Saint-Aulaire,
 Homme d'esprit & de bien;
 Qui, plus que nonagénaire,
 Sans avoir regret à rien,
 Gardait le talent de plaire,
 Et mourut en bon Chrétien.

Anonyme.

JEAN-BAPTISTE-JOSEPH WILLART DE
 GRÉCOURT, *Chanoine de Tours, sa patrie,*
né en 1683, mort à Tours en 1743.



L'Abbé de Grécourt aimoit passionnément
 une belle Chapeliere de la place Maubert. Cette
 Chapeliere avoit l'honneur d'être Janséniste for-
 cenée; elle prenoit si vivement à cœur le parti
 de la grace triomphante, de la grace efficace,
 & même de la grace nécessitante, que sa con-

60

science la pressa d'accorder ses faveurs à l'Abbé, à condition qu'il composeroit quelques pieces de vers contre la Bulle & les Jésuites. L'Abbé fit son Poëme de *Philotanus*, & toucha tous les jours sa part d'Auteur. La belle Chapeliere levôit les yeux & les mains au Ciel, & s'applaudissoit d'avoir gagné cette ame au parti. Mais, quelques années après, l'Abbé se prit de goût pour la femme d'un Cordonnier, qui détestoit le Jansénisme, parce que la maison de Saint-Maigloire avoit ôté sa pratique à son mari. Elle exigea que l'Abbé tournât en ridicule les Arnaud, les Saint-Cyran & les Pâris.



L'Auteur des *Trois Siecles* prétend que Grécourt est un Poëte moins agréable que libertin, moins ingénieux qu'ordurier ; & l'Auteur de la *Dunciade* dit que ce Poëte, qui a fait des Contes, est à La Fontaine, ce qu'un Satyre est à une Grâce. L'Abbé des Fontaines, qui l'avoit beaucoup connu, assure que sa langue & sa plume l'avoient exclus de la plupart des maisons de Tours.



CHARLES-IRÉNÉE CASTEL DE SAINT-PIERRE, *né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.*

85

L'Abbé de Saint-Pierre avoit eu une place à l'Académie Française en 1695 ; mais il en fut exclus pour avoir préféré dans sa Polisyndodie l'établissement des conseils faits par le Régent, à la maniere de gouverner de Louis XIV. Ce fut le Cardinal de Polignac qui fit une brigue pour son exclusion , & il n'y eut que Fontenelle qui s'y refusa. Le Duc d'Orléans n'ayant pas voulu que la place fût remplie , elle demeura vacante jusqu'à la mort de M. de Saint-Pierre.

L'Abbé de Saint-Pierre, vraiment Philosophe, ne cessa pas de bien vivre avec ceux même qui l'avoient exclus. Malgré cela , Boyer , ancien Evêque de Mirepoix , son confrere , empêcha qu'on ne prononçât à sa mort son éloge à l'Académie : vaines fleurs qui n'auroient rien ajouté à sa gloire.

X Une Dame, qui ne connoissoit que depuis peu l'Abbé de Saint-Pierre, le trouva plus amusant qu'on ne l'avoit peint. Dans la première visite qu'elle lui fit, elle fut enchantée de son esprit, & le remercia, en sortant, du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre. Le modeste Philosophe lui répondit avec son ton & son air simple : *Je suis un instrument dont vous avez bien joué.*



L'Abbé de Saint-Pierre faisoit imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de profiter de ses réflexions, ou de contribuer à la réussite de ses projets.



On lui a entendu dire plusieurs fois : “ Quel-
 ” que plaisir que je puisse éprouver en voyant
 ” louer les bons Princes, & dans les livres &
 ” dans leur cour, je ne suis content de leur
 ” éloge, qu'après les avoir entendu louer dans
 ” les villages. ”



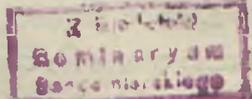
X L'Abbé de Saint-Pierre, n'ayant encore que 1800 liv. de rente, en détacha 300, qu'il céda

à son ami Varignon. « Je ne vous donne pas, lui
 » dit-il, une pension, mais un contrat, afin
 » que vous ne soyez pas dans ma dépendance,
 » & que vous puissiez me quitter pour aller
 » vivre ailleurs, quand vous commencerez à
 » vous ennuyer de moi. »

L'Abbé de Saint-Pierre disoit que la seule
 chose que puisse faire un Ministre en faveur de
 sa famille, c'est de dire dans son Testament :
 « Si j'ai rendu au Roi & à l'Etat quelque ser-
 » vice, c'est à Sa Majesté d'en marquer sa recon-
 » noissance à ma famille. »

M. de Fontenelle écrivit en 1740 au Cardi-
 nal de Fleury, pour lui souhaiter une heureuse
 année. Il le félicita de la paix qu'il venoit de
 conclure entre les Turcs & les Chrétiens, &
 l'invitoit comme excellent Médecin des maladies
 des nations, à calmer la fièvre qui commençoit
 en Europe à gagner les Espagnols & les Anglois.
 Le Cardinal lui répondit sur le même ton de
 plaisanterie, par une lettre obligeante, & lui

disoit qu'il faudroit que les Princes prissent quelque chose de l'élixir du projet perpétuel de l'Abbé de Saint-Pierre. M. de Fontenelle montra cet article à l'Abbé, qui, croyant que le Cardinal se serviroit de son projet, le lui envoya avec cinq articles préliminaires. Le Cardinal lui répondit : « Vous en avez oublié un ; c'est d'en-
 » voyer une troupe de Missionnaires pour y
 » préparer l'esprit & le cœur des Princes con-
 » tractans. »



Un Ministre appelloit les projets de l'Abbé de Saint-Pierre : *Les Rêveries d'un homme de bien.*

Quand l'Abbé de Saint-Pierre entendoit des femmes qui disoient joliment des riens : *Ah!* s'écrioit-il avec enthousiasme, *que ne lisent-elles mes livres !*

On prétend qu'il avoit une Gouvernante à laquelle il faisoit tous les ans un enfant ; il appelloit cela, *payer ses dettes à la Société.*



JEAN-PAUL BIGNON, *Abbé de Saint-Quentin, de l'Académie Française, de celle des Sciences, & de celle des Inscriptions, mort à l'Isle-Belle sous Meulan, en 1744, âgé de 81 ans.*

81

L'Abbé Bignon, Bibliothécaire du Roi, embrassa toutes les connoissances, & protégea tous les Gens de Lettres.

La maison de plaisance de l'Abbé Bignon a été célébrée par plus d'un bel-esprit. Voici, sur ce sujet, une chanson de Moreau de Mautour :

Dans Athènes & dans Rome
 Brilloit l'esprit autrefois ;
 Mais du séjour de Saint-Côme
 Il a fait un nouveau choix.

C'est pour cette Isle enchantée,
 Par les Muses habitée,
 Que le divin Apollon
 Quitte le sacré Vallon.

Jours de Saturne & de Rhée
 Regnent dans ce lieu charmant ;
 Minerve, au retour d'Astrée,
 Vient y présider galement.

Au plaisir Comus invite,
 Chasse l'amour & sa suite :
 Momus, sans blesser les loix,
 Y vient rire quelquefois.

Les Savans de tous étages
 Vont y dresser des Autels ;
 Et par leurs doctes Ouvrages
 Ils s'y rendent immortels.

C'est-là que l'eau de la Seine
 Se change en eau d'Hypocrène.
 Quoi ! du Ciel seroit-ce un don ? ...
 C'est le pouvoir de *Bignon*.



Épitaphe de l'Abbé Bignon.

Les Sciences, les Arts lui durent des hommages ;
 Il en fut l'ardent protecteur.

S'il fût né dans les premiers âges,
 Il en eût été l'inventeur.

Par LA MOTHE-HOUDART.



PIERRE - FRANÇOIS GUYOT DESFONTAINES, né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745.

60

X L'Abbé Desfontaines voulant se justifier auprès du Magistrat chargé de la Librairie du Royaume, qui ne pensoit pas avantageusement de lui, le Magistrat lui dit : « Si l'on écouloit » tous les accusés, il n'y auroit pas de coupables. Si on écouloit tous les accusateurs, re- » partit l'Abbé, il n'y auroit point d'innocens. »

X L'Abbé Desfontaines convenoit quelquefois qu'il étoit méchant. En rendant compte de la *Lettre* satyrique écrite sous le nom de l'Abbé *Cotin*, il dit qu'il y avoit dans cette *Lettre* des choses agréables. J'en juge, continue-t-il, avec compétence, pouvant me glorifier de me connoître un peu en ce genre, suivant le proverbe qui dit : *Marchand d'oignons se connoît en ciboule.*

On a prétendu que l'aigreur de ce Journaliste

contre l'Académie, venoit de ce que cet auguste Corps avoit refusé la *défense de Racine*, que ce Critique avoit entreprise contre quelques remarques de grammaire de l'Abbé d'Olivet.

—

✓ Lorsque M. l'Abbé Prevôt publia la traduction des Lettres familières de Cicéron, il en fit présent à l'Abbé Desfontaines, qui lui écrivit : « Je » fais cas de votre ouvrage ; j'en ferai un extrait » comme il faut ; vous me pardonnerez bien si » j'y fais quelques remarques critiques. Alger » mourroit de faim, si Alger étoit en paix avec » tout le monde. »

—

✓ M. l'Abbé d'Olivet a fort bien dit, à l'occasion de ses démêlés avec l'Abbé Desfontaines : « Je suis fort étonné que l'Abbé Desfontaines » me poursuive si fort ; il n'y a point de riva- » lité entre nous. Je travaille à faire honneur » aux morts : lui de son côté, il s'applique à » déchirer les vivans. »

—

✓ L'Abbé d'Olivet dit encore : « M. l'Abbé

» Desfontaines tantôt loue , tantôt blâme , non-
 » seulement le même Auteur , mais le même
 » ouvrage ; tellement qu'occupé depuis dix ans
 » à nous faire les portraits de tant d'Auteurs , il
 » n'a jamais fait le sien. »

L'Abbé Desfontaines se brouilla avec M. Pi-
 ron , pour une bagatelle. Le sujet de cette que-
 relle , dit M. Fréron , vint de ce que le Jour-
 naliste rapporta , dans une de ses Feuilles , ce
 fragment d'une lettre écrite de la Haye , par
 J. B. Rousseau , à M. Racine le fils : « Je pos-
 » sède ici , depuis quelques jours , un de mes
 » Compatriotes au Parnasse M. Piron
 » est un excellent préservatif contre l'ennui ;
 » mais , &c. » L'Abbé Desfontaines s'arrêta ma-
 lignement à ce *mais*. Il y avoit dans la lettre de
 Rousseau : « Mais malheureusement il part bien-
 » tôt. » M. Piron fut choqué du *mais* équivo-
 que , & entreprit de s'en venger par cent & une
 épigrammes , pour égaler les cent & une pro-
 positions. Il en avoit fait une soixantaine , lorsque
 l'Abbé Desfontaines mourut. Il n'y en a que
 deux qui aient réussi.

L'Abbé Desfontaines avoit fait une Critique sanglante du premier chant de la *Louisiade* de Piron. Celui-ci, pour s'en venger, fit l'épigramme suivante. Le Journaliste faisoit alors paroître ses feuilles sous le nom supposé de *M. Burlon*.

Quand Saint Antoine, au fond de son désert,
Offroit à Dieu son tribut de louange,
L'Esprit-malin, en fingeries expert,
Le lutinoit d'une manière étrange.
Qu'en revint il au noir & mauvais Ange ?
Rien, que de rire ait pu lui donner lieu :
Nafardes, huées & cornes pour adieu.
Ami Burlon, voici cas tout semblable :
Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi, de l'Hermite, & toi, celle du Diable.



Voltaire avoit composé les *Éléments de la Philosophie de Newton*, à la portée de tout le monde, dans l'intention de se faire par là un titre pour entrer à l'Académie des Sciences. En conséquence, il fit présent de son livre aux Savans distingués de la Capitale. L'Abbé Desfontaines, comme Journaliste, rendit un compte assez avantageux de l'ouvrage. Il auroit satisfait Voltaire, si le plaisir de dire un bon mot n'eût

gâté son extrait. En considérant l'affectation que l'Auteur avoit eu de répandre sa brochure, il ajouta à la fin de l'analyse, que parmi les fautes d'impression qu'on y trouvoit, il en étoit une essentielle à corriger. Ainsi, au lieu de dire : *Éléments de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde, lisez, mis à la porte de tout le monde.* Voilà la source de l'animosité de M. de Voltaire.



Piron ayant eu à se plaindre de l'Abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un Ecrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.

Que fait le Bouc en si joli bercail ?
S'y plairait-il ? Penserait-il s'y plaire ? ...
Non : c'est l'Eunuque au milieu du Sérail :
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que Piron étant allé voir l'Abbé, qu'il trouva avec deux Jésuites, le Journaliste, pâlisant de colere :

« Comment,

« Comment, s'écria-t-il, êtes-vous assez hardi
 » pour vous présenter à ma vue, après l'horrible
 » épigramme que vous avez faite contre moi ?
 » — Horrible ! dit Piron, comment vous les
 » faut-il donc ? Elle est pourtant fort jolie. »
 Ce sang-froid redoubla la colere de l'Abbé, &
 fit partir d'un grand éclat de rire les deux Jé-
 suites. « Point d'emportement ! reprit Piron,
 » jurer & crier ne remédie à rien ; l'épigramme
 » n'en est pas moins faite. Mais, puisqu'elle
 » vous fâche, dites, dans la premiere de vos
 » Feuilles, qu'elle a été faite il y a plus de cin-
 » quante ans, on ne fait par qui, ni contre qui ;
 » & tout sera dit là-dessus. » Ce qui choquoit
 le plus l'Abbé dans cette épigramme, étoit ce
 vers :

Que fait le Bouc en si joli bercail ?

« Eh bien ! lui dit Piron, qu'à cela ne tienne :
 » au lieu d'écrire le mot *Bouc* tout entier,
 » mettez seulement, *que fait le B . . .* le vers
 » y fera toujours, & le lecteur y suppléera. »

Voici quatre vers qui parurent quelques jours

après la mort de ce redoutable Aristarque :

Lorsqu'au bas du Pinde on apprit
Que Desfontaines avoit cessé de vivre ;
Dieu merci ! dit un Bel-Esprit,
Je vais faire imprimer mon livre.

Par M. BRET.

Épitaphe de l'Abbé Desfontaines.

Sous ce tombeau gît un Auteur ,
Dont en deux mots voici l'histoire :
Il étoit ignorant comme un Prédicateur ,
Et malin comme un auditoire.

Par PIRON.

SIMON-JOSEPH PELLEGRIN, *Abbé, né à
Marseille en 1663, mort à Paris en 1745.*

82

« Le nom de Pellegrin, (dit l'Auteur des
» *Trois Siecles de la Littérature françoise*)
» est devenu ridicule de nos jours , comme
» celui de l'Abbé Cotin, dans le siecle de Louis
» XIV ; mais on doit reconnoître , à l'égard

„ de l'un & de l'autre, plus de fatalité que de
 „ justice dans le mépris qu'ils ont éprouvé de
 „ la part de leurs contemporains. Le blâme &
 „ la louange, dans tous les tems, n'ont pas
 „ été équitablement distribués; & cette injus-
 „ tice est encore plus particuliere à notre siecle. „



„ L'Abbé Pellegrin, continue le même Au-
 „ teur, abusoit de sa facilité à faire des vers;
 „ mais, c'est à son peu de fortune qu'on doit
 „ attribuer la négligence de son style, & les
 „ autres défauts qu'on lui reproche. Quand la
 „ nécessité inspire les talens, elle ne leur donne
 „ pas le tems de se perfectionner. Le besoin
 „ exténue les Muses. Un Poëte qui travaille
 „ pour souper, n'a jamais des inspirations aussi
 „ vives & aussi fortes qu'Horace, qui, comme
 „ dit Despréaux, *a bu tout son saoul quand il*
 „ *voit les Ménades.* „



/ Après avoir été Religieux Servite, & Aumô-
 nier de vaisseau, l'Abbé Pellegrin fit une épître
 X au Roi, qui remporta le prix de l'Académie

Françoise en 1704. L'Auteur avoit fait en même tems une ode sur le même sujet, qui balança les suffrages de l'Académie; de sorte qu'il eut le plaisir d'être rival de lui-même. Cette singularité le fit connoître à la Cour, & lui valut un Bref de translation dans l'Ordre de Cluny.

Pressé par l'indigence, l'Abbé Pellegrin ouvrit une boutique d'Epigrammes, de Madrigaux, d'Epithalames & de Complimens pour toutes sortes de fêtes & d'occasions: ce qui, en apprenant à rire, nuisit beaucoup à sa réputation littéraire. Il travailla alors pour tous les Théâtres de Paris. Sur quoi le Cardinal de Noailles lui proposa de renoncer à la Messe ou à l'Opéra. L'Abbé préféra ce qui le faisoit vivre, & fut interdit. On avoit dit de lui:

Le matin Catholique, & le soir Idolâtre,
Il dîne de l'Autel, & soupe du Théâtre.

On fait que l'Abbé Pellegrin traduisit Horace en vers françois; ce qui en rappelle le souvenir, c'est la jolie épigramme que fit Lamounoye,

en voyant le texte du Poëte Latin à côté de cette version :

On devoit, soit dit entre nous,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces :
Le Latin à Vénus, la Déesse des Graces,
Et le François à son époux.



L'Abbé Pellegrin, se promenant un jour au Luxembourg avec un de ses amis, vit devant lui une feuille de papier qui contenoit un modele d'écriture, sur lequel il n'y avoit que des P. P. L'ami ramassa cette feuille, & dit à l'Abbé :
« Devinez ce que veulent dire toutes ces lettres ?
» — C'est, répondit l'Abbé, la leçon qu'un
» maître à écrire a donnée à son élève, & que
» le vent a fait voler à nos pieds. — Vous vous
» trompez, dit son ami : voici le sens de cette
» longue abréviation. Tous ces P. P. signifient : *Pélopée, Piece Pitoyable, Par Pellegrin, Poëte, Pauvre, Prêtre, Provençal.* »



Après son interdiction, les protecteurs de l'Abbé Pellegrin lui obtinrent une pension sur le *Mercur*, auquel il travailla pour la partie

des Spectacles. Il méritoit ce dédommagement, & une meilleure fortune, par l'usage qu'il faisoit du peu qu'il gagnoit : une grande partie du produit de ses travaux passoit à sa famille indigente ; il se refusoit même quelquefois le nécessaire pour elle.



Dufresny avoit d'abord composé en trois actes sa Comédie de *l'Amant masqué* ; les Comédiens la lui firent réduire à un. Celles qu'il faisoit en cinq actes étoient aussi presque toujours remises en trois. « Quoi ! disoit-il un jour, » très-piqué, je ne viendrai donc jamais à bout » de faire jouer une Piece en cinq actes ? *Par-* » *donnez-moi*, lui répondit l'Abbé Pellegrin ; » *faites une Comédie en onze actes ; les Comé-* » *diens vous en retrancheront six, & il vous en* » *restera cinq.* »



Épitaphe de Pellegrin.

Poète, Prêtre, & Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal,
Tel fut l'Auteur du *Nouveau-Monde*,

Anonyme.

Autre.

Ci-gît le pauvre Pèlerin,
 Qui, dans le double emploi de Poète & de Prêtre,
 Eprouva mille fois l'embarras que fait naître
 La crainte de mourir de faim.

» Le matin Catholique, & le soir Idolâtre,
 » Il dînoit de l'Autel, & soupoit du Théâtre.

Mais notre saint Prélat voulant le détourner
 Du sacrilège abus de ce partage impie,
 Lui retrancha l'Autel, (la moitié de sa vie ;)
 Et parce qu'il soupoit, l'empêcha de dîner.

Il s'en plaignit, & dit, d'un ton de Tragédie :
 » Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau ;
 » La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau. »
 Et n'en devint que plus esclave de la rime.

D'une faim renaissante, éternelle victime,
 Malgré le Cardinal, Minerve & les sifflets,
 Il voulut obliger le Théâtre & la Presse
 De le dédommager d'un repas, dont la Messe
 Ne pouvoit plus faire les frais.

Comme sa Muse étoit sa nourrice ordinaire,
 Le public eût juré que l'inanition
 Eût enfin terminé sa vie & sa misère ? ...
 Point du tout : il mourut d'une indigestion.
 Passant, daigne pour lui dire tes patenôtres ;
 Pardonne aux mauvais vers qui t'annoncent son sort ;
 Et songe enfin que s'il n'étoit pas mort,
 Pour vivre il en eût fait bien d'autres !

Par DES SANDRAIS-SEBIRE.



ALAIN-RENÉ LE SAGE, né à Ruis en Bretagne en 1677, mort à Boulogne-sur-Mer en 1747.

Les Financiers ayant tenté tous les moyens possibles pour empêcher la représentation de *Turcaret*, la Princesse de Bouillon fit offrir à Le Sage sa protection contre leur cabale, & lui fit demander une lecture de la Piece. L'Auteur alla prendre son jour, & la supplia que cette lecture pût se faire avant midi, attendu qu'il ne lui étoit pas possible de lire après diner. Mais un accident imprévu empêcha l'Auteur d'être exact : un procès, important pour lui, avoit été jugé le matin même, & il venoit de le perdre. Il raconta sa disgrâce, & se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvoit justifier l'indécence de se faire attendre si long-tems Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur, en disant à la Princesse : « Madame, je vous ai fait » perdre une heure ; je veux vous la faire regagner ; car je vous jure avec tout le respect

» que je vous dois , que je n'aurai point l'honneur de vous lire ma Piece. » Alors il fit une profonde révérence, & se retira. On courut vainement après lui ; jamais il ne voulut rentrer : ce qui prouve que Le Sage avoit un grand caractère, qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent.



Ce fut , dit-on , pour se venger de la fatuité des Comédiens François de son tems , que Le Sage établit le Théâtre de l'Opéra Comique , pour lequel il composa un grand nombre de pieces qui furent courues & applaudies de tout Paris. Il n'en fallut pas davantage pour irriter la jalousie des Comédiens , qui , se voyant enlever leurs spectateurs , employèrent tout leur crédit & toutes leurs intrigues pour faire abolir ce spectacle. Ce fut pourtant en vain : tant que Le Sage , d'Orneval , Fuzelier , & quelques autres bons Auteurs l'ont enrichi de leurs ouvrages , il s'est maintenu dans tout l'éclat où le premier l'avoit mis.



L'Auteur de *Gil Blas* & de *Turcaret* , est le premier fourd qu'on ait vu gai. Sa gaîté même

étoit caustique. Il sembloit se réjouir de son incommodité. Il ne pouvoit entendre qu'avec un cornet. « Voilà mon bienfaiteur, disoit-il à un » ami, en tirant ce cornet de sa poche ; je vais » dans une maison ; j'y trouve des visages nou- » veaux ; j'espere qu'il s'y rencontrera quelques » hommes d'esprit ; je fais usage de mon cher » cornet ; je vois que ce ne sont que des fots ; » aussi-tôt je le resserre, en disant : Je te défie » de m'ennuyer. »



Le Sage, piqué de l'inscription latine que le Pere Porée, Jésuite, composa pour être mise au-dessus de la porte d'un nouveau marché, fait dans l'endroit où étoient autrefois les Théâtres de la Foire Saint-Germain, pour se venger, tourna en ridicule, dans son Roman du *Diable boîteux*, les Pièces de Théâtre qui se jouoient dans les Colléges des Jésuites. Voici l'inscription :

*Quàm benè Mercurius merces nunc vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit antè sales !*

Dans le Roman de Le Sage, le *Diable* attribue le *fatuos sales* aux Comédies des Jésuites,

ou l'on voyoit danser jusqu'aux Prétérits & aux Supins, dans la *Défaite du Sglécisme*.

Avec beaucoup de talent Le Sage ne fit jamais fortune, parce que son ame, naturellement fiere & élevée, étoit ennemie de la flatterie & de l'intrigue, qu'on fait être les voies qui y conduisent ordinairement.

Un ami de Le Sage lui fit cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît LE SAGE abattu
Par le ciseau de la Parque importune.
S'il ne fut pas aimé de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

ÉLÉONORE GUICHARD, née en Normandie, morte en 1747, à l'âge de 28 ans.

Mademoiselle Guichard est auteur de plusieurs Chançons, & de diverses Poésies lyriques, dont le recueil n'a point été imprimé. On fait que le Roman intitulé, *Mémoires de Cécile*, est d'elle ;

& que M. de la Place a déclaré n'en avoir été que l'Editeur. Ces Mémoires ont été imprimés en 1751. On a de l'Auteur beaucoup de lettres qui prouvent de l'esprit, de la facilité, & surtout beaucoup de sentiment. Voici un de ses madrigaux :

Vous m'aimez, dites-vous ? Ah ! votre cœur volage
N'est point assez sensible à mes vœux empressés.
Vous pouvez m'aimer davantage ;
Vous ne m'aimez donc pas assez !



C'est pour Mademoiselle Guichard qu'a été faite cette charmante chanson :

» Le connois-tu, ma chere Éléonore,
» Ce tendre enfant, &c.

& qui finit par ces deux vers qui peignent avec tant d'énergie toute la chaleur & la vérité des sentimens qu'inspiroit cette aimable fille à son illustre Auteur :

» Tu donnerois des sens à la sagesse,
» Et des desirs à la froide raison !



Építaphe de Mademoiselle Guichard.

Avec tous les attraits qu'on vit briller en elle,
La tendre Eléonore étoit pourtant mortelle !

Mais la mort même, admirant sa beauté,
Pour de l'Olympe égaler la plus belle,
Voulut en faire une Divinité.

ANTOINE DANCHET, de l'Académie Française, né à Riom en 1671, mort à Paris en 1748.

77

Danchet n'avoit que des talens médiocres ; mais il avoit des sentimens bien rares. La médiocrité de ses Poésies lyriques lui attira beaucoup de critiques, des épigrammes & des brocards sans nombre, sans que Danchet se permit jamais le moindre trait satyrique. Un de ses rivaux l'ayant outragé dans un pamphlet indécent, il se contenta de lui répondre par une épigramme très-piquante qu'il lui envoya, en lui déclarant que personne ne la verroit. Il vouloit seulement lui faire connoître combien

il étoit facile & honteux de montrer de l'esprit, en employant les armes de la satire personnelle.

Danchet avoit beaucoup de zele pour le progrès des jeunes-gens qui cultivoient les lettres ; ses conseils ne leur étoient jamais refusés. Un jeune homme alla le consulter un jour sur une élégie qu'il avoit composée sur les disgraces de sa Maîtresse. L'élégie commençoit ainsi :

Maison, qui renfermez l'objet de mon amour. . . .

Danchet l'arrêta au début, & lui dit : *Maison* est un mot trop foible ; il faudroit mettre, Palais, beau lieu. Le jeune Poëte répondit : Oui ; mais c'est une maison de force. En ce cas, reprit Danchet, le mot est assez bon.

Danchet fut ami généreux, sincere, désintéressé, exact à ses devoirs, & assidu au travail ; il eut toutes les qualités d'un homme de lettres, sans en avoir les défauts.

Danchet étant venu à Paris pour y continuer

ses études, son peu de fortune l'obligea à se faire Précepteur. On lui proposa dans la suite la chaire de Rhétorique de la ville de Chartres; il l'accepta, n'étant encore lui-même qu'Ecolier de Rhétorique au Collège de Louis le Grand. Mais il s'aperçut bientôt que ce n'étoit pas là une place qui lui convînt; il remit sa chaire, revint à Paris, & y reprit son premier état de Précepteur. La mere de ses Elèves lui laissa en mourant une pension viagere, à condition qu'il acheveroit leur éducation. Cette pension devint dans la suite le sujet d'un procès assez singulier. Danchet avoit fait l'Opéra d'*Hésione*, qui parut avec un très-grand succès. Les parens de ses Elèves en furent alarmés. C'étoient des gens dévots, qui ne croyoient pas qu'il fût possible de travailler pour le Théâtre, & d'élever la jeunesse chrétiennement. Ils voulurent exiger de Danchet qu'il renonçât à tout ouvrage de ce genre; &, sur le refus qu'il en fit, ils lui ôtèrent les Elèves, & lui refuserent sa pension. Il perdit les premiers; mais la pension lui resta: un Arrêt du Parlement décida qu'on peut faire une bonne piece de Théâtre, sans cesser pour cela d'être un bon Précepteur.



L'air simple & même un peu niais de Danchet, le fit aisément reconnoître à ces traits lancés contre lui par l'Auteur des fameux couplets de 1740.

Je te vois, innocent Danchet,
 Ecouter les vers que je chante,
 Comme un sot pris au trébuchet,
 Grands yeux ouverts, bouche béante.

Danchet déclamoit très-bien. Il récitoit une de ses Tragédies aux Comédiens, & Pornoit de toutes les graces de la déclamation. Ponteuil, charmé, l'interrompit pour lui dire : Ah ! Monsieur, que ne vous faites-vous Comédien ? Danchet, le regardant avec dédain, lui dit ces deux vers de Nicomede :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
 Ne m'a jamais appris à faire de bassesse.

& il poursuivit sa lecture.

Épitaphe de Danchet.

Si l'honneur de briller au Théâtre lyrique ;
 De n'être point tombé sur la Scène tragique,
 DANCHET ;

DANCHET, affranchissoit de Péternelle nuit,
 On te verroit encore jouir de cette vie,
 Et joindre le bon cœur avec le bon esprit,
 Qui ne se trouvent point toujours de compagnie.

MICHEL LINANT, né à Louviers en 1709;
 mort en 1749.

M. Linant, Eleve de M. de Voltaire, après avoir été reçu au Château de Cirey, qu'habitoit alors l'illustre Marquise du Châtelet, fit ce joli madrigal :

Un voyageur, qui ne mentoit jamais,
 Passe à Cirey, l'admire, le contemple.
 Il croit pourtant que ce n'est qu'un Palais;
 Mais voyant Emilie : Ah ! dit-il, c'est un Temple.

Dès sa tendre jeunesse, Madame du Châtelet aimait la lecture des bons Auteurs. Elle se familiarisa avec *le Tasse, Milton, Virgile*; elle savoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit souffrir les médiocres. Née avec une éloquence singulière, le mot propre, la précision, la justesse, étoient le caractère de la sienne; la trempe

vigoureuse de son esprit lui ayant donné du goût pour les sciences abstraites, elle se livra toute entière à l'étude des Mathématiques. Le discours préliminaire de ses *Institutions de Physique*, adressées à son fils, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence. Peu contente de savoir la Géométrie, elle entra dans la carrière que Newton s'étoit ouverte, & posséda si bien ce que ce grand homme avoit enseigné, qu'elle vint à bout de le traduire, quoique écrit en latin, & de l'éclaircir par un Commentaire en 2 vol. in-4°. Aussi regarde-t-on cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de Madame du Châtelet, & la preuve de la force de son esprit. Mais il faut dire en même tems, que ce même ouvrage, en lui coûtant un travail infini & de longues veilles, usa son tempérament, & la mit au tombeau en 1749, à l'âge de 43 ans.

On avoit beaucoup vanté *Alzäide*, Tragédie de Linant, lorsqu'elle fut lue dans une de ces sociétés de beaux-esprits, dont Paris est rempli, & où il y a toujours une femme qui préside. Elle n'eut cependant point de succès; ce qui

affligea beaucoup le tribunal où elle avoit été jugée si favorablement. On étoit le lendemain tristement assemblé sans dire mot ; mais la femme, qui la première avoit donné son suffrage, rompit le silence, & dit : « Cette Piece n'a cependant pas été sifflée . . . — Parbleu ! (répondit brusquement un homme qui se trouvoit là par hasard) comment voulez-vous qu'on siffle quand on bâille ? »



Linant n'a jamais été heureux. Comme il étoit près de mourir, un ami lui demanda s'il regrettoit la vie : *Hélas ! mon ami*, répondit Linant, *je ne puis être plus maltraité dans l'autre monde, que je ne l'ai été dans celui-ci.*

JEAN TERRASSON, né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750. 80



On prétend que la famille de l'Abbé Terrasson, qui est noble & ancienne dans la ville de Lyon, tire son origine d'un Pierre Terrasson

qui y demeuroit en l'année 1560, & dont plusieurs membres de la conjuration d'Amboise prirent la maison pour y tenir leurs assemblées.

L'Abbé Terrasson fut l'aîné de quatre freres, que leur pere, homme pieux, mais singulier, destina tous quatre à passer leur vie dans la Congrégation de l'Oratoire, ne jugeant pas à propos de laisser prendre à aucun d'eux la route d'un autre établissement. Aussi l'Abbé Terrasson a-t-il tourné cette circonstance en plaisanterie. Quelqu'un lui demanda pourquoi aucun des quatre n'avoit embrassé l'état du mariage : « Mon pere, » répondit-il, étoit un grand homme de bien; » mais après avoir eu quatre enfans, il avoit » par dévotion formé le projet d'accélérer, au- » tant qu'il étoit en lui, la fin du monde. »

Voici un exemple de la simplicité de l'Abbé Terrasson. En 1719, le systême de Law causa dans sa fortune une révolution favorable; l'opulence où il se trouva, lui fit naître l'envie de prendre son ménage. Il avoit demeuré jusqu'a-

lors chez M. Terrasson , célèbre Avocat, son cousin. Les compagnies brillantes dans lesquelles il étoit répandu , l'engagerent même à prendre un carrosse. Rien ne fut aussi embarrassant pour lui que ce nouveau meuble, & tout ce qui l'accompagne. Le détail d'une maison, le nombre de domestiques , furent pour lui une source de soins auxquels il ne s'accoutuma jamais. Il étoit rebuté sur - tout des fréquentes demandes d'argent, que son cocher venoit lui faire pour le foin , la paille & l'avoine. Il consulta sur cela Mademoiselle Falconet (1). Parmi les différentes questions qu'il lui fit à ce sujet, » *Mademoiselle*, lui demanda-t-il, est-ce que » les chevaux mangent la nuit ? » C'est à des ingénuités de cette espece, qu'on pourroit appliquer la réflexion de Madame la Marquise de Laffay, qui, en parlant de lui, disoit qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui pût être d'une pareille imbécillité.



Pendant que l'Abbé Terrasson vivoit chez son parent , il étoit logé à un troisieme étage.

(1) Sœur de M. Falconet, Médecin du Roi.

Quand il vouloit sortir, il descendoit presque entièrement habillé : il ne lui manquoit que sa perruque & ses souliers, qu'il trouvoit préparés dans une salle basse, où il déposoit un grand bonnet rouge & des pantouffles de même couleur, qu'il reprenoit à son retour. Un jour qu'il avoit fait sa toilette à l'ordinaire, & qu'il descendoit pour sortir, il étoit tellement occupé d'Homere, qu'il passa devant la salle basse sans y entrer pour y prendre sa perruque & ses souliers, & de la rue Serpente, où il demouroit, il alla jusques vers le Pont St. Michel avec ses pantouffles & son bonnet rouge. Il est aisé de concevoir que les passans se mirent à rire en le voyant : à la fin, une femme l'ayant averti de ce qui en étoit le sujet, il l'en remercia, revint chercher ce qui manquoit à son ajustement, & dit, en rentrant chez lui : « Je » viens de donner à la populace un petit amu- » sement qui ne lui a rien coûté, ni à moi » non plus. »

L'usage du monde lui manquoit absolument.
Cela n'empêchoit point qu'il ne fût aimable

aux yeux de ceux qui possédoient cet usage, & même qu'il n'en fût recherché. Ses liaisons avec MM. de Laffay, Falconet & de la Faye, en font la preuve. Il se soumettoit aussi très-volontiers aux plaisanteries que son ignorance à cet égard & son air de naïveté lui attiroient.

« Il n'y a pas de mal à cela, disoit-il; il faut » que justice se fasse. »

Les gens qui apprécient les richesses ce qu'elles valent, n'auront pas de peine à croire que l'Abbé Terrasson ne pouvoit s'accoutumer à être riche; il se demandoit quelquefois à lui-même des besoins, des nouveaux goûts, & il ne lui en étoit point venu. Il désespéroit enfin d'en acquérir, lorsque l'opulence qui les lui faisoit souhaiter s'évanouit presque entièrement.

« Me voilà tiré d'affaire, disoit-il alors; je » revivrai de peu, cela m'est plus commode ».

Quand l'Abbé Terrasson s'aperçut qu'en conversation il perdoit, comme dit Montagne, *la mémoire de ses redites*, il songea à un expédient, pour éviter un défaut qui devoit en-

nuyer beaucoup ses amis ; & il en fit confiance à M. de Moncrif. « Je viens , dit-il ,
 » de me surprendre vous répétant des inutilés que je vous avois dites & redites , peut-
 » être il n'y a pas une heure : je prends le
 » parti de renoncer à ma mémoire. Il appella
 » alors sa Gouvernante : venez , Mademoiselle
 » Luquel ; je vous charge de vous souvenir
 » pour moi quand j'aurai compagnie. Il me
 » semble que je puis raisonner encore passablement ; mais pour les faits récents , je ne
 » suis pas content de mon esprit. » En effet ,
 ils tinrent fidèlement le traité l'un & l'autre. Quand on lui faisoit quelque question , demandez à ma Gouvernante , & la Gouvernante répondoit. Avec cette précaution , & la foiblesse qui la lui faisoit prendre , l'Abbé Terrasson perdit entièrement la mémoire. Quelque tems avant qu'elle ne le quittât absolument , il disoit à M. Terrasson qui avoit été son élève : « J'oublierai bientôt jusqu'à notre nom ; c'est vous
 » que je charge de m'en faire souvenir. »

On fait que l'Abbé Terrasson , dans la fa-

meuse dispute sur les anciens & les modernes, prit parti contre Homere, dont il ne dissimuloit point du tout les défauts. Un jour un admirateur enthousiaste de l'Iliade & de l'Odyssée alloit jusqu'aux injures, pour défendre ces ouvrages. L'Abbé Terrasson les essuya avec patience, & se contenta de répondre, sans chaleur & sans passion : “ Voilà bien du zele gratuit pour Homere ; je présume que de son vivant il vous en auroit dispensé. ”

L'Abbé Terrasson, content de l'approbation de quelques amis éclairés, étoit fort tranquille sur les jugemens que les autres portoient de ses ouvrages. On lui demandoit un jour ce qu'il pensoit d'une harangue qu'il devoit prononcer : “ Elle est bonne, répondit-il, je dis très-bonne ; tout le monde ne pensera peut-être pas comme moi, mais cela ne m'inquiete guere. ”

JULIEN-OFFROI LAMETTRIE, de
l'Académie de Berlin, né à Saint-Malo en
1709, mort à Berlin en 1751.

Lamettrie, ayant suivi le Duc de Grammont au siege de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Ce fut dans cette maladie qu'il imagina que l'ame, cette intelligence immortelle, baiffoit avec le corps & se flétriffoit avec lui : il osa faire *l'Histoire naturelle de l'ame*, ouvrage où respire l'impiété la plus extravagante. Il fallut tout le crédit de M. de Grammont pour le soutenir contre le soulèvement général. Peu de tems après il mit au jour sa *Pénélope*. La Faculté de Médecine, indignée de cette satyre finguliere, obligea l'Auteur de se retirer à Leyde. C'est là qu'il publia son *Homme-machine*.

Lamettrie ayant été obligé de fortir de Hollande, où son livre fut livré aux flammes, s'étoit refugié à Berlin, & il étoit devenu lecteur du Roi de Prusse, & membre de son Aca-

démie. Une fièvre d'indigestion qu'il eut, lui causa la mort, par la manière folle dont il se gouverna; il voulut prendre les bains & se fit saigner huit fois. L'on juge qu'il n'en falloit pas davantage, pour tuer l'homme le plus robuste.

Lamettie ayant reconnu ses erreurs dans ses derniers momens, les Philosophes de Berlin ont dit que *Lamettie les avoit déshonorés pendant sa vie & à sa mort.* D'autres Auteurs ont écrit, qu'il étoit sorti du monde à peu près comme un Acteur quitte le Théâtre, sans autre regret que de perdre le plaisir d'y briller.

X On voyoit quelquefois ce Philosophe effronté jeter, dans ses disputes, sa perruque par terre, se déshabiller & se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie.

Cet Auteur, se figurant un jour que le Baron de Haller, un des hommes les plus savans & les plus vertueux de l'Allemagne, étoit Athée, il voulut le persuader à d'autres, & pour cet

effet il imagina & publia qu'il avoit vu cet homme respectable, dans un mauvais lieu, à Gottingue, combattant l'existence de l'Être suprême.

Lamettrie avoit une gaieté qui tenoit un peu de la folie. Ces vers que M. de Voltaire écrivit un jour sur une carte, le peignent bien.

Je ne suis point inquieté
 Si notre joyeux LAMETTRIE
 Perd quelquefois cette santé
 Qui rend sa face si fleurie :
 Quelque peu de gloutonnerie,
 Avec beaucoup de volupté,
 Sont les doux emplois de sa vie.
 Il se conduit comme il écrit;
 A la nature il s'abandonne;
 Et chez lui le plaisir guérit
 Tous les maux que le plaisir donne.

Le même Poëte disoit, en parlant de Lamettrie : « C'étoit un fou qui n'écrivoit que dans l'ivresse. » C'est de ce fou qu'un anonyme a dit :

Fléau des Médecins, il en fut la lumière;
 Mais à force d'esprit, tout lui parut matière.

NICOLAS BOINDIN, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1676, mort dans la même Ville en 1751.

—♦—

Homme juste, mais inflexible & dur, il passoit sa vie, dit M. Paliffot, dans un Café, à disserter sur les Pièces nouvelles, & à débiter les opinions hardies d'une philosophie très-dangereuse. La tranquillité, dans laquelle il a vécu, prouve la douceur & la tolérance de notre Gouvernement, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus Philosophes, qui ne parlent que de persécutions, & qui sont quelquefois très-persécuteurs.

—♦—

Les mœurs de Boindin étoient aussi pures que peuvent l'être celles d'un Athée. Son cœur étoit généreux; mais il joignit à ces vertus, la présomption & l'opiniâtreté, qui en est la suite, une humeur bizarre, & un caractère insociable. Cependant il se plaisoit à donner de bons avis aux jeunes Auteurs, & les aidoit à

mettre leurs ouvrages en état de paroître , leur gardoit le secret , & les dispenſoit de la reconnoiſſance , liberté dont pluſieurs profitoient volontiers. On peut ſe rappeler de l'avoir vu , durant nombre d'années , fréquenter journellement certain Café très-connu. Son goût , ſon érudition , lorsqu'il parloit littérature ou ſcience , ſe faiſoient aiſément remarquer. Mais les jeunes gens , contre leſquels il diſputoit plus aiſément encore , avoient , ſelon leur méthode , peu d'égarde pour ſon âge , & lui-même l'oublioit quelquefois. Il eut , comme M. de Fontenelle , une enfance infirme , & une vieillesſe robuſte.



Boindin diſoit plaifamment à un homme qui penſoit comme lui , & qu'on paroifſoit vouloir inquiéter : « On vous tourmente , vous , parce » que vous êtes un Athée Janfénifte ; mais on » me laiſſe en paix , parce que je ſuis Athée » Moliniſte. »



Boindin étoit de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres , & auroit été reçu à l'Académie Françoisſe , ſi la profeſſion publique qu'il

faisoit de son athéisme ne lui eût donné l'exclusion. On lui refusa, à sa mort, les honneurs de la sépulture. Il fut enterré la nuit, sans pompe. Un Bel-Esprit fit cette épitaphe épigrammatique.

Sans murmurer contre la Parque
 Dont il connoissoit le pouvoir,
 BOINDIN vient de passer la barque,
 Et nous a dit à tous bon soir.
 Il l'a fait sans cérémonie :
 On fait qu'en ces derniers momens
 On suit volontiers son génie ;
 Il n'aimoit pas les complimens.

HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSAU, *Chancelier de France, Commandeur des Ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort en 1751.*

Il étoit digne, dit M. Thomas, d'avoir pour ami, dans sa jeunesse, l'Auteur de *l'Art Poétique* & l'Auteur sublime d'*Athalie*. Il n'avoit pas l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur siècle ; mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le sien.

M. d'Aguesseau respectoit les Savans , dit ce même Ecrivain , comme une portion choisie de Citoyens qui ont renoncé à la fortune , pour l'art pénible & dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie , censeur de leurs ouvrages , digne de les apprécier , il leur prodiguoit cette considération qui est le seul prix des talens.



On conseilloit à l'illustre d'Aguesseau , alors Procureur - Général , de prendre du repos. « Puis-je me reposer, (répondit-il) tandis que » je fais qu'il y a des hommes qui souffrent? »



Le Nonce Quirini étant venu voir le Chancelier d'Aguesseau à Fresne , lui dit : « C'est ici » que se forgent les armes contre la Cour de » Rome ; au contraire , répondit-il , ce sont » les boucliers contre les armes de Rome qui » se forgent ici. »



M. d'Aguesseau parut d'abord avec tant d'éclat dans la place d'Avocat-Général , que le célèbre

célèbre Denis Talon , alors Président à Mortier , ne put s'empêcher de dire , qu'*il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

Après la mort du Chancelier Voisin , en 1717 , M. le Duc d'Orléans , Régent , adressant la parole à plusieurs Seigneurs , voulut absolument qu'on lui dît qui seroit Chancelier. Celui que votre Altesse Royale voudra , lui dit l'un d'entr'eux ; mais tout Paris nomme M. d'Aguesseau. Ce Magistrat fut appelé sur le champ , à l'âge de 48 ans , à cette première charge du Royaume , sans en avoir sollicité aucune , quoiqu'il fut souvent assuré du succès. *A Dieu ne plaise* , disoit-il quelquefois , *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant !*

La première fois qu'on obligea M. d'Aguesseau de remettre les Sceaux , il dit avec tranquillité : « Je ne méritois pas l'honneur que » M. le Régent m'a fait en me les donnant ; » mais je mérite encore moins l'affront qu'il » me fait en me les ôtant. »

Les plaisirs & les amusemens frivoles étoient en quelque sorte étrangers à M. d'Aguesseau. Il avoit pour maxime, que *le changement d'occupation est seul un délassement*. On l'a vu souvent, lorsqu'il étoit fatigué des affaires, prendre un livre de Géométrie ou d'Algebre. L'Angleterre rendit un hommage bien flatteur à ses vastes connoissances. Cette Nation le consulta sur la réformation de son Calendrier. M. le Chancelier lui fit une réponse instructive & savante que les Anglais suivirent.

M. d'Aguesseau conserva toujours pour la poésie un amour de prédilection. La lecture des anciens Poètes avoit été une passion de sa jeunesse. Un jour il lisoit un ancien Poète avec M. Boivin, si connu par sa vaste érudition. *Hâtons-nous*, disoit-il ; *si nous allions mourir avant d'avoir achevé !* Il avoit une mémoire prodigieuse. A l'âge de 81 ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit pas lu cet Auteur depuis l'âge de 12 ans.

On ne doit pas oublier la repartie ingénieuse que fit M. d'Aguesseau, étant Chancelier, à M. de la Peyronie, premier Chirurgien du Roi, lors du fameux procès entre les Médecins & les Chirurgiens. M. de la Peyronie sollicitoit vivement, & prioit M. d'Aguesseau d'élever un grand mur, « un mur d'airain, disoit-il, entre » le Corps de la Médecine & celui de la Chirurgie. » *Mais si nous élevons ce mur, lui demanda l'illustre Magistrat, de quel côté faudra-t-il mettre le malade ?*

M. de la Place a consacré l'épithaphe suivante à M. d'Aguesseau.

Digne d'éternelle mémoire,
 Ci gît l'illustre D'AGUESSEAU,
 La France gémissante aux pieds de son tombeau,
 Dès son vivant a signalé sa gloire.

FRANÇOIS OUDIN, *Jésuite, né à Vignorty, en Champagne, en 1673, mort à Dijon en 1752.*

Un Petit-Maître incrédule proposa un jour

O ij

au Pere Oudin de disputer avec lui. Le Religieux s'en défendit en disant, qu'il avoit toujours évité les disputes sur les points essentiels de la foi. *Je suis du moins bien aisé*, lui répliqua le jeune homme, *de vous apprendre que je suis Athée*. Le Jésuite le regarda alors en gardant un profond silence. *Qu'ai-je donc de si singulier*, lui dit le redoutable antagoniste? *Je regarde*, lui repartit le Pere Oudin, *l'animal qu'on nomme Athée, & que je n'avois jamais vu*. Cette réponse fit disparoître l'animal qui n'osa lui répliquer un mot. *Les Trois Siècles*.

Le Pere Oudin n'étoit pas ennemi de la satire. « Elle est très-utile, disoit-il, lorsqu'en » respectant les mœurs, elle répand un juste » ridicule sur les Auteurs médiocres, dont les » succès, fruit du mauvais goût ou de l'in- » trigue, découragent les vrais talens. »

Ce Jésuite étoit si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacroit une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étoient dans la misère. Il employoit le reste à acheter

des livres en tout genre de littérature. Il faisoit des vers latins avec une facilité qui ne nuisoit point à l'élégance. Sa conversation étoit aussi instructive qu'agréable & variée. Il disoit quelquefois que " dans sa jeunesse, les belles-lettres avoient eu pour lui des charmes inexprimables, & que, dans sa vieillesse, elles adouciroient encore les infirmités & les chagrins attachés à cet âge. "



Le Pere Oudin disoit des ouvrages du Pere Bouhours, son confrere : " *On y apprend plus l'art de bien écrire que celui de penser ; mais on doit les lire pour se former ou se perfectionner le goût.* "

LOUIS FUZELIER, né à Paris, mort en 1752.



Fuzelier, Auteur du *Momus Fabuliste*, avoit toujours souhaité de mourir subitement. Il étoit petit, replet & avoit le col court. Cela s'accommodoit assez bien avec ses desirs. Notre

Poëte se feroit ordinairement d'une brouette ; & appelloit l'homme qui la tiroit, son *cheval baptisé*. Souvent il lui disoit : « Mon ami ,
 » quand tu me trouveras étendu sur le carreau
 » de ma chambre , c'est que je serai occupé à
 » quelque chose de sérieux ; il ne faudra pas
 » m'importuner. » Un jour ce pauvre homme
 montant chez Fuzelier , le vit effectivement le
 nez contre terre. « Notre maître , dit-il aux
 » voisins , travaille sérieusement. » Fuzelier
 étoit mort.



Fuzelier n'a point eu la réputation qu'il eût pu avoir ; & il n'en faisoit point assez de cas. On le pressoit un jour de refaire une scène dans l'acte de *Cléopâtre de ses Fêtes Greques & Romaines* ; on lui en montrait les défauts ; il en convenoit ; mais il répondit : *Cette scène-là est encore assez bonne pour ce maraud de public.*



« Un Critique de nos jours appelle Fuzelier
 » un Poëte médiocre, qui a travaillé avec plus
 » de facilité que d'esprit, & avec plus d'esprit
 » que de génie. »



CHARLES-ANTOINE DE LA BRUERE, né
à Paris l'an 1715, mort à Rome en 1754.

La Bruere fut un des élèves du célèbre Pere Porée. A l'âge de quinze ans, il fit une petite piece de vers, qui fit prédire à son Professeur de Réthorique, que ce jeune homme un jour seroit Poète. Cette prédiction attira un reproche assez vif au Pere Porée, de la part de M. de Montlinot, qui vouloit que son fils se tournât vers le Barreau.

Lorsque l'Académie de Musique donna, le 3 Août 1738, la premiere représentation des *Voyages de l'Amour*, Opéra-Ballet, la Musique en fut trouvée dure & généralement mauvaise. Le Poëme, qui étoit de M. de la Bruere, fit beaucoup de plaisir, quoique des censeurs chagrins prétendissent que ce n'étoit qu'un tissu de madrigaux. M. de Voltaire, plus équitable, gratifia le jeune Poète des vers suivans.

L'Amour t'a prêté son flambeau ;
QUINAULT, son Ministre fidele,

O iv

T'a laissé son plus doux pinceau :
 Tu jouiras d'un sort nouveau ,
 Sans craindre jamais de BOILEAU ,
 Et sans rencontrer de cruelle.

Quelques jours après la représentation des *Voyages de l'Amour*, Mademoiselle *Quoniam*, beauté à la mode , se trouva dans une loge avec M. de la Bruere , qu'elle ne connoissoit pas. Elle lisoit avec attention le nouveau Ballet , & en parloit d'une maniere très-flatteuse. Le jeune Auteur lui demanda le livre pour un moment , & le lui ayant rendu, elle y trouva ce quatrain qu'il venoit d'écrire avec un crayon.

Si l'Auteur voit ses vers applaudis en ce jour ,
 C'est le public qui paiera son ouvrage ;
 Mais s'il obtient votre suffrage ,
 Il sera payé par l'amour.

Ce trait de vivacité & de présence d'esprit fit honneur à M. de la Bruere. La Demoiselle lui répondit, assure-t-on, sur les mêmes rimes :

Quel triomphe flatteur ! le public en ce jour
 Vous assure de son suffrage ;
 Et je voudrois être l'amour ,
 Pour pouvoir dignement couronner votre ouvrage.

PHILIPPE NÉRICAULT DESTOUCHES,
*de l'Académie Française, né à Tours en 1680,
mort à Paris en 1754.*

Pressé par le besoin de vivre, M. Destouches embrassa dans sa jeunesse l'état de Comédien. Il étoit à Soleure Directeur d'une Troupe, lorsqu'il eut occasion de se faire connoître de M. le Marquis de Puyfieux, Ambassadeur de France en Suisse, par une harangue qu'il prononça devant lui, à la tête de ses camarades. Cette harangue, pleine d'esprit & de finesse, donna la plus haute opinion du jeune Acteur à ce Ministre, & lui fit naître le desir de converser avec lui. Voyant que ce Comédien de campagne étoit éclairé & supérieur à sa harangue, il lui demanda s'il quitteroit, pour être son Secrétaire, un état qu'il paroïssoit avoir embrassé malgré lui. M. Destouches, comme on peut le croire, n'hésita pas sur la réponse. M. l'Ambassadeur se l'attacha d'abord en qualité de Secrétaire particulier, & ensuite en qualité de Secrétaire d'Ambassade. Il le forma aux af-

fares & aux négociations. Ce fut pendant son séjour en Suisse que M. Destouches , entraîné par son goût dominant pour le théâtre , composa sa Comédie du *Curieux impertinent*, qui réussit. A la fin de l'Ambassade , il la fit représenter à Paris ; elle eut un si grand succès , que l'Auteur fit depuis sa plus douce occupation de travailler pour le Théâtre. M. le Régent , informé de son talent pour les négociations , lui fit l'honneur de le choisir pour accompagner en Angleterre l'Abbé Dubois , depuis Cardinal & premier Ministre.



Le pere de M. Destouches étoit un homme dur. Ses mauvais traitemens n'avoient pas peu contribué à éloigner son fils de la maison paternelle. Cependant celui-ci qui n'avoit point oublié qu'il lui devoit le jour & l'éducation , lui envoya quarante mille livres qui étoient le fruit de son travail & de ses épargnes , pour l'aider à soutenir sa famille ; action que l'âge d'or auroit trouvée toute naturelle , mais qui , par malheur , est devenue louable dans un siecle où de pareils traits sont si rares.



X Le Duc d'Orléans, Régent, sensible aux services de M. Destouches, lui dit, à son retour d'Angleterre, où il avoit fait les fonctions de Ministre Plénipotentiaire : *Personne n'a mieux servi le Roi que vous, personne ne le fait mieux que moi ; je vous en donnerai des preuves qui vous étonneront, ainsi que toute la France.* La mort de ce Prince fit évanouir toutes ses espérances.

/ Le Cardinal de Fleuri voulut tirer Destouches de la solitude qu'il s'étoit choisie après la mort du Régent, pour l'envoyer en Ambassade à Pétersbourg. Le Poëte, aimant mieux émonder les arbres de sa campagne, corriger les ridicules de son pays, que d'aller étudier le caractère des Boyards de Russie, refusa cette honorable commission.

« On ne trouve pas dans les Pièces de Destouches (dit un Auteur qui l'a beaucoup connu) la force & la gaieté de Regnard, encore moins les peintures naïves du cœur humain, le naturel, cette vraie plaisanterie, cet excellent comique qui fait le mérite de

» l'inimitable Moliere ; mais il n'a pas laissé de
 » se faire de la réputation après eux. Il a du
 » moins évité le genre de la Comédie languou-
 » reuse , de cette espece de Tragédie bour-
 » geoise , qui n'est ni comique ni tragique ,
 » monstre né de l'impuissance des Auteurs , &
 » de la satiété du public , après les beaux
 » jours du siecle de Louis XIV. »



La conduite de Destouches a plus décrié les
 vices que ses Comédies. Un homme qui avoit
 envoyé 40000 livres d'épargnes à son pere ,
 pouvoit peindre *l'Ingrat* sans rougir. Un Philo-
 sophe qui avoit refusé des postes brillans , & qui
 en avoit perdu d'autres sans regret , étoit bien
 reçu à mettre *l'Ambitieux* sur la scène. Pour ac-
 quérir les qualités d'un patriote , d'un pere , d'un
 parent , d'un époux , d'un ami , il falloit étudier
 son caractere , autant que ses ouvrages. Il disoit
 que « l'averfion que les méchans inspirent , peut
 » flatter leur détestable amour-propre , parce
 » que cette averfion tient à la crainte ; & que
 » le moyen le plus sûr de les décourager , étoit
 » de les humilier par le ridicule. »



C'est dans la solitude de Fortoiseau (maison de campagne près de Melun) que Destouches composa toutes les piéces qu'il a données depuis *le Philosophe marié*. C'est de là qu'il venoit les apporter aux Comédiens, & répartoit pour sa campagne la veille de leur représentation.



On a dit de cet estimable Poëte :

Cet Auteur, dont la verve au Théâtre applaudie,
Jamais pour l'égayeur ne fit rougir Thalie ;
Il fut, chose assez rare, en respectant les mœurs,
Charmer la multitude, & plaire aux connoisseurs.



Malgré les affaires importantes dont M. Destouches étoit chargé à la Cour d'Angleterre, où l'Abbé Dubois l'avoit laissé avec la qualité de Ministre Plénipotentiaire, il conçut une violente passion pour une Demoiselle Angloise, née Catholique, nommée *Dorothée Jonhston*, fille d'une naissance distinguée ; & par des raisons que la politique lui imposoit, il l'épousa secrètement dans la Chapelle qu'il avoit à Londres, en qualité de Ministre de France. Ce fut son premier Chapelain qui leur donna la bé-

nédiction nuptiale, en présence de sa belle-sœur & de quatre témoins leurs intimes amis & leurs confidens. Ce mariage secret est le véritable sujet du *Philosophe marié*.



L'Académie, ayant perdu M. Campistron, ne crut pouvoir le remplacer que par M. Destouches; son discours de réception fut généralement applaudi.



La mort ayant enlevé cet illustre Académicien, M. de Boissi, qui le remplaça, lut une Ode dont nous avons extrait les deux strophes suivantes :

Je frémis : où va mon audace ?
 Quel est le péril que je cours ?
 Le Grand-Homme que je remplace
 Est le TÉRENCE de nos jours.
 J'ose marcher dans sa carrière ;
 Mais DESTOUCHES est près de MOLIERE ,
 Autant que je suis loin de lui :
 Ami riant de la sagesse ,
 Il fut divertir sans bassesse ,
 Et nous instruire sans ennui.



Il ne borna point son génie
 Dans les limites de l'Auteur :

Il fut , pour servir sa patrie ,
 Utile Négociateur ;
 Il fut , comme un plan dramatique ,
 Conduire un projet politique :
 D'Adiffon il suivit les pas ;
 Et contre l'aveugel ignorance ,
 Prouva qu'un Ecrivain qui pense
 A l'esprit de tous les états.



Un Plaisant , qui ne vouloit pas perdre un bon mot , fit cette épigramme sur la Comédie du *Curieux impertinent* , qui a eu un succès soutenu.

On représente maintenant
 Le Curieux impertinent ;
 Pour moi , j'ai vu la Piece , & j'ose en être arbitre :
 Voici ce que j'en crois de mieux :
 Pour la voir une fois , on n'est que curieux ;
 Mais qui la verra deux , en portera le titre.



L'Auteur de cette épigramme eut la bonne foi d'avouer qu'il ne l'avoit pas faite pour contredire la juste approbation du public , mais seulement pour ne pas perdre un bon mot. Si tous les faiseurs de satyres avoient la même sincérité que celui-ci , de convenir qu'ils ont plus cherché à s'égayer aux dépens d'un talent avoué

par eux-mêmes, qu'à faire une critique utile & juste, ils n'essuieront pas le reproche qu'on leur a fait si souvent de joindre la mauvaise foi à la bassesse, en déchirant ce qu'ils sont forcés d'estimer.



La force du naturel, autre Comédie de Destouches, n'eut ni chute ni succès. Dans cette pièce, un des Acteurs dit, en faisant l'éloge de la jeune fille que représentoit Mademoiselle Gauffin.

. C'est un pauvre mouton ;
Je crois que de sa vie elle ne dira non.

Ce trait fit sourire tout le monde, qui se rappella ce mot de cette tendre & naïve Actrice : « Cela leur fait, tant de plaisir, & à moi si peu de peine! »



Destouches fit la Comédie du *Glorieux*, pour Dufresne, qui réussissoit encore mieux dans les rôles de haut-comique, que dans les tragiques. On ajoute que c'étoit d'après Dufresne lui-même, que le personnage du Glorieux fut dessiné ; aussi le joua-t-il avec la plus grande
vérité

vérité. Duchemin ne remplit pas moins heureusement celui de Lisimon ; le mérite de ces deux Acteurs ajouta encore au mérite de la Piece.

Dufresne avoit un Valet avec lequel il jouoit souvent d'original le Glorieux , & daignoit quelquefois , comme le héros de la Piece , s'abaisser *jusqu'à la confidence*. Ce Domestique , peu fidele , rapportoit souvent dans les Foyers , les propos de son Maître , ce qui divertissoit beaucoup les autres Comédiens. Un jour , entr'autres , qu'il ne vouloit pas jouer , il lui dit : “ Champagne , allez-vous-en dire ” à ces gens que je ne jouerai pas aujourd'hui.

Le ton présomptueux de Destouches , dans sa préface du *Glorieux* , donna lieu à cette épigramme.

Destouches , dans sa Comédie ,
A cru peindre le Glorieux ;
Et moi je trouve , quoi qu'on die ,
Que sa préface le peint mieux.

CHARLES DE SECONDAT , *Baron de LA BREDE & de MONTESQUIEU , ancien Président à Morrier au Parlement de Bordeaux , de l'Académie Françoisse & de celle des Sciences de Prusse , de la Société Royale de Londres , né au Château de la Brède , près de Bordeaux , le 18 Janvier 1689 , mort à Paris le 10 Février 1755.*

—*—

66

Le génie qui régné dans les *Lettres Persanes* , ouvrit les portes de l'Académie Françoisse au Président de Montesquieu , quoique l'Académie fût maltraitée dans ce livre. Mais en même tems la liberté avec laquelle l'Auteur parle du Gouvernement , & des abus de la Religion , lui attira une exclusion de la part du Cardinal de Fleuri. Montesquieu prit un tour très-adroit pour mettre le Ministre dans ses intérêts. Il fit faire , en peu de jours , une nouvelle édition de son livre , dans laquelle il retrancha ou adoucit tout ce qui pouvoit être condamné par un Cardinal & par un Ministre. Il porta lui-même l'Ouvrage au Car-

dinal, qui ne lisoit guère, & qui en lut une partie : cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes de crédit, ramena le Cardinal; & Montesquieu entra dans l'Académie.



Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparoit déjà les matériaux de *l'Esprit des Loix*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du Droit civil. Cependant, l'étude de la Jurisprudence ne suffisant pas à l'étendue de son génie, il approfondissoit en même tems des matieres encore plus importantes & plus délicates. Il se proposoit de prouver dans un Écrit, qui n'a point paru, que l'idolâtrie de la plupart des Payens ne paroïssoit pas mériter une damnation éternelle.



Dans le cours de ses voyages, Montesquieu vit à Venise le fameux Law, à qui il ne restoit, de sa grandeur passée, que des projets heureusement destinés à mourir dans sa tête, & un diamant qu'il engageoit pour jouer aux jeux de hasard. Un jour, la conversation rou-

loit sur le fameux systême de Law , époque de tant de malheurs & de fortunes , & sur-tout d'une dépravation remarquable dans nos mœurs. Comme le Parlement de Paris, dépositaire immédiat des Loix dans les tems de minorité , avoit fait éprouver au Ministre Ecoffois quelque résistance dans cette occasion ; Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essayé de vaincre cette résistance, par un moyen presque toujours infallible en Angleterre , par le grand mobile des actions des hommes, en un mot , par l'argent. « Ce ne sont pas , ré-
» pondit Law, d'aussi grands génies que mes
» compatriotes , mais ils sont plus incorrup-
» tibles ».

Il résultoit des observations que Montesquieu avoit faites dans le cours de ses voyages, que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre.

Pendant que des insectes tourmentoient Montesquieu dans son pays, l'Angleterre élevoit un

monument à sa gloire. En 1752, M. Daffier, célèbre par les médailles qu'il a frappées en l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris, pour frapper la sienne. M. de la Tour, cet Artiste si supérieur par son talent, & si estimable par son désintéressement & l'élévation de son ame, avoit ardemment désiré de donner un nouveau lustre à son pinceau, en transmettant à la postérité le portrait de l'Auteur de l'*Esprit des Loix*. Il ne vouloit que la satisfaction de le peindre, & comme Appelle, il méritoit que cet honneur lui fût réservé. Mais Montesquieu, d'autant plus avare du temps que celui-ci en étoit plus prodigue, se refusa constamment & poliment à ses pressantes sollicitations. M. Daffier essaya d'abord des difficultés semblables. « Croyez-
» vous, dit-il enfin à M. de Montesquieu, qu'il
» n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma pro-
» position qu'à l'accepter » ? Désarmé par cette plaisanterie, il laissa faire à M. Daffier ce qu'il voulut.



» En entrant dans le monde, disoit Mon-
» tesquieu, on m'annonça comme un homme

» d'esprit , & je reçus un accueil assez favo-
 » rable des gens en place. Mais lorsque , par
 » le succès des *Lettres Persannes* , j'eus peut-
 » être prouvé que j'en avois , & que j'eus ob-
 » tenu quelque estime du public , celle des
 » gens en place se refroidit. J'essuyai mille dé-
 » goûts. Comptez , ajoute-t-il , qu'intérieure-
 » ment blessé de la réputation d'un homme cé-
 » lébre , c'est pour s'en venger qu'on l'humilie,
 » & qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'é-
 » loges , pour supporter patiemment ceux d'au-
 » trui ».



Les *Lettres Persannes* eurent d'abord un dé-
 bit si prodigieux , que les Libraires mirent tout
 en usage pour en avoir des suites. Ils alloient
 tirer par la manche tous les Auteurs qu'ils ren-
 controient : *Monsieur* , disoient-ils , *faites-moi*
des Lettres Persannes.



» Si cet Ouvrage a du succès , dit M. de
 » Montesquieu , en parlant de l'*Esprit des*
 » *Loix* , je le devrai beaucoup à la majesté de
 » mon sujet. Cependant , je ne crois pas avoir
 » totalement manqué de génie. Quand j'ai vu

” ce que tant de grands hommes en France,
” en Angleterre, en Allemagne, ont écrit avant
” moi, j’ai été dans l’admiration, mais je n’ai
” point perdu courage. *Et moi aussi je suis*
” *Peintre*, ai-je dit avec le Corrège.

On parloit devant Montesquieu du Roman
de Dom-Quichotte. “ Le meilleur livre des Es-
” pagnols, dit ce grand-homme, est celui qui
” se mocque de tous les autres ”.

Le Président de Montesquieu ayant montré
ses *Lettres Persannes* au Pere Desmolets, lui
demanda si cela seroit débité. -- “ Président,
” lui répondit le Bibliothécaire, cela sera
” vendu comme du pain ”.

Montesquieu étoit extrêmement distrahit. Il
partit un jour de Fontainebleau, & fit aller son
Carosse devant lui, afin de le suivre à pied
pendant une heure, dans la vue de prendre de
l’exercice. Il alla jusqu’à Villejuif, croyant
n’être qu’à Chuilly.

Il étoit fort doux envers ses domestiques ; il lui arriva néanmoins un jour de les gronder vivement ; mais se retournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scène : « Ce » font , lui dit-il , des horloges qu'il est quel- » quefois besoin de remonter. »

Il disputoit sur un fait avec un Conseiller du Parlement de Bordeaux , qui avoit de l'esprit , mais la tête un peu chaude. Celui-ci , à la suite de plusieurs raisonnemens débités avec fougue , dit : « M. le Président , si cela n'est pas comme » je vous le dis , je vous donne ma tête. — Je » l'accepte , répond froidement Montesquieu , » les petits présens entretiennent l'amitié ».

Quelques jours avant sa mort , Montesquieu dit à une femme de qualité : « Madame , la ré- » vélation est le plus beau présent que Dieu ait » fait aux hommes ».

Etant au lit de la mort , il donna à Madame la Duchesse d'Aiguillon le manuscrit des cor-

reçions qu'il avoit faites aux *Lettres Persannes*, en lui disant : *je sacrifierai tout à la raison & à la Religion, mais rien aux Jésuites. Voyez avec mes amis, si cela doit paroître.*

X On a appris qu'un jour, pendant que Madame la Duchesse d'Aiguillon étoit allé dîner, le Pere Routh, Confesseur de M. de Montesquieu, étant venu, & ayant trouvé le malade seul avec son Secrétaire, fit sortir celui-ci de la chambre & s'y enferma sous clef. Madame d'Aiguillon revenue d'abord après dîner, s'approcha de la porte & entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa & le Jésuite ouvrit : *Pourquoi tourmenter cet homme mourant*, lui dit-elle ? Alors le Président de Montesquieu, reprenant lui-même la parole, lui dit : *Voilà, Madame, le Pere Routh, qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire, pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au Confesseur, qui s'excusa en disant : *Madame, il faut que j'obéisse à mes supérieurs ; & il fut renvoyé sans rien obtenir.*

Une Demoiselle un peu galante faisoit un jour mille questions à Montesquieu , sans qu'il répondit à aucune. Ce grand homme enfin impatienté , saisit le moment où elle lui demandoit ce que c'étoit que le bonheur ? « Le » bonheur, lui dit-il, c'est la fécondité pour » les Reines , la stérilité pour les filles , & la » surdité pour ceux qui sont auprès de vous.

Montesquieu venoit d'achever les *Causes de la grandeur & de la décadence des Romains*, ouvrage profond & plein de choses. Il y avoit, parmi les Présidens du Parlement de Bordeaux, un homme d'esprit, aimant la belle Littérature, & commençant à goûter la Philosophie. Montesquieu lui confia son manuscrit, en le priant de lui en dire son avis. Quelque tems après, il reçoit, de la bouche de cet ami, le conseil de supprimer l'ouvrage, comme trop foible, trop au-dessous des ingénieuses *Lettres Persannes*, & comme devant nuire à sa réputation. Le Philosophe écoute ce jugement sans trouble, sans humeur, reprend son manuscrit, y ajoute pour épigraphe : *docuit quæ*

maximus Atlas (ce que m'apprit le grand Atlas) & donne le tout à l'impression. Environ onze années après , Montesquieu arrive à Paris , apportant avec lui , en manuscrit , son chef-d'œuvre de *l'Esprit des Loix* , qu'il vouloit publier après qu'Helvétius son ami lui en auroit dit sa pensée. Helvétius lit attentivement l'ouvrage , en porte le jugement le plus défavorable ; mais se défiant de lui-même , il admet M. Silhouette dans la confiance de ce manuscrit , & l'abandonne à son examen. M. Silhouette , homme de talent autant que de vertu , lit & juge comme M. Helvétius. Celui-ci plus confiant alors parle avec franchise à Montesquieu , & lui donne le conseil d'oublier entièrement *l'Esprit des Loix* , & même de le brûler. Montesquieu reçoit encore tranquillement cet avis , reprend son manuscrit , y ajoute cette épigraphe : *Prolem sine matre creatam* , (enfant qui n'a point de mère ,) & l'envoie aux presses de Genève.

Montesquieu se méloit quelquefois de faire des vers , & n'y réussissoit pas mal , si l'on

en juge par ceux-ci à Madame de Boufflers.

BOUFFLERS, vous avez la Ceinture,
 Que la Déesse de Paphos
 Reçut des mains de la nature,
 Au débrouillement du chaos.
 Si quelquefois votre parure
 A des irrégularités ;
 Une grace, qui les corrige,
 Fait voir à nos yeux enchantés ;
 Que la Beauté qui se néglige,
 Est la première des Beautés.



On peut dire de Montesquieu ce que disoit
 d'Homère Thémiseul de St. Hiacinthe, dans
 son *Chef-d'œuvre d'un inconnu* : « Je ne crois
 » pas l'admirer, parce que je raisonne bien ;
 » mais je crois raisonner bien, parce que je
 » l'admire ».



Voici les vers que fit Piron sur la mort de
 ce grand homme.

L'Aigle a disparu!... MONTESQUIEU ;
 Du haut de la double Colline,
 Revole, pour jamais, au lieu
 De son immortelle origine.
 Qui de la Région Divine
 Reconnoîtra mieux le chemin ;

Que le merveilleux Ecrivain ,
Qui , sur les ailes du génie ,
Une plume d'or à la main ,
Le parcourut toute sa vie

NICOLAS LENGLET DUFRESNOY,
*né à Beauvais , le 5 Octobre 1674, mort à
Paris le 16 Janvier 1755.*

—♦—

Pendant le cours de sa vie , Dufresnoy ha-
bita moins sa maison que la Bastille , où il fut
enfermé dix à douze fois. Il étoit si accou-
tumé à ces fréquents voyages , qu'en voyant
paroître l'Exempt Tapin , aussi-tôt , sans lui
donner le temps de s'expliquer : « Allons vite ,
» disoit-il à sa Gouvernante , mon petit pa-
» quet , du linge , du tabac ».

—♦—

L'Abbé Lenglet étoit doué d'une mémoire
prodigieuse. Cette qualité parut chez Madame
de Graffigni , où l'Abbé Lenglet dina avec
plusieurs Savans , entr'autres avec M. Duval ,
Bibliothécaire de l'Empereur. Il y avoit trente-

cinq ans que M. Lenglet étoit de retour de Vienne ; il connoissoit la Bibliothèque de l'Empereur Charles VI ; la conversation étant tombée sur ce sujet, il fit une longue énumération des livres & des manuscrits qui composoient cette Bibliothèque ; il en avoit retenu tous les titres ; à tel endroit, disoit-il, sont tels & tels ouvrages , à telle tablette , tels autres , &c. M. Duval ne pouvoit revenir de sa surprise ; la Bibliothèque de l'Empereur se trouvant alors dans le même état , le même arrangement , que le disoit l'Abbé Lenglet.



La mort de l'Abbé Lenglet a été malheureuse. Il prit , en rentrant chez lui , un livre nouveau , c'étoit *les considérations sur les révolutions des Arts* , par M. l'Abbé de Méhégan ; il en lut quelques pages , s'endormit & tomba dans le feu : on arriva trop tard pour pouvoir le secourir.



CESAR CHESNEAU, *sieur DU MARSAIS*,
né à *Marseille* le 17 Juillet 1676, mort à
Paris le 11 Juin 1756.

La mere de M. Dumarfais laissa dépérir la fortune de ses enfans, par un désintéressement romanesque ; sentiment louable peut-être dans un Philosophe isolé, mais sûrement blâmable dans une mere de famille. M. Dumarfais avoit deux oncles d'un mérite distingué, qu'il perdit fort jeune, & peu après la mort de son pere. Ils lui avoient laissé une bibliothèque nombreuse & choisie, qui, bientôt après leur mort, fut vendue presque en entier, à un prix fort modique. Le jeune Dumarfais pleura beaucoup cette perte, & cachoit tous les livres qu'il pouvoit soustraire. L'excès de son affliction engagea sa mere à mettre à part quelques livres rares, pour les lui donner quand il seroit en âge de pouvoir les lire ; mais ces livres même furent dissipés peu de tems après : il sembloit que la fortune, après l'avoir privé de son bien,

cherchât encore à lui ôter tous les moyens de s'instruire.



Après avoir été quelque tems chez les Peres de l'Oratoire , à Marseille , Dumarfais vint à Paris à l'âge de 25 ans , s'y maria & fut reçu Avocat. Son mariage ne fut pas heureux. L'humeur chagrine de sa femme , qui croyoit avoir acquis par une sage conduite le droit d'être infociable , le fit repentir d'avoir pris un engagement indissoluble. Il regrette , à cette occasion , dans un écrit trouvé après sa mort parmi ses papiers , que notre Religion si attentive aux besoins de l'humanité , n'ait pas permis le divorce aux particuliers , comme elle l'a quelquefois permis aux Princes.



Le Pere Baltus reprocha sérieusement à M. de Fontenelle , d'avoir adopté , sur les Oracles , le sentiment de l'Anabaptiste Vandale , comme si un Anabaptiste étoit condamné à errer en tout. La réponse de M. Dumarfais (1) à cette

(1) Dans un Ouvrage sur les Oracles , lequel n'a pas vu le jour , par les obstacles qu'on suscita à l'auteur.

objection ,

objection, est que le Pere Baltus a suivi aussi le sentiment du Luthérien Moëbius ; & qu'hérétique pour hérétique, un Anabaptiste vaut bien un Luthérien.

M. Dumarfais , après avoir abandonné à sa femme le peu de biens qu'il avoit , entra chez M. le Président de Maisons , en qualité de Précepteur de ses fils. Il y avoit passé plusieurs années , lorsque M. de Maisons qui en avoit fait son ami , & qui se proposoit de reconnoître les obligations qu'il lui avoit , mourut presque subitement. M. Dumarfais , sur les espérances qu'on lui donnoit de suppléer à ce que le pere n'avoit pas pu faire , demeura encore quelque tems dans la maison ; mais le peu de considération qu'on lui marquoit , les dégoûts même qu'il essuya , l'obligerent enfin d'en sortir & de renoncer à ce qu'il avoit lieu d'attendre d'une famille riche , à laquelle il avoit sacrifié les douze plus belles années de sa vie. On lui proposa d'entrer chez le fameux Law , pour être auprès de son fils , alors âgé de 16 ou 17 ans. Il accepta la proposition.

Cette circonstance si favorable à sa fortune ne lui servit de rien , tant il étoit malheureux. Il avoit des actions , qu'il vouloit convertir en un bien plus solide : on lui conseilla de les garder ; bientôt après , tout fut anéanti ; & la fuite de M. Law , hors du Royaume , arracha à M. Dumarfais l'espérance d'être dédommagé de la perte qu'il avoit faite. Tout le fruit qu'il retira d'avoir demeuré dans cette maison , ce fut , comme il l'a écrit lui-même , de pouvoir rendre des services importans à plusieurs personnes d'un rang fort supérieur au sien , qui depuis n'ont pas paru s'en souvenir , & de connoître (ce sont encore ses expressions) la bassesse , la servitude & l'esprit d'adulation des Grands.



On a prétendu que M. Dumarfais , appelé pour présider à l'éducation de trois freres , dans une des premières maisons du Royaume , avoit demandé , *dans quelle Religion on vouloit qu'il les élevât.* Cette question singulière avoit été faite à M. Law , lors de la Religion Anglicane , par un homme d'esprit qui avoit

été pendant quelque temps auprès de son fils. M. Dumarfais avoit su le fait, & l'avoit raconté : on lui attribua ce discours imprudent ; & ce conte lui a beaucoup nuï.

M. Dumarfais a été accusé d'impiété, pour avoir soutenu contre les Cartésiens que les bêtes n'étoient pas des automates. Ce qu'il y a de singulier dans cette imputation, c'est que Descartes lui-même avoit été taxé d'irréligion, pour avoir prétendu que les animaux étoient de pures machines.

Lorsque M. Dumarfais donna son excellent *Traité des Tropes*, quelqu'un voulant lui faire un jour un compliment sur cet ouvrage, lui dit qu'il venoit d'entendre dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes*. Il prenoit les Tropes pour un peuple.

M. Dumarfais étoit fort désintéressé, & redoutoit même les bienfaits dont l'amitié n'étoit point le principe, ou qui ne venoient pas d'une

main qu'il pût estimer. Il rapportoit , à cette occasion , un trait que Moliere n'eût pas laissé échapper , s'il eût pu le connoître. « M. Dumarfais , disoit un avare , est un fort honnête homme : il y a quarante ans qu'il est mon ami ; il est pauvre , & il ne m'a jamais rien demandé ».



On ne doit pas laisser ignorer que M. le Comte de Lauraguais , ayant eu occasion de voir M. Dumarfais , fut si touché d'apprendre que cet Auteur estimable avoit à peine le nécessaire , qu'il lui assura une pension de mille livres , dont il a continué une partie à la personne qui avoit eu soin de la vieillesse de ce Grammairien Philosophe : action de générosité qui aura parmi nous plus d'éloges que d'imitateurs.



Voltaire a dit que « M. Dumarfais étoit du nombre de ces Sages obscurs , dont Paris est plein , qui jugent sagement de tout , qui vivent entr'eux dans la paix & dans la communication de la raison , ignorés des Grands ,

» & très-redoutés de ces charlatans en tout
» genre, qui veulent dominer sur les esprits ».

MICHEL GUYOT DE MERVILLE,
*né à Versailles en 1696, mort dans le pays
de Gex, en 1756.*

❖ 60 ❖

Après avoir beaucoup voyagé, M. Guyot de Merville s'étoit retiré à Paris. Des chagrins, causés par le dérangement de ses affaires, le déterminèrent, au bout de quelques années, à quitter la Capitale, & à chercher de la dissipation dans de nouveaux voyages. Il parcourut encore divers pays, & se retira, vers 1751, en Suisse, auprès d'un Gentilhomme son ami, chez lequel il passa les dernières années de sa vie. Le chagrin qui le dévorait le porta enfin à en avancer le terme, en se noyant dans le Lac de Genève, en 1756. La conduite qu'il tint, avant de consommer cet acte de désespoir, fait honneur à ses sentimens. Il mit ordre à ses affaires, fit un état de ses effets, laissa sur

sa table un bilan , par lequel il se trouvoit que leur valeur suffisoit pour acquitter ses dettes ; & chargea , par une lettre , un Magistrat de ses amis , de ses dernieres volontés. Merville étoit un homme plein d'honneur & de droiture. Il étoit marié ; sa tendresse pour sa femme & pour sa fille , associées à son infortune , la lui rendoient encore plus insupportable. Il tenta en vain de se réconcilier avec M. de Voltaire , dont il avoit blessé la sensibilité par quelques critiques. Il eut beau faire des vers à sa louange ; le célèbre Poëte ne se souvint que de ses satyres.



Si Merville eût joint l'esprit d'intrigue à celui de la littérature , il eût pu faire fortune , comme tant d'autres Auteurs , qui valoient moins que lui ; mais il dédaigna toute sa vie les moyens bas & contraires à la probité dont il faisoit profession. Etant à la Haye , il y ouvrit une boutique de Librairie , plutôt que de se mettre aux gages d'un homme qui lui promettoit une espece de fortune , s'il eût voulu lui prêter sa plume , pour composer des libelles contre les Ministres de France. Ce fut pendant qu'il étoit

Libraire , qu'il mit au jour un Journal Littéraire qui eut quelque succès. De retour à Paris , il composa plusieurs Pieces de Théâtre , dont quelques-unes eurent un grand succès , telles que *le consentement forcé ; l'apparence trompeuse , & les Amans assortis sans le savoir*. La plupart de ses Comédies ont le mérite de plaire autant à la lecture qu'à la représentation.



Merville étoit fils du Maître de la Poste de Versailles , & s'il en faut croire M. l'Abbé de Voisenon , *il écrivoit comme s'il ne fût jamais sorti des écuries de son pere.*

JEAN-JOSEPH VADÉ , né à Ham en Picardie , en 1720 , mort à Paris en 1757.



Le pere de Vadé , qui avoit un petit commerce , étant venu s'établir à Paris , l'amena dans cette Ville , à l'âge de cinq ans. Il eut la jeunesse la plus dissipée , la plus bouillante & la plus fougueuse. Il ne fut pas possible de lui

faire faire ses études ; & il n'a jamais su plus de latin que Bourfaut. Peut-être cette ignorance , en le rendant moins timide & moins difficile , l'a-t-elle rendu plus original dans ses écrits. Il tira tout en général de son propre fonds ; cependant il corrigea , du mieux qu'il put , le vice de son éducation , par la lecture des bons livres françois. Le genre poissard , dont il est créateur , & dans lequel il a excellé , n'est point un genre méprisable , & il y auroit certainement beaucoup d'injustice à le confondre avec le burlesque , cette platitude extravagante & facile du siècle dernier , qui ne pouvoit subsister long-tems parmi nous. Le burlesque ne peint rien ; le poissard peint la nature , basse , si l'on veut , aux regards dédaigneux d'une certaine dignité philosophique , mais très-agréable à voir , quoi qu'en disent nos délicats. Un tableau qui me représente avec vérité une Guinguette , des gens du peuple dansant , des soldats buvant & fumant , n'a-t-il pas droit de me plaire ? Vadé est le Teniers de la Littérature , & Teniers est compté parmi les plus grands Artistes : quoiqu'il n'ait peint que des fêtes Flamandes , il n'y a point de connoisseur

qui ne soit enchanté de ses tableaux ; comme il n'y a point d'homme de Lettres, ni d'Amateur qui n'ait vu jouer, & qui ne lise même avec plaisir les Œuvres de Vadé.



Vadé s'entretenant un jour avec une jolie femme, qui avoit la ridicule affectation de cheviller ses phrases par des *il a éu*, elle a *éu*, nous avons *éu* ; — Et Jupiter aussi, Madame, répliqua Vadé impatienté, a *éu Io*.



Il est inutile d'avertir qu'il ne faut pas attribuer à Vadé les contes que Voltaire a publiés sous le nom de cet Auteur. « Ils pourroient faire honneur à son esprit, dit M. l'Abbé Sabatier, mais ils n'en feroient point » à ses sentimens ni à ses mœurs. »



BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE, de l'Académie Française, & Secrétaire perpétuel de celle des Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757.

M. de Fontenelle, destiné à vivre un siècle, pensa mourir de foiblesse, le jour même de sa naissance. On le baptisa à la maison, & il ne fut porté à l'Eglise que le troisième jour. Son pere, homme de condition, mais d'une fortune médiocre, exerçoit à Rouen, la profession d'Avocat, avec plus d'honneur que de célébrité. Sa mere *Marthe Corneille*, étoit sœur des deux Poëtes de ce nom, *Pierre & Thomas Corneille*. M. de Fontenelle avoit eu trois freres. Ils eurent la piété de leur mere, & M. de Fontenelle en eut l'esprit. *Je lui ressemblois beaucoup*, disoit-il quelquefois, & *je me loue en le disant*.

Il fit ses études au College des Jésuites. En Rétorique à 13 ans, il composa pour le prix

des *Palinods* , à Rouen , une piece de vers latins qui , sans avoir obtenu de couronne , fut pourtant jugée digne de l'impression. Après sa Physique , par déférence pour son pere , il fit son Droit , fut reçu Avocat , plaida une cause qu'il perdit , & renonça au Barreau pour la Philosophie & la Littérature , qu'il cultiva le reste de sa vie.



M. le Président Hénault lut à la Reine les vers de M. de Fontenelle , sur le respect que l'on avoit à Sparte pour *une tête chenue* , & ses regrets sur ce que ce respect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit : « Faites savoir à Fontenelle que j'ai lu ses vers , & qu'une tête comme la sienne doit trouver Sparte par-tout. »



M. de Fontenelle étant dans une maison où il avoit dîné , quelqu'un vint à montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire , d'un travail si délicat , qu'on n'osoit le toucher , crainte de le briser. Tout le monde le trouvoit admirable ; « Pour moi , dit M. de Fontenelle , je

» n'aime point ce qu'il faut tant respecter. »
 Dans ce moment arrivoit Madame la Marquise
 de Flamarens. Elle l'avoit entendu , il se re-
 tourne , l'apperçoit & ajoute : « Je ne dis pas
 » cela pour vous , Madame. »



Fontenelle a dit plus d'une fois : « J'ai eu
 » la foiblesse de faire des épigrammes ; mais
 » j'ai résisté au plaisir malin de les publier. »



Il y a beaucoup plus de bons livres que de
 livres bien faits , disoit M. de Fontenelle.



Lorsqu'en 1752 M. de Voltaire mit l'article
 de M. de Fontenelle dans le Catalogue des
 Ecrivains du siecle de Louis XIV , M. de Fon-
 tenelle , qui en fut averti , demanda à un de ses
 amis comment M. de Voltaire l'avoit traité. Cet
 ami lui répondit qu'à tout prendre , l'article étoit
 favorable ; qu'il y avoit pourtant quelques res-
 trictions aux éloges ; qu'au reste , il étoit le seul
 homme vivant que M. de Voltaire eût mis dans
 ce Catalogue. « Ce début me suffit , interrom-

” pit M. de Fontenelle , & quelque chose qu’ait
” pu dire ensuite M. de Voltaire , je suis con-
” tent. ”



Un ami de M. de Fontenelle lui écrivit de Rouen : “ Vous avez mille écus , envoyez-les
” moi ”. M. de Fontenelle lui répondit :
” Lorsque j’ai reçu votre lettre , j’allois placer
” mes mille écus , & je ne retrouverai pas faci-
” lement une si bonne occasion ; voyez donc ”.
La réplique de cet ami fut : “ Envoyez-moi
” vos mille écus. ” M. de Fontenelle les lui envoya , & lui fut un gré infini de son style laconique.



M. de Fontenelle , qui avoit lu tous nos anciens Poëtes , en avoit retenu les traits les plus ingénieux , ou les plus singuliers , & les citoit volontiers. Tout ce qui avoit un certain sel & un air original , le frappoit vivement & s’étoit gravé dans sa mémoire. Quelquefois ce n’étoit qu’une plaisanterie , même qu’un jeu de mots , & ce qu’on appelle une pointe. Il y a des gens qui les méprisent toutes , & n’en peuvent souffrir aucune. M. de

Fontenelle en reconnoissoit de bonnes. Le plaisir que ces plaisanteries lui faisoient venoit en grande partie de sa gaieté ; & quand il avoit dit , *cela est plaisant* , il ajoutoit volontiers , *cela est bon*.



M. de Fontenelle avoit traduit dans sa jeunesse des devises & des inscriptions latines du pere le Jay. Quelqu'un lui parloit un jour de ces traductions , & lui disoit naturellement qu'elles n'étoient pas bonnes. Il répondit : « Elles » ne méritoient pas d'être meilleures ; n'en » parlons plus ; j'en ai honte aujourd'hui. »



On lui a souvent entendu dire : « Je n'ai » pas loué tous ceux qui se louent de moi. »



Personne ne parloit avec plus de sincérité que M. de Fontenelle , aux Auteurs qui le consultoient. Il leur promettoit le secret & le gardoit. Soit qu'on eût profité de ses avis , ou qu'on les eût négligés , il louoit toujours l'ouvrage , lorsqu'il étoit imprimé , disant , « qu'il

” étoit grand ennemi des manuscrits, & grand
 ” ami des imprimés. ”

X Après sa réception à l'Académie Française :
 “ Il n'y a plus, dit-il, que trente-neuf per-
 ” sonnes au monde, qui aient plus d'esprit que
 ” moi. ”

On connoît les deux vers suivans, qu'il fit
 quelque temps après.

Sommes-nous trente-neuf? on est à nos genoux.
 Et sommes-nous quarante? on se moque de nous.

Madame la Duchesse du Maine demanda un
 jour à quelques gens de beaucoup d'esprit, qui
 s'assembloient chez elle : “ Quelle différence y
 ” a-t-il entre moi & une pendule? ” Ces Mes-
 sieurs se trouvoient embarrassés pour la ré-
 ponse, lorsque M. de Fontenelle entra. La
 même question lui fut faite par la Princesse. Il
 répondit sur le champ : “ La pendule marque
 ” les heures, & votre Altesse les fait oublier. ”

X Excédé des éternelles symphonies des con-

certs, il s'écria un jour, dans un transport d'impatience : « Sonate, que veux-tu de moi ? »



Lorsque les Mémoires de Madame de Staal parurent : « J'en suis fâché pour elle, dit Fontenelle à un ami, je ne la soupçonnois pas de cette petiteffe ; cela est écrit avec une élégance agréable, mais cela ne valoit guère la peine d'être écrit. » Son ami lui répondit, que toutes les femmes étoient de son avis ; mais que tous les hommes n'en étoient pas. « Les femmes ont raison, répliqua-t-il, mais ce n'est peut-être pas par raison. » Il faut néanmoins avouer que les *Mémoires* de Madame de Staal sont un des ouvrages dont les femmes peuvent le plus s'enorgueillir. Nous n'en connoissons pas, parmi ceux qu'elles ont publiés, qui soient mieux écrits, ni qui annoncent plus de bon sens & de philosophie. Le peu d'importance des choses qu'on y raconte n'empêche pas qu'on ne les lise avec intérêt, & c'est ce qui relève le mérite de l'Auteur. Des gens de beaucoup d'esprit sont persuadés que Fontenelle lui-même n'écrivoit pas mieux

mieux que cette Dame , connue avant son mariage , sous le nom de Mademoiselle de Launay.



M. de Fontenelle contoit, qu'un jour , étant allé voir le Pere Mallebranche , aux P. P. de l'Oratoire de la rue St. Honoré , une grosse chienne de la maison , & qui étoit pleine , entra dans la salle où ils étoient à se promener , vint caresser le Pere Mallebranche & se rouler à ses pieds. Après quelques mouvemens inutiles pour la chasser , le Philosophe lui donna un grand coup de pied , qui fit jeter à la chienne un cri de douleur , & à M. de Fontenelle un cri de compassion. « *Eh ! quoi ,* » lui dit froidement le P. Mallebranche , *ne* » *savez-vous pas bien que cela ne sent rien ?* » — Ce conte , dit à M. de Fontenelle un de » ses amis qui le connoissoit peu sensible , » peint parfaitement le P. Mallebranche ; mais » il vous peint aussi vous-même ; il prouve » votre bon naturel. On a beau dire : les bêtes » ont une ame , & vous avez de l'ame. » M. de Fontenelle prit très-bien cette plaisanterie. & n'en fit que rire. Il avoit pris de même celle

de Madame Tencin , qui lui dit un jour , en lui mettant la main sur la poitrine : « Ce n'est pas un cœur que vous avez-là ; c'est de la cervelle , comme dans la tête. »

» Dans l'âge où j'étois le plus amoureux ,
 » disoit M. de Fontenelle , ma maîtresse me
 » fit une infidélité ; je l'appris , j'allai chez elle ,
 » je l'accablai de reproches. » Elle m'écouta
 » tranquillement , & me dit : « Fontenelle , lors-
 » que je vous pris , c'étoit , sans contredit , le
 » plaisir que je cherchois ; j'en trouve plus avec
 » un autre , est-ce au moindre plaisir que je
 » dois donner la préférence ? Soyez juste &
 » répondez-moi. — Ma foi , lui répondis-je ,
 » vous avez raison ».

X Depuis que M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume , M. de Fontenelle le voyoit beaucoup moins , & cela par discrétion. Cependant étant un jour allé à son audience , le Prince lui dit : « Quand je vous ai logé chez moi , je comptois vous voir quelquefois. — Je le comptois bien aussi , lui répondit M. de

„ Fontenelle ; mais vous avez fait une si grande
„ fortune. „



On demandoit un jour à M. de Fontenelle par quel moyen il s'étoit fait tant d'amis , & pas un ennemi. « Par ces deux axiomes , dit-
„ il ; tout est possible , & tout le monde a
„ raison. „



Etant un jour auprès de son feu , une étincelle vole sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation , il ne s'en apperçoit pas ; il va se coucher , & de bonne heure. Au milieu de la nuit , il est reveillé par la fumée. Le feu avoit pris à sa robe de chambre , & de-là , à la garde-robe. Il sonne & se leve , tout le monde est bientôt sur pied , & M. d'Aube , son neveu , avant les autres. Le neveu gronde beaucoup ; l'oncle donne de bons ordres , & le feu s'éteint ; mais la colere n'est pas calmée. M. d'Aube recommence à gronder , cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent produit un grand incendie , demande à M. de Fontenelle pourquoi il n'a pas secoué sa robe ?
„ Je vous promets , répliqua enfin le paisible

» Philosophe , que si je mets encore le feu à
 » la maison , ce sera autrement. »



✕ On fait la fermentation qu'excita dans Paris la chute du fameux système. M. d'Aube vint dire à M. de Fontenelle , que la nuit même on mettroit le feu au Palais-Royal , & le pressa beaucoup de venir coucher chez lui. « On ne » mettra point le feu , dit M. de Fontenelle ; & , » si on ne le met point , ce sera un ridicule » & pis encore d'avoir découché ; car , comme » je ne découche jamais , depuis plusieurs an- » nées , cela sera remarqué , & le ridicule sera » d'autant plus grand , que je répondrois bien » que le Prince ne découchera pas : Je resterai » donc ; » & il resta , quelques instances que M. d'Aube pût lui faire , se coucha à son heure ordinaire , dormit aussi-bien que la nuit précédente , & se dit froidement à son reveil : « On n'a pourtant pas mis le feu. » Quelqu'un à qui il conta le fait , lui dit : « Ce qui m'é- » tonne en tout ceci , ce n'est pas que vous » soyez resté au Palais-Royal ; au contraire , » je vous reconnois bien-là ; c'est que vous

” vous foyez couché , & sur-tout , que vous
” vous ayez dormi. — Bon , lui répondit M.
” de Fontenelle , je n’ai jamais eu la tête sur
” le chevet fans m’endormir aussi-tôt , & je
” ne fais ordinairement qu’un somme. ” Par-
lant une autrefois de la même aventure , &
de ce qui l’avoit déterminé à ne point décou-
cher , il ajouta : “ D’ailleurs , l’embarras d’em-
” porter mon bonnet de nuit. ”

C’est à Rouen que M. de Fontenelle a fait
sa *Pluralité des mondes*. Madame de la Mé-
fangere , qui y demeueroit alors , étoit sa *Mar-*
quise. M. de Fontenelle a dit , que lorsqu’il
lui en fit la lecture , la femme de chambre de
Madame de la Méfangere , qui étoit présente ,
reconnut sa maîtresse dès les premières pages ,
& même le parc de la Méfangere , & se mit
à sourire. Cette Dame , ne voulant pas que
le Public la reconnût aussi , dit à M. de Fon-
tenelle qu’il falloit un peu diminuer la ressem-
blance ; & de brune qu’elle étoit il la fit
blonde. Le célèbre Chirurgien Lecar a écrit à
plusieurs amis de Paris , qu’on voyoit encore

dans le parc de la Mésangere, il y a vingt ans, des vers que M. de Fontenelle avoit gravés de sa main sur l'écorce des hêtres.



Les amis de M. de Fontenelle lui ont entendu dire plus d'une fois : « Un des plus beaux » traits de ma vie, c'est de n'avoir pas été » jaloux de M. de la Motte. »



On disoit un jour à M. de Montesquieu : « M. de Fontenelle n'aime personne. » Il répondit : *Eh bien, il en est plus aimable dans la société.* « Il y portoit tout, a dit une femme » de ses amies, excepté ce degré d'intérêt qui » rend malheureux. »



Mademoiselle Subligny, célèbre Danseuse, étant allée en Angleterre, avoit cherché des lettres de recommandation. M. de Fontenelle lui en avoit donné pour l'illustre M. Loke. » Le grand Métaphisicien, disoit M. de Fontenelle, devint l'homme d'affaires de Mademoiselle Subligny. »



Le plaisir de la conversation étoit l'unique délassément de M. de Fontenelle ; & il y étoit presque aussi sensible , que s'il eût été grand parleur , pourvu néanmoins que la conversation fût entre gens d'esprit , sans quoi il s'ennuyoit ; mais très-poliment ; on ne s'en appercevoit jamais. Il avoit le don d'écouter , & de bien écouter. Il se plaisoit à entendre d'excellentes choses , autant & plus qu'à en dire : « Car » alors , disoit-il , je m'instruis ou je m'amuse » en reposant ma poitrine. »

Il y a du bien par-tout , & M. de Fontenelle le voyoit , non-seulement parce qu'il étoit éclairé , mais parce qu'il aimoit à le voir. Il détournoit exprès la vue du mal. « On ne » le voit toujours que trop , disoit-il ; on le » voit sans le regarder , & l'on y perd. »

Ce bon esprit avoit une filleule fort jolie , mais très-maligne. La mere s'en plaignit un jour devant son parrein. M. de Fontenelle envisageant l'enfant , dit en souriant : « Elle ne » vaut rien , mais elle en vaudra mieux. »

Un jour , dans les dernières années de sa vie , se trouvant seul par hasard avec une jolie femme , il tira vite le cordon de la sonete. Sur le champ il vint du monde. Alors M. de Fontenelle dit , en fouriant , à la Dame fort surprise : « Ah ! Madame , si je n'avois que » quatre-vingt ans ! »



Etant au lit de la mort , il répondit à son Médecin , qui lui avoit demandé ce qu'il souffroit & ce qu'il sentoit : « Je ne sens autre » chose qu'une difficulté d'être. »



M. de Voltaire a donné à Fontenelle les louanges les plus précieuses. Tout le monde fait ce vers si heureux , & qui caractérise si bien l'illustre Secrétaire de l'Académie des Sciences :

L'ignorant l'entendit , le Savant l'admira.

M. de Fontenelle a dit : « On détruiroit » presque toutes les Religions , si l'on obligeoit » ceux qui les professent à s'aimer. »



Le Président Rose étoit fort avare. On vint un jour faire la quête chez lui. Il mit dans la bourse ce qu'il voulut , quitta la compagnie , & revint quelques momens après. Le quêteur s'adressa une seconde fois à lui , comme au maître de la maison. Le Président dit : « J'ai » donné , Monsieur. » L'autre répliqua : « Je » le crois , mais je ne l'ai pas vu. — Et moi , » dit M. de Fontenelle , qui étois présent , je » l'ai vu , & je ne le crois pas.



M. le Duc d'Orléans , Régent , avoit projeté de donner un Président perpétuel à l'Académie Royale des Sciences. Il jeta les yeux sur M. de Fontenelle ; mais lorsque ce Prince lui parla de son projet : « Monseigneur , lui » répondit-il , ne m'ôtez pas la douceur de » vivre avec mes égaux. »



L'ambition n'eut jamais aucune prise sur M. de Fontenelle ; il en avoit vu les funestes effets dans le Cardinal Dubois , qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un parloit un jour au Philosophe ,

de la grande fortune que ce Ministre avoit faite , pendant que lui , qui n'étoit pas moins aimé du Régent , n'en avoit fait qu'une médiocre : « Cela est vrai , répondit M. de Fontenelle ; mais je n'ai jamais eu besoin que le Cardinal Dubois vînt me consoler. »

XIII
M. de Fontenelle avouoit que la Religion Chrétienne étoit la seule qui eût des preuves.

Les chef-d'œuvres de Théâtre ont toujours essuyé quelques contradictions de la part des contemporains. On pourroit citer *le Cid* , *Athalie* , *le Misanthrope*. Sitôt que la Tragédie de Mérope fut imprimée , M. de Fontenelle se la fit lire , & dit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il en pensoit : « La représentation de Mérope a fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire , & la lecture en fait encore plus à Mademoiselle Dumesnil. »

Voltaire demandoit un jour à Fontenelle ,

ce qu'il pensoit de sa Tragédie de *Mahomet*?
Elle est horriblement belle, lui répondit-il.

La seconde représentation de l'*Oreste* fut donnée huit jours après la première. M. de Voltaire avoit employé cet espace de tems à y faire des corrections, sur quoi M. de Fontenelle dit : « M. de Voltaire est un homme » bien singulier, il compose ses Pièces pendant leur représentation. »

» Pour la solidité du raisonnement, pour » la force, pour la profondeur, il ne faut » que des hommes, disoit Fontenelle; pour » une élégance naïve, pour une simplicité fine » & piquante, pour le sentiment délicat des » convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. »

Le Duc d'Orléans, Régent, s'étant fait lire par Fontenelle un petit poëme manuscrit que ce dernier avoit composé sur une matière délicate, le Prince le lui demanda, pour le lire

lui-même , à tête reposée. Fontenelle le refusa. Le Prince insista , promit un secret inviolable & une prompte restitution. Fontenelle ne se laissant point gagner : « Je vous le jure ! (lui dit S. A. Royale ,) & Fontenelle se taisoit. « Je vous le jure , foi de Prince ! » Il se taisoit encore. « Foi de Gentilhomme ! » Il céda enfin , mais depuis il redemanda vainement son manuscrit.

Il n'y pensoit plus , lorsque long-temps après étant allé faire sa cour au Prince , qu'il ne trouva pas seul , on le fit passer dans un cabinet , où appercevant sur un bureau son manuscrit , il le mit dans sa poche , n'en dit rien au Régent , & il n'en fut jamais parlé.



Fontenelle , que Racine avoit persécuté , lorsqu'Athalie parut , se permit un mouvement de vengeance , & fit courir dans les sociétés une épigramme très-injuste contre le moderne Euripide. La voici :

Gentilhomme extraordinaire ,
Et suppôt de Lucifer ,
Pour faire encor pis qu'Esther .
Comment diable as-tu pu faire !



L'Académie Françoisé étoit assemblée pour admettre ou rejeter Piron , le Patriarche de la littérature , l'illustre Fontenelle , âgé alors de 98 ans , s'y fit transporter. Il étoit complètement sourd. Il jugea par les gestes de quelques Académiciens, que les esprits s'échauffoient. “ De quoi s'agit-il , demanda Fontenelle ? — Monsieur , lui répondit La Chaussée , on parle de M. Piron. Nous avouons tous qu'il a mérité le fauteuil , mais il a fait son Ode , l'Ode que vous connoissez. — Ah ! oui , reprit subitement l'Auteur des *Mondes* ; s'il l'a faite , il faut bien le gronder ; mais s'il ne l'a pas faite , il ne faut pas le recevoir. ”



Le même Auteur disoit souvent que , s'il tenoit toutes les vérités dans sa main , il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. La découverte d'une seule vérité a fait conduire Galilée dans les prisons de l'Inquisition.



Madame d'Argenton , mere de feu M. Le

Grand-Prieur, soupant un jour en grande compagnie chez M. le Duc d'Orléans, & ayant dit quelque chose de très-fin, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu ?*

« Trouvez-moi, dit Fontenelle, dans son
 » *Histoire des Oracles*, une demie douzaine
 » d'hommes à qui je puisse persuader que ce
 » n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne dés-
 »espère pas, par leur moyen, de le persua-
 »der à des Nations entières. » Si cela est,
 quelle foi doit-on ajouter aux systêmes de philosophie les mieux établis ! &c.

A la reprise de *Thétis & Pélée*, Tragédie-Opéra de Fontenelle, les Directeurs de l'Opéra prièrent l'Auteur de vouloir bien assister à la répétition qu'ils en firent quelques jours avant la représentation. Le motif de cette invitation étoit une difficulté survenue entre les Acteurs. Il s'agissoit de savoir si l'on devoit faire danser les Prêtres, qui ont un rôle dans cette Piece. A cette question, M. de Fontenelle répondit : « Je veux que mes Prêtres

» marchent ; faites danser les autres , si vous
 » voulez. » Réponse ingénieuse , & qui ne
 pouvoit manquer d'être applaudie , dans la
 conjoncture critique où se trouvoit alors le
 Clergé de France



» Fontenelle , dit l'Abbé de Voisenon , avoit
 » de l'esprit aux dépens du sentiment ; mais
 » il avoit en galanterie tout ce qui lui man-
 » quoit en sensibilité , & c'est ce qui le ren-
 » dit également aimable aux yeux de tout le
 » monde : Comme rien ne l'affectoit , rien ne
 » pouvoit lui donner de l'humeur ; ses vertus
 » sociales étoient dues à ce défaut.



Un Suédois , jugeant M. de Fontenelle ,
 l'unique rareté de France , digne du voyage ,
 partit de Paris , dès qu'il eût vu notre Phiio-
 sophe. Il crut que la pureté de son hommage
 seroit profanée , s'il y méloit le motif de sa-
 tisfaire , dans cette Capitale , toute autre es-
 pece de curiosité.



Sorti de Rouen avec ses seuls talens & ses Ouvrages, M. de Fontenelle leur devoit toute sa fortune, qui montoit à 21000 liv. de rente & 8000 livres d'argent comptant, une assez grande maison meublée & une bibliothèque.

M. le Régent demandoit à M. de Fontenelle quel jugement il falloit porter des ouvrages en vers ? « Monseigneur, dites toujours » qu'ils sont mauvais, & sur cent fois vous » ne vous tromperez pas deux. » D'autres attribuent cette réponse à Ménage, à qui le Cardinal de Retz avoit demandé des leçons pour apprendre à juger du mérite des ouvrages en vers.

Fontenelle a dit : « le Sage tient peu de » place, & en change peu. »

A la dernière reprise de *Thétis*, Opéra de Fontenelle, la marche des Prêtres fut fort mal exécutée. L'Auteur dit, en sortant, au Directeur : « Monsieur, je suis très-mécon- » tent de mon Clergé. »

M. le Régent s'amusoit un jour à lui conter ses exploits galans. Le Philosophe lui dit, en fouriant : « Monseigneur fait toujours des » choses au-dessus de son âge.

Une jeune Demoiselle , jolie & remplie d'esprit , disoit un soir à M. de Fontenelle , que la lumiere incommodoit , & qui cependant avoit voulu qu'on allumât les bougies : « Mais , Monsieur , on dit que vous aimez » l'obscurité ? » *Non pas où vous êtes , Mademoiselle* , reprit le galant Vieillard.

Voyant le buste de Despréaux par Girardon ; Fontenelle s'écria : « Je ne m'en dédis pas , il » faut le couronner de lauriers & l'envoyer » aux galeres. » Ce mot prouve qu'il n'étoit pas plus exempt qu'un autre , de haine & de ressentiment.

Quelqu'un le félicitoit sur son grand âge : « Ne parlez pas si haut , reprit-il ; la mort m'a

» oublié sur son passage , vous la feriez penser
» à moi. »

Il a dit plus d'une fois : « Que de bonnes
» choses vont mourir tous les jours dans l'o-
» reille d'un sot !

On lui parloit du Grammairien Dumarfais ;
qui avoit beaucoup de naïveté & de simplicité :
« Oui, dit-il, c'est le nigaud le plus spirituel
» & l'homme d'esprit le plus nigaud que je
» connoisse. »

Il disoit du même Dumarfais : « Cet Au-
» teur parle de sa pauvreté sans honte , &
» de ses talens sans vanité. »

Fontenelle est peut-être le seul homme qui
ait dit , dans un âge avancé : « Si je recom-
» mençois ma carrière , je ferois tout ce que
» j'ai fait. »

Fontenelle disoit , au sujet de notre inimi-
table Lafontaine : « Il est bien aisé d'être un

« homme d'esprit ou un sot ; mais d'être les
 » deux , & dans le plus haut degré , cela est
 » admirable. »

Pour peu qu'un trait soit libre , il ne peut être exprimé dans la bonne compagnie , qu'en faveur d'une extrême finesse. De là le bon mot de Fontenelle : « Quand je dis quelques folies ,
 » les jeunes filles & les sots ne m'entendent
 » point. »

Boiffi, ayant besoin de Fontenelle, l'alla trouver , & se confondit en repentirs & en pardons sur une critique qu'il avoit publiée contre lui. « Consolez-vous , Monsieur , lui dit Fontenelle , je ne l'ai pas lue , & n'en ai entendu parler nulle part. »

Fontenelle passoit sa vie chez Madame Tencin. Quand on lui annonça sa mort , il dit , avec son indifférence ordinaire : *Hé bien , j'irai désormais dîner chez Madame Geoffrin.*

Un des points de la morale de Fontenelle

étoit, qu'il falloit se refuser le superflu, pour
 procurer aux autres le nécessaire ; mais ce n'est
 pas celle de ses maximes qu'il a le plus pratiquée.

Épitaphe de M. de Fontenelle.

Ci-gît le fameux Fontenelle,
 Que l'Amour seul ne pleura pas.
 Puisse, là-haut, comme ici-bas,
 Dieu lui donner gloire éternelle !

Anonyme.

Autre.

D'un nouvel Univers il ouvrit la barriere ;
 Des infinis sans nombre autour de lui croissans,
 Mesurés par ses mains, à son ordre naissans,
 A nos yeux étonnés, il traça la carrière.

L'ignorant l'entendit, le Savant l'admira ;
 Né pour tous les talens, il fit un Opéra.

Par VOLTAIRE.

PIERRE DE MORAND, *Avocat au Par-*
lement d'Aix, né à Arles en 1701, mort à
Paris en 1757.

A la premiere représentation de *Childeric*,

Tragédie de M. Morand, il arriva une chose assez plaisante à ce vers :

Tenter est des Mortels, réussir est des Dieux.

On battit des mains. Un Spectateur qui ne l'avoit pas entendu, demanda quel étoit ce vers qu'on applaudissoit tant ? *Je n'ai pas bien ouï*, dit son voisin ; *mais, à vue de pays, je crois que c'est :*

Enterrer des Mortels, ressusciter des Dieux.



M. Morand avoit peint sa belle-mere, avec laquelle il étoit en procès, dans sa Comédie intitulée *l'Esprit de divorce*. Le caractère de cette Dame, sous le nom de *Madame Orgon*, fut remarqué par le Spectateur. Parmi les louanges qu'on donnoit à la Piece, le Poëte entendit qu'on se plaignoit que le caractère de *Madame Orgon* étoit un peu outré. Il s'avança des bords du Théâtre, & parla ainsi au Parterre : « Messieurs, il me revient de tous côtés, qu'on trouve que le principal caractère de la Piece, que vous venez de voir, n'est point dans la vraisemblance qu'exige le Théâtre ; tout ce que je puis avoir l'honneur de

S iij

» vous assurer , c'est qu'il m'a fallu beaucoup
 » diminuer de la vérité , pour le rendre tel
 » que je l'ai représenté. » Un moment après ,
 lorsqu'on annonça la même Piece pour le len-
 demain , quelqu'un cria du Parterre , avec le
compliment de l'Auteur. Celui-ci , se croyant
 insulté , & ne consultant que sa vivacité Pro-
 vençale , prit son chapeau & le jetta dans le
 Parterre , en disant : *Celui qui veut voir l'Au-
 teur n'a qu'à lui rapporter son chapeau*. Ce-
 pendant un Exempt se chargea de le lui rap-
 porter , & conduisit M. Morand chez M. He-
 rault , alors Lieutenant de Police. Ce Magis-
 trat ne put s'empêcher de rire de ce trait de
 vivacité ; mais pour punir l'Auteur , il lui in-
 terdit toute sorte de Spectacles , pendant deux
 mois.

La Tragédie de *Childeric* n'est pas sans mé-
 rite ; mais il y a trop de *billets*. Un Acteur
 apportant la seconde lettre , avoit peine à pas-
 ser , parce que le Théâtre étoit rempli de jeu-
 nes gens ; *Dumont* , vieux plaisant qui s'étoit
 arrogé le droit d'avoir une chaise au Parterre

de la Comédie, cria : *Place au Facteur*, & la Tragédie tomba.

X Morand ne fut heureux, ni en littérature, ni en mariage, ni au jeu, ni en bonnes fortunes. Quoiqu'il eût éprouvé souvent en sa vie les dangers d'aimer sans délicatesse & sans choix, il les bravoit toujours avec la même intrépidité. Il tomba malade dans les derniers jours du mois de Juillet 1757. On lui fit une opération cruelle, qu'il souffrit avec une constance héroïque. Il ne fut pas nécessaire d'user de détours & de ménagemens pour lui annoncer que sa dernière heure approchoit ; il le dit lui-même de sang-froid, & prit toutes les mesures que la Religion & la raison prescrivent à un galant homme & à un Chrétien. Il disposa, en faveur d'un neveu & d'une nièce, d'un bien dont il n'avoit pu jouir lui-même. Un trait bien marqué du malheur qui le poursuivoit, c'est que toutes ses dettes se trouvoient acquittées à la fin de cette même année, & qu'au premier de Janvier de la suivante, il touchoit le premier quartier de 500 l. de rente qui lui restoit. Cette circonstance

ne l'affligéoit point ; il fit son testament avec une présence , ou plutôt une gaieté d'esprit singulière. Il se rappella celui de *Crispin* dans le *Légataire universel* , & le parodia , donnant aux *item* des inflexions de voix différentes & comiques , qui faisoient rire tous les assistans. Après avoir mis ordre à ses affaires , il s'entretint familièrement avec deux ou trois de ses amis , leur parlant de vers , de prose & de nouvelles. Lorsqu'on lui apprit la victoire remportée sur le Duc de Cumberland , par le Maréchal d'Estrées , il se ressouvint du vers de Mithridate , & dit :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Anglois.
Il mourut avec cet enjouement philosophique.

Dufresne , jouant dans *Childeric* , d'un ton de voix trop bas , un des Spectateurs cria : *Plus haut !* L'Acteur , qui croyoit être le Prince qu'il représentoit , répondit sans s'émouvoir , & *vous plus bas*. Le Parterre indigné répartit par des huées qui firent cesser le Spectacle. La Police , qui prit connoissance de cette affaire , ordonna que Dufresne feroit des excuses au

Public. Cet Aëteur soufcrit à regret à ce jugement , & s'avançant fur le bord du Théâtre , il commença ainfi fa harangue : « Mes-
» sieurs , je n'ai jamais mieux senti la bassesse
» de mon état , que par la démarche que je
» fais aujourd'hui. . . . » Ce début étoit affu-
rément très-injurieux pour le public , mais le
Parterre , plus occupé de la démarche d'un Ac-
teur qu'il adoroit , qu'attentif à son discours ,
ne voulut pas qu'il continuât , dans la crainte
de l'humilier davantage , & Dufresne eut la fa-
tisfaction de vexer ceux même qui cherchoient
à l'abbaiffer.

LOUIS-BERNARD CASTEL , *Jésuite , né à
Montpellier en 1688 , mort à Paris en 1757.*

69.
/ On parloit un jour devant M. de Fontenelle
du Pere Castel , & on louoit le caractere d'o-
riginalité qui distingue ses ouvrages ; quelqu'un
ajouta : « Mais il est fou. — Je le fais bien ,
» répondit M. de Fontenelle , & j'en suis fâché ,
» car c'est grand dommage ; mais je l'aime

» encore mieux original & un peu fou, que
 » s'il étoit sage sans être original. »

Le Pere Castel eut pour ami le célèbre Mon-
 resquieu, qui l'appelloit *l'Arlequin des Phi-*
losophes.

» Newton & Descartes, disoit le Pere Caf-
 » tel, se valent bien pour l'invention ; mais
 » celui-ci avoit plus de facilité & d'élévation ;
 » l'autre, avec moins de facilité, étoit plus
 » profond. Tel est à peu près le caractère des
 » deux nations : le génie François bâtit en
 » hauteur, & le génie Anglois en profondeur.

Le Pere Castel s'étoit retiré du monde, plu-
 sieurs années avant sa mort. Il vivoit au mi-
 lieu de ses livres, de ses écrits & de son at-
 rélier pour le clavecin oculaire ; cet instru-
 ment étoit une belle chimere qui flatoit son
 imagination.

En général, le style du Pere Castel est vif,
 franc, naturel, naïf même, jamais tourné,

jamais arrangé ; il s'élançe du premier transport du cœur , il conserve toute l'énergie du sentiment. C'est le langage , ce sont souvent les idées d'une femme d'esprit , qui fait sentir , peindre , & ne fait pas écrire. Le Pere Castel n'écrit point , il répand son ame , il laisse couler , sans méthode & sans réserve , les torrens de son imagination. Sa véhémence , son incorrection , ses négligences sont piquantes , pittoresques , quelquefois basses & voisines du burlesque ; il amuse , il entraîne , il fait rire , il touche , & tout cela souvent dans le même moment.

FRANÇOISE D'APPONCOURT DE
GRAFFIGNY , née à Nancy en 1696 ,
morte à Paris en 1758.

Le premier Ouvrage qu'on lui ait attribué , & que l'on ignore assez communément , est une petite Nouvelle galante , imprimée dans le *Recueil de ces Messieurs*.

On trouve dans ses *Letres Péruviennes*,
dit un de ses compatriotes, du sentiment &
de la passion, mais plus ordinairement,

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être finc.



La chute de la *Fille d'Aristide*, Comédie
en prose, par Madame de Graffigny, causa
la mort de cette Dame. Elle fut regrettée de
toutes les personnes qui avoient l'honneur de
la connoître. Elle étoit d'une société douce &
aimable. Trop foible pour pouvoir soutenir
cette petite disgrâce, elle augmenta encore son
chagrin, en voulant le cacher. Elle mit de l'a-
mour-propre à le renfermer en elle-même,
& ses amis ont assuré que, depuis ce tems,
ses maux de nerfs, ses vapeurs, toutes les mi-
seres enfin auxquelles elle étoit sujette, devin-
rent si fortes & si fréquentes, qu'elle ne passa
pas l'année.



Après la chute de la *Fille d'Aristide*, on
envoya ces vers à Madame de Graffigny.

Bonne Maman de la gente CÉNIE,
A cinquante ans vous fîtes un poupon;

On applaudit , on le trouva fort bon :

On passe un miracle en la vie.

Mais , d'un effort moins circonspect ,

Sept ans après , tenter même aventure ,

Et travailler encor dans le goût grec ,

Pardon ! Maman , si la phrase est trop dure ,

Je le dis , sauf votre respect ,

C'est de tout point vouloir forcer nature



M. Palissot trouve le style de *Cénie néologique & précieux* , & en donne pour preuve ces deux phrases : « Les charmes d'une jeune » personne s'embellissent de la décrépitude de » son mari. . . La caducité d'un vieillard éternise la jeunesse de sa femme. » Un admirateur de Madame de Graffigny a cru la venger de la critique de M. Palissot , en disant , que ces expressions ne sont nullement déplacées dans la bouche du personnage qui les emploie dans la Piece , & que , quand elles seroient recherchées , on n'en pourroit pas plus conclure que le style de *Cénie* est *néologique & précieux* , qu'on ne pourroit conclure que celui de M. Palissot est *virulent & crapuleux* , parce qu'on trouve dans ses Ecrits , les phrases que voici : « La confusion & le repentir l'ont jetté

» (M. Robé de Beauveset) dans le parti des
 » convulsionnaires , & achevé d'aliéner sa rai-
 » son. . . . O Philosophes ! les pédans du sei-
 » zieme siecle valotent mieux que vous. . . Etes-
 » vous un des laquais de M. Bouret?
 » Ame de fiel & de fange , votre scélérateffe. . .
 » Les petits ouvrages & les grandes fripon-
 » neries sont précisément la définition de vos
 » brochures. . . Il ne doit pas entendre parler
 » de corde , de sang-froid , &c. &c.

JOSEPH DE CHANCEL DE LA
 GRANGE , né au Château d'Antoniât , près
 de Périgueux , en 1676 , mort au même Châ-
 teau en 1758.

82

La Grange dit qu'il savoit rimer avant que
 d'avoir eu le tems d'apprendre à lire ; & à
 peine savoit-il lire , qu'il avoit toujours entre
 les mains les ouvrages de Corneille , & les ro-
 mans de la Calprenede. A sept ans , il entra
 au College à Périgueux , & il faisoit déjà des
 vers sur tous les sujets qu'on lui proposoit ; il
 corrigeoit même ceux de ses maîtres. Il con-

tinua ses études à Bordeaux. Là, il vit jouer la Comédie ; c'en fut assez pour l'animer à en faire une. Il prit pour sujet une aventure qui venoit d'arriver , & il fit jouer sa pièce par cinq ou six de ses camarades. A quatorze ans, il sortit du College. Son génie aussi facile , aussi fécond , & , si je l'ose dire , aussi hardi qu'il étoit prématuré , lui inspira le projet d'une Tragédie. Il la finit à Paris , où il fut envoyé la même année. Ce coup d'essai fut la Tragédie de *Jugurtha*. Le public , naturellement porté à encourager les talens précoces , parut prendre intérêt à la gloire d'un jeune homme animé , dès le berceau , du desir de contribuer à son amusement , & de mériter ses éloges. La jeunesse de l'Auteur , la réputation dont il jouissoit déjà à l'Hôtel de Conty , où il étoit Page , tout parloit en sa faveur , & lui assurait les suffrages.

Quelques mois avant la représentation de *Jugurtha* , la Cour étant à Chantilly , on vint chercher La Grange de la part de M. le Duc. Son guide le conduisit à un appartement où il trouva ce Prince à table , avec le Comte de

Fiesque, *Racine* & *Santeuil*. Celui-ci, dont la tête étoit échauffée & par son propre enthousiasme, & par le vin qu'il ne s'étoit pas épargné, le plaignit de profiter si mal des talens qu'il avoit reçus ; il dit qu'un aussi beau naturel que le sien auroit dû tomber entre les mains d'un *Santeuil*, plutôt que dans celles de *Racine* ; qu'il auroit fait de lui un des plus habiles hommes du siècle, pour la poésie latine. Cette fougue fit rire tout le monde. *La Grange* crut devoir prendre la défense de la poésie Française & de *Racine*. Les rieurs étoient pour lui. *Santeuil* fut offensé de sa hardiesse, & se mit dans une si grande colere, qu'il prit une assiette qu'il lui auroit jettée à la tête, si M. le Duc ne lui avoit arrêté le bras. *La Grange* sortit tout effrayé des contorsions & de la fureur du Poëte Victorin. Il rencontra le lendemain le Comte de *Fiesque*, qui lui demanda s'il étoit bien remis de sa peur ? *La Grange*, à son tour, le pria de lui apprendre à quoi servoient des tablettes qu'il avoit vues la veille sur la table, à côté du couvert de M. le Duc ? » C'est ainsi qu'il en use, lui dit-il, toutes les fois que Racine a l'honneur de

de

» de manger avec lui. Il lui échappe des traits
» si agréables , que M. le Duc se fait un plaisir
» de les recueillir. Ils ne sont pas plutôt sortis
» de la bouche du Poëte , qu'ils sont sur les
» tablettes du Prince. »

Ce qui fit le plus connoître *La Grange* ; ce fut une satire infâme contre le Duc d'Orléans, Régent, intitulée *Les Philippiques*. Pour se soustraire au châtiment qu'il méritoit , il se sauva à Avignon. Il y avoit dans cette Ville un Officier François, qui y étoit réfugié pour un meurtre ; on lui promit sa grace , s'il pouvoit attirer l'Auteur *des Philippiques* sur les terres de France ; il y réussit. La Grange fut conduit aux Isles Sainte-Marguerite ; il fut gagner l'amitié de ses gardiens , & se sauva dans une barque à Villefranche, malgré une furieuse tempête. Le Roi de Sardaigne lui fit donner une somme assez considérable ; il passa de là en Espagne , & ensuite en Hollande , jusqu'à la mort du Régent. Alors M. le Duc lui permit de finir ses jours en France,

La Grange fut très-bien reçu à la cour de Madrid. On lui proposa un Régiment d'Infanterie, qu'il refusa, & demanda inutilement la place d'Inspecteur. Des Spadassins le mirent plus d'une fois en danger de sa vie, espérant une forte récompense, s'ils l'assassinoient. Un témoin oculaire, très-véridique, rapporte qu'il s'est battu avec beaucoup de résolution & de vigueur dans ces sortes d'occasions.

Le Roi Auguste de Pologne voulut attirer M. de La Grange à sa Cour, & lui fit remettre, par son Ambassadeur, une montre d'or très-riche.

La malignité du caractère de La Grange ne l'abandonna presque jamais. Après avoir fait des vers à la louange du Gouverneur des Isles de Sainte-Marguerite, où il étoit prisonnier, & en avoir obtenu, par reconnoissance, un peu plus de liberté; il fit bientôt après une épigramme violente contre le même, ce qui le replongea dans une plus étroite prison. Ce trait suffit seul, pour faire connoître que les talens

font toujours dangereux pour les mauvais caractères.

PIERRE-LOUIS MOREAU DE MAU-
PERTUIS, *Président de l'Académie de Ber-
lin, né à St. Malo en 1698, mort à Bâle
en 1759.*

— 61 —

Le Roi de Prusse connoissant le mérite de Maupertuis, l'appella auprès de lui, pour lui confier la Présidence & la Direction de l'Académie de Berlin. Ce Monarque étoit alors en guerre avec l'Empereur; Maupertuis en voulut partager les périls: il s'exposa courageusement à la bataille de Molwits, fut pris & pillé par les Hussards. Envoyé à Vienne, l'Empereur lui fit l'accueil le plus distingué. Ayant dit à ce Prince, que parmi les choses que les Hussards lui avoient prises, il regrettoit beaucoup une montre de Gréham, célèbre Horloger Anglois, laquelle lui étoit d'un grand secours pour ses observations astronomiques; l'Empereur, qui en avoit une du même Artiste, mais enrichie de diamans, dit à Maupertuis: *C'est*

une plaisanterie que les Hussards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre , la voilà , je vous la rends. On ajoute que l'Impératrice Reine , lui demandant des nouvelles de Prusse , lui dit : Vous connoissez la Reine de Suede , sœur du Roi de Prusse ; on dit que c'est la plus belle Princesse du monde. — Madame , répondit Maupertuis , je l'avois cru jusqu'à ce jour.

Dans un Ouvrage, (1) où l'on trouve l'histoire de toutes les querelles de Voltaire , il y a une lettre de ce fameux Ecrivain à M. de Maupertuis , pour le prier de lui corriger les *éléments de Newton* : « J'ai déjà corrigé les fautes » de l'Editeur , sur la lumière , lui dit-il ; mais » si vous vouliez consacrer deux heures à me » corriger les miennes & sur la lumière & sur » la pésanteur , vous me rendriez un service » dont je ne perdrois jamais le souvenir... » La femme de l'Europe (Mad. de Chatelet ,) » la plus digne & la seule digne peut-être de

(1) *Tableau Philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire*, par M. l'Abbé Sabbatier de Castres, 1 vol. in-8°.

» votre fociété, joint fes prieres aux miennes.
 » On ne vous supplie point de perdre beau-
 » coup de tems, & d'ailleurs est-ce le perdre
 » que de catéchifer son disciple ? C'est à vous
 » à dire, quand vous n'aurez pas instruit quel-
 » qu'un, *amici, diem perdidit.* » M. de Mau-
 pertuis corrigea l'ouvrage ; & M. de Voltaire
 lui en marqua sa reconnoissance par des éloges.
 Il mit au bas de son portrait ces quatre vers :

Ce Globe mal connu, qu'il a su mesurer,
 Devient un monument où sa gloire se fonde :
 Son sort est de fixer la figure du monde.
 De lui plaire & de l'éclairer.

Dans son discours sur la modération, qu'il
 publia pendant que M. de Maupertuis étoit
 à l'extrémité du nord, il l'apostropha ainsi :

Revole, Maupertuis, de ces déferts glacés,
 Où les rayons du jour sont six mois éclipsés ;
 Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
 Né pour la vérité, viens la faire connoître.

Mais s'étant ensuite brouillé avec ce Phi-
 losophe, il a lancé depuis contre lui une in-
 finité de traits satyriques, qui n'annoncent, ni
 un cœur honnête, ni un esprit conséquent.

Dans un écrit du Roi de Prusse , publié pour défendre M. de Maupertuis contre un libelle que Voltaire avoit fait paroître : « Je ne plains
 » pas, dit-il , notre Président ; il a de com-
 » mun avec tous les grands hommes d'avoir
 » été envié , & d'avoir réduit ses ennemis à
 » inventer contre lui des absurdités ; mais je
 » plains ces malheureux Ecrivains qui s'aban-
 » donnent insensément à leurs passions , &
 » que leur méchanceté aveugle au point de
 » trahir en même tems leur frivolité , leur scé-
 » lératesse & leur ignorance. »

LOUIS DE CAHUSAC , *Secrétaire des*
Commandemens de M. le Prince de Clermont ,
de l'Académie de Montauban , sa patrie ,
mort à Paris en 1759.

X Un Journaliste ayant beaucoup loué l'Opéra de Zoroastre , Cahusac lui dit , en l'embrassant :
Ah ! que je vous ai d'obligation ! Vous êtes
le seul homme en France , qui ait eu le cou-
rage de dire du bien de moi.

Cahufac entendoit fort bien la coupe d'un Ouvrage Lyrique ; mais il manquoit de goût. Ses pieces étoient le plus souvent mal reçues du Public. Il se mit dans la tête que c'étoit une prévention , & donna un Opéra sous le nom d'un de ses amis. Tout cela fut fait dans le plus grand secret. Cahufac alla au Parterre où il comptoit jouir *incognito* de son triomphe. Le Poëme déplut à tout le monde , & plusieurs des Spectateurs se tournant de son côté , dirent : « Voilà le défunt. »

Presque tous les Opéra de Cahufac ont été mis en musique par l'illustre Rameau , & comme le talent du Musicien soutenoit quelquefois les vers du Poëte , celui-ci appelloit l'autre *son Rameau d'or*. Voyez l'art. de M. D'ALEMBERT.

Cahufac eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie qui le firent enfermer à Charenton , où il mourut peu de tems après. « Il » semble , dit Fréron , qu'avec une imagina- » tion assez froide , il n'eût pas dû être at- » taqué d'une pareille maladie. »

JOSEPH-EDOUARD DE CORSEMBLEU
 DESMAHIS, né à Sully-sur-Loire en 1722,
 mort en 1761.

M. Desmahis, dans une Epître adressée à
 Madame de Marville, fait l'aveu de ce qu'il
 a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il desiroit
 être. Il la termine par ces vers :

Mais c'est peu de prêter à ma philosophie
 Ce tendre, ce touchant, que le cœur désire
 Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
 Plus d'une chaîne qui nous lie,
 Et des engagemens sacrés.

Nous naissons tous sujets d'une double puissance ;
 Chaque peuple a son culte, & chaque Etat ses loix,
 Malgré l'audace impie & l'aveugle licence,
 Respectons les Autels, obéissons aux Loix,

Toujours vertueux par système,
 Coupable trop souvent, mais par fragilité ;
 Du moins lorsque d'Aaron j'entends la voix suprême ;
 Fidele Israélite, & m'oubliant moi-même,
 De ma folle raison j'abaisse la fierté ;
 Et laisse captiver devant un Diadème
 Mon impuissante liberté,

Pendant ennemi du cruel fanatisme ;

Secrètement blessé d'un trop grand despotisme,
 Je n'ai point l'air esclave, au milieu de mes fers,
 Telle est mon ame toute entiere,
 Et telle sera la matiere
 De mes écrits & de mes vers,

Plus à ses amis qu'à lui-même, Desmahis
 prévenoit leurs desirs, & s'ils avoient besoin
 de consolation, il oublioit ses peines. « Lors-
 » que mon ami rit, disoit-il, c'est à lui à m'ap-
 » prendre le sujet de sa joie ; lorsqu'il pleure,
 » c'est à moi à découvrir la cause de son
 » chagrin. »,

Heureux, par sa maniere de jouir de sa for-
 tune aisée ; jamais il ne chercha, il ne de-
 manda, il ne desira des graces, des récom-
 penses & des protecteurs. Il répétoit souvent

A peu de frais, en vérité,
 Les Dieux peuvent me satisfaire.
 Qu'ils me laissent le nécessaire,
 Qu'ils m'accordent de la santé ;
 Je fais du reste mon affaire.

JEAN SAUVÉ DE LANOUE , Comédien
& Auteur , né à Meaux en 1701 , mort à
Paris en 1761. 60.

Lanoue débuta dans les Lettres par une Tragédie de *Mahomet II* , qui eut un succès qui ne s'est pas soutenu. Il avoit un talent plus décidé pour le genre comique , si l'on en juge par sa petite Comédie du *retour de Mars* & par sa *Coquette corrigée* , très-supérieure à la *Coquette fixée* de l'Abbé de Voisenon.

Le jeu de Lanoue étoit naturel , rempli d'intelligence , de noblesse & de sentiment , quoiqu'il eût contre lui la figure & la taille. Dégouté de la vie de Comédien , il la quitta pour achever quelques ouvrages dont il avoit préparé le canevas. Mais la mort l'enleva , le 15 Novembre 1761 , âgé de 60 ans , au grand regret de ses amis , qu'il avoit mérité d'avoir , & même de la plupart de ses camarades ; ce qui a fait dire à quelqu'un : « A quel point un

» Comédien n'est-il pas estimable , lorsqu'il
 » joint aux talens de son état, les mœurs &
 » les sentimens d'un Lanoue ?

On dit de Lanoue, que ce fut par nécessité,
 & contre son gré, qu'il prit le parti de se
 faire Comédien. Une place de Précepteur qu'il
 manqua chez M. de Brou, mort Garde des
 Sceaux de France, dont il devoit élever le fils,
 décida Lanoue à prendre le parti du Théâtre ;
 l'on pourroit dire aussi, que ce fut contre le
 gré de la nature, que Lanoue se fit Comédien.
 Il avoit une figure ingrate, une voix rauque
 & sans timbre, un air ignoble, nulle chaleur ;
 & de toutes les parties qu'on a droit d'exiger
 d'un bon Acteur, il n'avoit que celle d'une
 intelligence supérieure.

« Mon visage est ingrat pour exprimer la joie. »

disoit Lanoue, dans *l'Epoux par supercherie*,
 & ne le disoit jamais qu'avec de grands ap-
 plaudissemens ; parce qu'il affectoit de l'appli-
 quer à sa figure, qui en effet n'annonçoit rien
 moins que de la gaieté, quoiqu'il fût d'ailleurs

très-bien rendre tous les autres sentimens de
l'ame.

On voit en Lanoue un Acteur
Qui fait très-bien son personnage ;
A le lire , c'est un Auteur
Qui fait encor mieux un ouvrage.

M. de La Place a consacré ces deux vers
à l'épithaphe de Lanoue.

Ci repose un défunt , digne qu'on le renomme ;
Il fut Comédien , Poète & galant-homme.

Par M. DE LA PLACE.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON , de
l'Académie Française , né à Dijon en 1674 ,
mort à Paris en 1762.

Crébillon , après avoir fait son droit , se
mit chez un Procureur , pour s'y former à
l'étude du Barreau ; mais l'impétuosité de sa
jeunesse fut un obstacle à ses succès. Prieur ,
(c'étoit le nom de son Procureur) lui voyant
une répugnance naturelle pour la chicane , lui
proposa de travailler pour le Théâtre. Après
avoir refusé plusieurs fois , il donna *Idoménée* ,

& ensuite *Atrée*. Prieur, attaqué d'une maladie mortelle, s'étoit fait porter à la première représentation de cette dernière pièce ; il dit à l'Auteur, en l'embrassant : *Je meurs content, je vous ai fait Poète, & je laisse un homme à la Nation.*

Quelqu'un demanda un jour à Crébillon ; pourquoi il avoit adopté un genre si terrible ? *Je n'avois point à choisir, répondit-il : Corneille avoit pris le Ciel ; Racine, la Terre ; il ne me restoit plus que l'Enfer ; je m'y suis jeté à corps perdu.*

Crébillon aimoit beaucoup les chiens & les chats ; il avoit toujours une trentaine de ces animaux dans sa chambre, dont il avoit fait une espèce de ménagerie. Il fumoit beaucoup de tabac, pour dissiper les mauvaises exhalaisons de ces animaux ; mais cette odeur ne remédioit pas entièrement à la corruption de l'air. On rapporte qu'il exerçoit ces animaux, & que chacun avoit son petit talent ; quand il y en avoit qui ne pouvoient rien apprendre, il les

prenoit sous son manteau, les portoit dans une rue éloignée, & là, les abandonnoit à leur malheureux sort, non sans répandre des larmes.

Lorsque Voltaire présenta sa Tragédie d'*Oreste* à M. de Crébillon, qui avoit été nommé Censeur des ouvrages dramatiques, il commença par s'excuser d'avoir osé être son rival: Crébillon lui répondit poliment: *J'ai été content du succès de mon Electre. Je souhaite que le frere vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.*

Despréaux, au lit de la mort, ayant écouté deux ou trois scènes de la Tragédie de Rhadamiste, dit à l'ami qui lui en faisoit la lecture: *Eh! mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement? les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse étoient des soleils auprès de ceux-ci.* L'on voit combien le satyrique s'est trompé, puisque c'est une des plus belles pieces qui soient restées sur notre Théâtre; mais c'est Voltaire qui rapporte cette anecdote: Elle pourroit bien n'être pas vraie.

Les gens de lettres ont une obligation particulière à Crébillon , qui , en 1748, ayant appris que des créanciers de mauvaise humeur avoient fait saisir les honoraires de sa Tragédie de *Catilina* , en vertu d'une Sentence des Consuls , s'en plaignit au Ministre , en observant très-gravement : « Que *Catilina* n'étoit point consulaire ; » ce qui fit rire Louis XV , & occasionna l'Arrêt commun à tous les gens de lettres , par lequel Sa Majesté déclare les fruits de l'esprit insaisissables.

Crébillon , ayant eu une maladie très-inquiétante , plusieurs années avant d'avoir donné & même achevé son *Catilina* , M. Hermant , son Médecin , le pria de lui faire présent des deux premiers actes qui en étoient faits : M. de Crébillon ne lui répondit que par ce vers si connu de *Radhamiste* :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Un jeune homme présentant une piece de vers à M. de Crébillon , alors Censeur de la

Police, le papier échappa des mains du Censeur, & vola dans le feu. « Cette piece, dit-il en » fouriant, n'a pas manqué sa vocation. »



Quelque tems après que les fameux couplets attribués à Rousseau furent répandus dans le Public Danchet rencontra Crébillon. « Ah! » lui dit-il, le couplet qui vous regarde est » abominable. » Crébillon lui répondit avec un grand sang-froid : » Monsieur, j'aime beau- » coup mieux que Rousseau me fasse passer » pour un débauché que pour une bête. »



Crébillon ayant harangué Louis XV, au nom de l'Académie, en 1744 & en 1745, il le fit avec une noble fermeté qui surprit quelques uns de ses amis. « Eh! pourquoi, leur dit-il, » aurois-je été intimidé par la présence d'un » Prince, qui ne peut faire trembler ses sujets » que par la crainte de le perdre. »



Crébillon n'écrivoit jamais ses Pieces, que quand il falloit les donner au Théâtre. Sa mémoire

moire étoit excellente , & il disoit assez communément : « Lorsqu'on faisoit une juste censure de quelques morceaux de mes ouvrages , » l'endroit que je supprimois s'effaçoit totalement de ma tête , & il n'y restoit plus que » la correction. »



Quand , dans son Discours de remerciement à l'Académie , il récita ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Le Public confirma , par des applaudissemens réitérés , la justice qu'il se rendoit.



Il ne pouvoit supporter la louange en face. Dans les dernières années de sa vie , s'étant fait lire ses Tragédies , il n'en dissimula ni les beautés , ni les défauts. « Je me juge , dit-il , » aussi impitoyablement que j'ai fait les autres.

Quelquefois , dans sa solitude , il imaginoit des sujets de roman , & les composoit ensuite de tête , sans rien écrire. Un jour qu'il étoit fort occupé , quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez point , lui cria-t-il , je suis dans un moment intéressant ; je vais faire

» pendre un Ministre fripon , & chasser un
 » Ministre imbécille.



Pendant que Crébillon achevoit son Catilina, il en dit un jour une scène entiere devant un jeune homme , qui lui en répeta sur le champ plusieurs tirades. « Monsieur , lui dit l'Auteur « de Rhadamiste , ne seriez-vous point le Chartreux qui a fait mes pièces ? »



Tout le monde sait qu'on a attribué long-tems les Tragédies de Crébillon à un Chartreux de ses parens. Ce grand Poëte étant un jour à table avec des amis : « Quel est , à votre avis , » votre meilleur ouvrage , lui dit quelqu'un ? » Je ne fais , répondit-il , quel est le meilleur ; » mais je suis sûr , (en montrant son fils qui » dinoit avec lui) que voilà le plus mauvais. » *C'est* , répliqua celui-ci , *qu'il n'est pas du* » CHARTREUX. »



Des Comédiens avoient annoncé , à Bésançon , dans leur affiche , la Tragédie de Rhadamiste , avec le nom de l'Auteur. A la repré-

sentation , lorsque l'Acteur prononça ce vers :

De quel front osez-vous, Soldat de *Corbulon*?...

Un des Spectateurs cria tout haut : « C'est Cré-
» billon qu'il faut dire , j'ai vu l'affiche. Ces
» Comédiens de Province font d'une ignorance
» qui défigure tous les noms. »

Crébillon disoit un jour, en présence de son
fils , qu'il se repentoit d'avoir fait deux choses ;
savoir, la Tragédie de *Catilina* & son fils. *Que*
cela ne vous inquiète point , lui répondit le
fils , *on ne vous attribue ni l'un , ni l'autre.*

Xerxès , Tragédie de Crébillon , fut mal re-
çue , & n'eut qu'une représentation. La piece
finie , Crébillon demanda aux Acteurs leurs
rôles , & les jetta au feu devant tout le monde
en disant : *Je me suis trompé , le public m'a*
éclairé.

L'Auteur de *Xerxès* faisoit mourir presque
tous les personnages de sa Tragédie. Une Ac-
trice qui avoit la réputation d'avoir empoisonné
plusieurs personnes de ses faveurs , voulant se

moquer de notre Poëte, lui demanda la liste des morts. « Et vous, Mademoiselle, reprit » Crébillon, donnez-moi la liste de tous ceux » que vous avez blessés. »

M. de Crébillon a été plus de vingt ans à composer sa Tragédie de *Catilina*; ce qui a fait répéter par le public : *Quousque tandem abutere patientiâ nostrâ, Catilina? Cic.*

Les bienfaits que Crébillon reçut de la Cour, après en avoir été long-tems oublié, ranimèrent sa verve, & il se détermina à soixante-dix ans, à terminer cette Tragédie, dont on parloit déjà avec les plus grands éloges. Il en avoit récité les premiers actes à l'Académie Française; enfin elle fut achevée. On en admira sur-tout les premiers actes; mais on souffroit impatiemment d'y voir Cicéron avili par *Catilina*. On fut sur-tout choqué de voir ce grand homme conseiller à sa fille de faire l'amour à *Catilina*.

Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,

Puisqu'il faut jusques-là que le mien s'humilie,

Act. II. Scen. IV.

Lorsque l'Auteur récita cette Scène à l'Académie, il s'aperçut que ses Auditeurs secouoient la tête. Il s'adressa à M. *** « Je » vois bien, lui dit-il, que cela vous déplaît. » — Point du tout, répondit ce savant & judicieux Académicien, cet endroit est digne du reste, & j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le Mercure de sa fille. »



Dans le tems que Crébillon travailloit à finir son *Catilina*, un de ses amis entra brusquement chez le Poète, & parut surpris de le voir environné de quatre gros corbeaux : « Paix ! » paix ! (lui dit Crébillon) ce sont mes con- » jurés. »



Catilina n'ayant eu qu'un foible succès, on fit l'épigramme que voici.

Si ce *Catilina*, donné par Crébillon,
N'a pas tout le succès qu'on en devoit attendre ;
Ce n'est pas qu'il ne soit très-bon ;
Mais l'Auteur s'avisa de prendre
Pour son Héros un scélérat,
Un impie, un injuste, un perfide, un ingrat,
Et chez les grands, comme chez le vulgaire,
Ce n'est là qu'un homme ordinaire.



Après la mort de Crébillon, les Comédiens François firent célébrer, dans l'église de St. Jean-de-Latran, un pompeux service, comme une preuve de leur reconnaissance pour ce grand Poète, & un monument de leur respect pour les lettres. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué, par la naissance & par le rang, ou par le goût & l'amour des lettres, tous les membres des Académies, ainsi que tous les autres gens de lettres & les Artistes y avoient été invités par des billets imprimés, de la part des Comédiens. Il s'y rendit un si grand nombre de personnes, qu'à peine le vaisseau pouvoit-il les contenir; cependant cela n'occasionna pas le moindre tumulte, par l'ordre exact qui y fut observé, & par le sentiment de respect qu'inspiroit à tous les assistans l'objet de cette cérémonie.



Une des meilleures épitaphes caractéristiques qu'ait fait M. de La Place, qui en a composé un très-grand nombre, est celle de Crébillon.

Sous ce marbre gît Crébillon,
 Qui, malgré deux rivaux, fut se faire un grand nom.
 Moins élevé que l'un, moins que l'autre sensible,
 Il fut, au grand, au tendre, ajouter le terrible.



PIERRE-CHARLES ROY , *Chevalier de l'Ordre de St. Michel , de l'Académie des Inscriptions , né à Paris en 1683 , mort en 1763.*

80

M. Roy fut baptisé à la Paroisse de St. Louis dans l'Isle, le 22 mars 1687, jour auquel Philippe Quinault y fut enterré. On peut le regarder comme le second des Auteurs lyriques de ce genre, quoique fort inférieur à Quinault, qui est le Poëte du sentiment. Roy s'est ouvert une autre route; ses Opéra ont un ton de galanterie qui convient aussi à ce Théâtre. *Callirhoë & les Élémens* sont des chefs-d'œuvre dans leur genre.

Le célèbre Rameau préféroit aux Poëmes de Roy ceux de Cahusac, dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du Musicien. Cette préférence anima la verve du Poëte Roy contre Rameau, & lui fit composer cette allé-

gorie sanglante où l'Orphée de notre Musique est désigné sous le nom de Marsyas.



Roy, s'étant pris de querelle avec un fiacre ; auprès de l'Opéra, un jour qu'on jouoit un de ses Ouvrages ; le fiacre lui donna, dit-on, quelques coups de fouet, sur quoi on fit cette épigramme,

Roy, Malgré sa brillante escorte,
A l'Opéra, près de la porte,
A coups de fouet fut écorché ;
Ce fut le lieu de son supplice ;
Aux lieux où nous avons péché
Il est juste qu'on nous punisse,



Roy, sortant un jour de la Comédie Française, où il a donné les *Caprijs*, fit une chute, parce qu'il s'étoit embarrassé dans la robe d'une femme, Comme celle-ci lui fit des excuses :
» Il n'y a pas de mal, lui dit Roy, les Auteurs
» sont accoutumés à tomber ici,



Monterif avoit debuté par être Prevôt de Salle ; Il sembloit prévoir, dit l'Abbé de Voi-

senon, qu'il auroit besoin de défendre une partie de ses ouvrages, à la pointe de l'épée. Il se trouva dans ce cas avec le Poëte Roy, qui avoit fait une épigramme sanglante contre le livre des *Chats* de Moncrif. Celui-ci le rencontra sur la place du Palais-Royal, & lui proposa de se battre. Roy, qui n'avoit été que Conseiller au Chatelet, ne fut pas du même avis. Moncrif lui donna vingt coups de cannes; Roy, toujours caustique, crioit pendant l'opération: *Patte de velours, Minet, patte de velours.*



Roy, après avoir déchiré plusieurs membres de l'Académie Française en particulier, attaqua le Corps entier par une allégorie satyrique connue sous le nom de *Coche*. Cette satyre lui ferma pour toujours les portes de l'Académie.

Il fit un Poëme sur la maladie de Louis XV, qui fit naître cette épigramme :

Notre Monarque, après sa maladie,
 Etoit, à Metz, attaqué d'insomnie:
 Ah! que de gens l'auroient guéri d'abord!
 Roy, le Poëte, à Paris versifie;
 La piece arrive, on la lit, le Roi dort...
 De *St. Michel* la Muse soit benie!

Le lendemain de la première représentation des *Fêtes de Polymnie*, Opéra de Cahusac, qui ne réussit point, M. Roy étoit à la Messe aux Petits-Peres; un enfant de trois ans sifflait entre les bras de sa *Bonne*; le Poète se tourne, & lui dit, d'un grand sang-froid: *Dites à cet enfant de ne point siffler; ce n'est point Cahusac qui dit la Messe.*

Le Président de Lubert ne vouloit pas s'en retourner avec le Poète Roy, à Minuit, parce que c'étoit l'heure des coups de bâton.

M. Roy est Auteur de la *Félicité*, Opéra-Ballet. Un homme d'esprit, à qui on demandoit un moyen pour soutenir cet Opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment qu'il n'y avoit qu'à allonger les danses & raccourcir les jupes.

M. Roy passoit pour avoir reçu plus d'une fois des coups de bâton pour ses vers satyriques. On lui demandoit, à l'Opéra, s'il ne donneroit pas bientôt quelque ouvrage nou-

veau à ce Spectacle. « Vraiment oui, dit-il, je travaille à un Ballet. » (C'étoit l'année galante). Une voix s'écria derriere lui : « Un ballay, Monsieur ! prenez garde au manche.

ANTOINE-FRANÇOIS PRÉVOT D'EXILES,
Aumônier & Secrétaire du Prince de Conti,
né à Hesdin en Artois en 1697, mort à Paris en 1763.

66

Sa jeunesse ne fut qu'un tissu d'inconstances, deux fois Jésuite & deux fois militaire. Il demeura quelque tems en Hollande, où l'on prétend qu'il épousa deux femmes. Il les abandonna, revint en France, & se fit Bénédictin. Quelque tems après, il rompit ses vœux & passa une seconde fois en Hollande, & de là en Angleterre. Revenu dans sa patrie, il entra dans l'Ordre de Cluny non-réformé. Il s'attacha au Prince de Conti, qui lui donna le titre de son Aumônier. Ses fonctions ecclésiastiques ne l'empêcherent pas de se livrer à son goût pour l'étude. Ce fut à cette épo-

que que commencerent ses travaux. Il s'appliqua à peindre le torrent des passions dont il avoit éprouvé l'empire. Ses couleurs furent d'autant plus fortes qu'elles étoient vraies & prises dans son cœur.



Vers la fin de 1763, l'Abbé Prévot ayant été trouvé dans la forêt de Chantilly, au pied d'un arbre, sans parole & sans aucune espèce de sentiment, fut porté chez le Curé de Saint-Firmin, qui, le regardant comme mort, envoya chercher la Justice pour constater l'état du cadavre, & en attendant qu'elle arrivât, le déposa dans son Eglise. Mais en procédant, quelques heures après à l'ouverture du corps, le premier coup de scalpel ne prouva que trop sensiblement aux Chirurgiens & aux autres Officiers de cette Jurisdiction, que le prétendu défunt non-seulement ne l'étoit pas, mais que les secours qu'on auroit pu d'abord lui administrer, étoient pour lors devenus inutiles. Quels remords pour l'Opérateur, & quelle douleur pour les amis de la victime!



Epitaphe de M. Prévot.

Ci gît , qui , toujours énergique ,
 Intéressant & pathétique ;
 Mais toujours sombre & respirant la mort ;
 Semble , dans ses écrits avoir prévu son sort.

PIERRE CARLET DE MARIVAUX , né à
 Paris en 1688 , mort dans la même Ville en
 1763.

M. de Marivaux a été si supérieur à la petite vanité de passer pour Auteur , qu'il étoit résolu de garder l'anonyme. On avoit déjà joué plusieurs de ses pièces , sans qu'il fût connu ; mais un Ecrivain de ce mérite ne pouvoit pas être long-temps ignoré. Voici de quelle manière le public fut instruit qu'il travailloit pour le Théâtre. Un jour , se trouvant chez la fameuse Sylvia , il rencontra sous sa main une brochure. « Peut-on , demanda-t-il , sans in-
 » discrétion , en voir le titre ? C'est , répon-
 » dit l'Actrice , *la Surprise de l'amour* , cette
 » Comédie charmante ; mais j'en veux à l'Au-
 » teur ! c'est un méchant de ne se pas faire

» connoître ; nous la jouerions une fois mieux ;
 » s'il avoit seulement daigné nous la lire. »
 Marivaux prit alors son ouvrage , & y lut
 quelques endroits du rôle de Sylvia. Celle-ci
 fut ravie de l'entendre. « Ah ! Monsieur , s'é-
 » cria-t-elle avec chaleur , vous me faites fen-
 » tir toutes les beautés de mon rôle , vous
 » éclairez mon ame : vous lisez comme je
 » voulois , comme je sentoie qu'il falloit jouer ;
 » vous êtes le diable , ou l'Auteur de la pièce. »
 M. de Marivaux sourit de cette saillie , & ré-
 pondit simplement qu'il n'étoit pas le diable.

✻

Marivaux disoit , au sujet des éternelles dis-
 putes pour & contre l'inoculation : « Les An-
 » glais , pour l'admettre , en jugent par le
 » calcul ; & les Français , pour la rejeter ,
 » par sentiment. »

✻

A tous les dons du cœur , Marivaux joignoit
 une attention scrupuleuse à éviter tout ce qui
 pouvoit offenser ou déplaire. Il disoit qu'*il ai-
 moit trop son repos , pour troubler en rien celui
 des autres.*

✻

M. le Marquis d'Argens disoit : « Quand
 » on a autant d'esprit que M. de Marivaux ,
 » on devroit négliger d'en faire tant paroître. »

Marianne & le Paysan parvenu sont deux romans de Marivaux où brillent la vivacité & la fécondité de son esprit. Il n'est pas nécessaire de prévenir qu'il n'est pas l'Auteur de la douzieme partie du premier , & qu'il n'a fait que les cinq dernieres du second ; la différence du style est trop marquée pour n'être pas généralement sentie. Nous dirons seulement à l'égard du *Paysan parvenu* , que son héros , allant vivre dans le grand monde , M. de Marivaux craignit les applications qu'on pourroit faire de ce qu'il écrivoit d'imagination , & il préféra son repos à la gloire de finir un ouvrage aussi ingénieusement commencé.

Toutes les fois qu'un grand homme , un grand politique a besoin d'un crime pour réussir dans son entreprise , dressez-lui des statues , disoit Marivaux , s'il ne le commet pas.

Un jeune homme frais & plein de vigueur, demanda un jour l'aumône à Marivaux. « Pour-
 » quoi, en te portant si bien, ne travailles-tu
 » pas ? — Hélas ! Monsieur, c'est que je suis
 » si paresseux ! — Tiens, voilà six livres pour
 » ton trait de sincérité.

Marivaux avoit une grande douceur dans le caractère, & pouvoit être nommé le plus humain des hommes. Cet Auteur ingénieux disoit quelquefois : « Si mes amis venoient m'afflu-
 » rer que je passe pour un bel esprit, je ne
 » fens pas en vérité que je fusse plus content
 » de moi-même ; mais si j'apprenois que quel-
 » qu'un eût fait quelque profit en lisant mes
 » ouvrages, se fût corrigé d'un défaut ; oh !
 » cela me toucheroit, & ce plaisir seroit de
 » ma compétence. »

Marivaux disoit souvent : « Pour être assez
 » bon, il faut l'être trop. »

» Marivaux vint un jour chez moi, me con-
 fier,

» fier, dit M. l'Abbé de Voisenon, que ses af-
 » faire n'étoient pas bonnes, & qu'il étoit
 » décidé à s'ensevelir dans une retraite éloignée
 » de Paris. Je représentai sa situation à Ma-
 » dame la Duchesse de Choiseul, en la priant
 » de tâcher de lui faire avoir une pension.
 » Elle eut la bonté d'en parler à Madame
 » de Pompadour qui en fut étonnée. Elle fai-
 » soit toucher tous les ans mille écus à Ma-
 » rivaux, & pour ménager sa délicatesse &
 » obliger sans ostentation, elle les lui faisoit
 » toucher comme venant du Roi. Marivaux,
 » voyant que j'avois découvert le mystère,
 » me battit froid, tomba dans la mélancholie,
 » & mourut quelques mois après. »

On lui fit l'épitaque que voici :

Souvent avec trop d'art copiant la nature,

On crut lui trouver des égaux ;

Mais en bonhomie, en droiture,

On lui connut peu de rivaux.



CHARLES-FRANÇOIS PANARD, né à Couville près de Chartres en 1690, mort à Paris en 1765.

« Si plusieurs traits de ses écrits (dit M. de la Place) ont pu faire comparer Panard à l'inimitable Lafontaine, ses mœurs, son caractère, sa modestie & sa timidité le rapprocherent de ce Poëte de la nature. Il y eut entre leur humeur la plus grande conformité. Sage & discret dans la conversation comme dans ses écrits, Panard n'ouvrit jamais la bouche que pour dire du bien; & il eut d'autant plus de mérite à ne point s'écarter de cette modération, que sa facilité à manier l'épigramme & à tourner un couplet, lui offrit beaucoup de moyens d'être méchant. »

L'impromptu des Auteurs, Comédie de Panard, parmi plusieurs morceaux d'une poésie facile & délicate, offre le suivant.

Petit bien qui ne doit rien,
Petit jardin, petite table,

Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit ;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur sert, dans un repas,
Du grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans des petits plats.

Panard est Auteur du *Carnaval*, Opéra comique. L'Actrice chargée du principal rôle de ce Prologue, étoit une grande fille, qui s'étoit toujours piquée d'une sagesse à toute épreuve. Malheureusement elle vint à Paris dans un état critique, qui auroit donné un fameux échec à sa réputation, sans les précautions prudentes qu'elle prit pour les cacher. Trois ou quatre jours après son début, elle sentit quelques atteintes de colique sur le Théâtre ; elle les surmonta courageusement. Le lendemain, à trois heures du matin, elle accoucha, vint à la répétition à neuf, joua le soir, & continua pendant toute la foire, sans laisser le moindre soupçon de son accident. Bel exemple de modestie pour nos Nymphes de Théâtre, qui tirent souvent vanité d'un pareil déshonneur!

Les vers de Panard respirent l'enjouement & le plaisir ; mais jamais il ne fit rougir les Grâces, qui l'accompagnerent jusqu'au tombeau. Il fut allier l'esprit & le sentiment , la décence & la volupté , l'énergie & la délicatesse ; mais il eut moins d'élégance , de correction , de coloris , & fut moins grand peintre qu'Anacréon. Il arma quelquefois la gaieté des traits de la satire ; peignit, en badinant, les mœurs de son siècle ; & , dans le tems que sa Muse facile & légère le berçoit sur un lit de roses, il en faisoit sentir les épines aux Spectateurs, qui rioient de leur piquure. La morale & la critique caractérisent les ouvrages de cet Auteur.



Panard eut , comme Lafontaine , la plus grande incurie pour sa fortune. Il vécut pauvre & mourut de même. La raison qu'en donne l'Abbé de Voisenon , c'est que , sans mépriser les Grands, il ne savoit pas les cultiver. « Leur » rang , ajoute-t-il, ne l'offusquoit point ; il » ne les trouvoit pas de trop sur la terre , » comme font nos Philosophes ; il se conten-

" toit de ne pas se rencontrer sur leur passage.

Épitaphe de Panard, par lui-même.

Mon corps, dont la structure eut cinq pieds de hauteur,
Portoit sur l'estomac une masse ronde,
Qui de mes pas tardifs excusoit la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur;
Aimant sans m'affervir, jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'a captivé mon cœur.
Chanfonnier sans chanter, passable Coupléteur,
Jamais dans mes chansons on ne vit rien d'immonde.

D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, & toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi.
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde
Dans une paix douce & profonde,
Et sans avoir connu l'ennui,
J'ose assurer qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

PHILIPPE-CLAUDE-ANNE DEZUBIÈRES,
Comte de CAYLUS, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même Ville en 1765.

M. le Comte de Caylus entra de bonne
Xij

heure dans le service , & s'y distingua beaucoup. Après la paix de Rastad , il fit le voyage d'Italie , où il faisoit avec enthousiasme les beautés des chef-d'œuvres qui y sont répandus. Il passa de là dans le Levant , pour y voir par lui-même tous les lieux célébrés par Homere & les autres Poètes. Devenu sédentaire , il n'en fut pas moins actif. C'est à son amour pour les Arts que nous devons les pierres gravées du cabinet du Roi , & un grand nombre d'autres chef-d'œuvres. Reçu en 1731 , dans l'Académie de Peinture & Sculpture , il composa la vie des plus fameux Peintres & Sculpteurs de cette Académie , & y fonda un prix annuel pour celui des Éleves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion. L'Académie des Inscriptions lui ayant donné , en 1742 , une place d'honoraire , l'étude de la Littérature devint sa passion dominante , mais toujours relativement aux Arts ; & les Dissertations aussi savantes que curieuses , qu'il y a lues , passent le nombre de quarante. Il y fonda un prix de 500 liv. dont l'objet est d'expliquer , par les Auteurs & par les monumens , les usages des anciens peuples. Ce sont toutes ces recherches qui

ont produit son excellent *Recueil d'antiquités Egyptiennes , Étrusques , Romaines & Gothiques* , en 7 vol. in-4°. Cet Ouvrage , ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume , prouvent une grande étendue de connoissances en plusieurs genres. Son mérite littéraire étoit soutenu par toutes les qualités rares de l'humanité. Il avoit un fonds inépuisable de bonté naturelle , une tendresse courageuse pour ses amis , une politesse vraie & sans apprêt , une probité rigoureuse , une haine généreuse des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit aussi noble que singulière , & passoit peut-être un peu trop jusques dans son extérieur. Sa libéralité faisoit tout son luxe. Il encourageoit les talens par des récompenses ; il prévenoit les besoins des Artistes indigens , par des bienfaits.



Voltaire a dit de M. de Caylus , dans son *Temple du goût* :

Caylus , tous les Arts te chérissent ,
 Je conduis tes heureux desseins ;
 Et les *Raphael* s'applaudissent
 De se voir gravés par ta main.



Vers 1715, M. de Caylus passa dans le Levant, à la suite de l'Ambassadeur de France à la Porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours pour visiter les ruines d'Ephese, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infestée par une troupe de brigands, à la tête desquels étoit le redoutable Caracayali ; il étoit dangereux de fréquenter les chemins. Le Comte de Caylus s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigands de la bande de Caracayali, venus à Smyrne, & convint avec eux d'une certaine somme, à condition néanmoins qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fideles. Ils le conduisirent avec son interprete vers leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. Caracayali, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité ; il l'avertit qu'il y avoit dans le voisinage, des ruines dignes d'être connues, & pour l'y transporter avec plus de

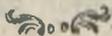
célérité , il lui fit donner des chevaux arabes , de ceux qu'on appelle *chevaux de race* , estimés les meilleurs coureurs. Le Comte se trouva bientôt comme par enchantement , sur les ruines indiquées ; c'étoient celles de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à Caracayali , & le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupoit anciennement la Ville d'Ephefe.



X La recherche des anciens monumens étoit , dans M. de Caylus , plutôt une passion qu'un simple goût. Adorateur de tout ce qui avoit l'air antique , il semble qu'il ait voulu perpétuer ce sentiment jusques après sa mort. Le petit Tombeau de porphyre qu'on lui a élevé dans l'Eglise St. Germain - l'Auxerrois , sa Paroisse , d'après le plan qu'il en avoit tracé lui-même , est vraiment celui d'un Antiquaire enthousiaste. Ce tombeau grotesque a donné lieu à l'Építaphe que voici , dont la dureté du style paroît analogue au sujet.

Ci-gît un Antiquaire acariâtre & brusque.

Oh ! qu'il est bien placé sous cette Cruche étrusque !



LOUIS MANGENOT, *Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, mort dans la même Ville en 1768.*

Ses premiers ouvrages firent admirer M. Mangenot, & le firent admettre dans ce qu'on appelle la bonne compagnie ; mais son caractère indépendant n'ayant pu s'affujettir aux égards que le monde exige, il prit bientôt & pour toujours le parti de la retraite. Quelques amis alloient la partager & jouir de sa conversation, qui étoit très-agréable & très-enjouée, dans un jardin dépendant de son Bénéfice, où il avoit fait construire un petit saloon sur la porte duquel il fit graver ces vers :

Sans inquiétude, sans peine,
 Je jouis dans ces lieux du destin le plus beau :
 Les Dieux m'ont accordé l'ame de *Diogène*,
 Et mes foibles talens m'ont valu son tonneau.

M. l'Abbé Mangenot étoit né avec le goût & le talent pour la Poésie, mais il n'a traité que de petits sujets. Son genre étoit la délica-

tesse , témoin cette charmante Eglogue , qui commence par ce vers :

Au déclin d'un beau jour , une jeune Bergere , &c.

M. Mangenot avoit une sœur dévotte , qui ne lui pardonna jamais d'avoir fait un jour , en plaisantant , cette épigramme pour lui-même :

Sous ce marbre gît enterré
Un Prébendier sexagénaire ,
Qui jamais ne lut son Bréviaire ;
Et qui ne connut son Curé ,
Qu'en relisant son baptistaire.

M. l'Abbé Mangenot a fait sur la mort ce quatrain peu religieux.

« Laissons au vulgaire des hommes
» Redouter de la mort les pièges imprévus :
» Elle n'est point tant que nous sommes ;
» Quand elle est , nous ne sommes plus. »

Il est Auteur de *l'Histoire abrégée de la Poésie Française* ; c'est une plaisanterie aussi juste qu'agréable. La voici.

« La Poésie Française , sous *Ronsard* & sous
» *Baïf* , étoit un enfant au berceau , dont on

» ignoroit jusqu'au sexe. *Malherbe* le soupçonna
 » mâle , & lui fit prendre la robe virile. *Cor-*
 » *neille* en fit un Héros. *Racine* en fit une
 » femme adorable & sensible. *Quinault* en fit
 » une Courtisane , pour la rendre digne d'é-
 » poufer *Lully* , & la peignit si bien sous le
 » masque , que le sévère *Boileau* s'y trompa ,
 » & condamna *Quinault* à l'enfer , & sa Muse
 » aux prisons de St. Martin. A l'égard de
 » *Voltaire* , il en a fait un excellent écolier
 » de Rhétorique , qui lutte contre tous ceux
 » qu'il croit Empereurs de sa classe , & qu'au-
 » cun de ses pareils n'ose entreprendre de dé-
 » goter , se contentant de s'en rapporter au
 » jugement de la postérité, unique & seul Pré-
 » fet des études de tous les siècles.

M. l'Abbé Mangenot, neveu du célèbre Pa-
 laprat , étoit fils d'un commerçant , pauvre
 sans doute , puisque son peu de fortune dé-
 termina M. Mangenot à entrer dans l'état ec-
 clésiastique , & que son éducation fut négligée
 au point qu'il avoit environ dix-huit ans lors-
 qu'il commença ses études.

Au récit de quelque trait d'humanité, la sensibilité de M. l'Abbé Mangenot se manifestoit par des larmes, & souvent on l'a vu disposer par avance du revenu de son Bénéfice, pour en aider des malheureux, & se mettre lui-même dans les embarras de l'indigence. Cependant cette vive sensibilité ne le tenoit pas en garde contre les accès fréquens d'une humeur très-prompte à s'irriter, & qui donnant à son caractère une apparence de dureté & de violence, le rendoit d'une société très-difficile même à ses amis. Revenu de ces premiers mouvemens, l'homme sensible reparoissoit, & qui plus est, l'homme tendre & voluptueux. On peut dire avec vérité, que personne n'éprouva plus fortement que lui l'empire des passions. Sa conversation & ses ouvrages respiroient la volupté, & il avouoit souvent qu'il n'étoit redevable qu'à elle de son amour & de son talent pour les vers.



ANTOINE - ALEXANDRE - HENRI POIN-
SINET, de l'Académie des Arcades de
Rome & de celle de Dijon, né à Fontaine-
bleau en 1735, mort en Espagne en 1769.

34

M. Poinfinet s'étoit livré dès sa plus tendre
jeunesse au démon de la Métromanie. Cette
démangeaison précoce de rimer & d'écrire,
lui a été bien funeste, puisqu'elle l'a couvert
de ridicules, & causé presque tous les malheurs
de sa vie.

M. Poinfinet étoit d'une crédulité extraor-
dinaire, avec cela vain & poltron. Ces défauts
que tout le monde lui connoissoit, l'ont rendu
le jouet de toutes les sociétés où il s'est trouvé.
Un homme de lettres, connu par les inconsé-
quences & les méchancetés de son esprit sa-
tyrique & sans principes, se fit sur-tout un
plaisir de nourrir la crédulité de cet Auteur,
pour mieux en abuser. On raconte qu'une jolie
femme, qui occupoit un appartement dans la

maison où logeoit un de ces plaisans impitoyables que M. Poinfinet appelloit *ses amis*, mouroit d'envie d'être témoin de quelque mystification. « Quoi ! (disoit-elle un jour à son voisin,) vous ne m'en ferez jamais voir aucune ? — Madame , il ne tiendra qu'à vous. » Vous êtes très-aimable & Poinfinet très-crédule ; j'aurai l'honneur de vous le présenter. Vous lui ferez un peu d'accueil ; il croira d'abord vous avoir tourné la tête. Vous lui accorderez un rendez-vous. Votre mari, qu'on aura eu soin de lui représenter fort jaloux, arrivera pour troubler la fête. Laissez-moi conduire cela ; vous verrez l'homme aussi plaisant qu'il peut l'être, & vous jugerez par vous-même si sa réputation est mal fondée. »

La piece s'arrange sur ce plan. Poinfinet est présenté chez la Dame, qui le trouve le plus aimable homme du monde. Le petit homme, épris de ses charmes, comme on l'avoit aisément prévu, lui fait assidument sa cour, parle enfin de tendresse, & est écouté. Les progrès de son amour sont rapides, bientôt on en est au mystère. Il lui est recommandé sur-tout à

Pégard de l'ami qui l'a présenté. Il promet le plus inviolable secret ; & dès le soir même il ne manqua pas de tout raconter au même homme qu'on excluait de la confiance.

On prend jour pour le rendez-vous qui doit assurer son bonheur ; & ce même jour on établit dans l'antichambre de cette Dame une grande baignoire , masquée d'un rideau , pour que Poinfinet n'en conçût aucun ombrage. Il est invité à souper tête-à-tête ; le mari jaloux & brutal , dont on lui a souvent parlé , est absent. Après le souper , le petit homme devient entreprenant ; on lui promet tout , jusqu'à la faveur de l'hospice. On exige seulement de lui de se coucher le premier. Le petit homme , transporté d'aise , est déshabillé dans un clin-d'œil , & ne fait qu'un saut du fauteuil au lit. Mais , tout-à-coup il part de la cour , à plusieurs reprises , un certain coup de sifflet.

» Ah ! Monsieur , je suis perdue , s'écrie la
 » femme , du ton le plus naturel ; c'est mon
 » mari , c'est lui ; je le croyois à Versailles.
 » Ah ! mon Dieu , disparaissez vite ; je ne vois,
 » pour vous cacher , qu'une espece de bai-
 » gnoire , qui se trouve heureusement dans
 mon

» mon antichambre , parce que mon mari
» prend les bains ; venez vite , & ne faites
» aucun bruit , je vais éteindre toutes les lu-
» mieres. J'aurai soin de vous faire sortir à
» propos. » Poinfinet , tremblant , gagne la
baignoire , & s'y tapit de son mieux. La Dame
éteint en effet toutes les lumieres. Son pré-
tendu mari frappe impétueusement à la porte ;
elle ouvre avec un peu de façon ; Eh ! mon
ami , je ne t'attendois pas ce soir , lui dit-elle ,
en l'embrassant. « Aussi s'en est-il peu fallu
» que vous ne me revissiez jamais , répondit-il
» d'un ton brusque. J'ai été attaqué dans le
» bois de Boulogne , par trois coquins qui
» vouloient m'assassiner. J'en ai jeté deux sur
» le carreau , je ne fais ce qu'est devenu le
» troisieme. — Mais , parbleu ! donnez - moi
» donc de la lumiere ; mon épée est encore
» sanglante , & je ne veux pas laisser rouiller
» ma lame. — De la lumiere , mon fils ? ce
» qui m'en restoit vient de finir ; le domestique
» est couché ; j'allois moi-même me mettre au
» lit. Tu dois être fatigué , fais-en de même ;
» tu te passeras bien de lumiere pour te desha-
» biller. » Moi ! non , par-dieu , je veux en avoir ,

» j'en aperçois chez M. N * * * qui n'est pas
 » encore couché. Je vais le prier de vouloir
 » bien m'en donner ; mais auparavant, je meurs
 » d'envie de faire de l'eau. . . . Où est le pot-
 » de-chambre ? » Il feint de le chercher à
 tâtons , de le trouver trop plein , & de vouloir
 le vider par la fenêtre. » Ah ! mon ami , ne jette
 » donc pas ainsi de l'urine dans la cour. Tous
 » les voisins se plaignent déjà de la mauvaise
 » odeur qu'elle exhale. -- Tu as raison , je n'y
 » pensois pas : ma foi , je vais le vider dans la
 » baignoire. On la nettoiera quand je m'en fer-
 » virai. Fi donc ! Quelle idée , dit la femme ! »
 Mais l'obstiné mari , sans l'écouter , va vider le
 pot-de-chambre dans la baignoire , & l'infor-
 tuné Poinfinet reçoit sur son visage & sur son
 corps la plus ample potée d'urine. « En vé-
 » rité , tu n'es guere raisonnable , crie la femme ,
 » en feignant de la mauvaise humeur. Actuel-
 » lement viens donc te coucher , & n'incom-
 » mode pas les voisins , en leur demandant de
 » la lumière à une heure indue. -- Je t'ai déjà
 » dit que j'en voulois : » Et l'opiniâtre époux
 ouvrant aussi-tôt une fenêtre , crie de toute sa
 force à son bon voisin , de vouloir bien lui

envoyer une chandelle. Le voisin descend lui-même avec une lumière, & traverse l'appartement, sans faire la moindre attention à la baignoire, où gissoit le malheureux compissé. Il entre dans la chambre; & voilà que l'enragé de mari, à qui sa femme ne cessoit de répéter qu'elle tomboit de sommeil, répète lui-même au voisin l'histoire de son combat au bois de Boulogne, & d'une manière si prolix, qu'elle sembloit ne devoir pas finir de la nuit. « Vraiment, vous êtes bien heureux, » lui dit le voisin ! Quoi ! seul contre trois ? » Ils auroient été dix, reprend le mari ! Oh ! » ventrebleu ! vous ne me connoissez pas. Tenez, je n'ai pas voulu même me servir de » mes pistolets. — Parbleu ! voilà de belles » armes, lui dit le voisin, feignant d'examiner les pistolets ; je ne vous les avois pas » encore vus. — Ce sont des pistolets à deux » coups que j'ai achetés ce matin à Versailles. » Croiriez-vous qu'ils ne m'ont coûté que trois » louis ? — En vérité, c'est pour rien. . . Mais » ils sont chargés, ce me semble ; vous aurez sans doute soin de les décharger avec » un tire-boure, car il y auroit de l'impru-

» dence à les tirer ; la charge peut être vieille ;
» le pistolet peut faire long-feu, & crever entre
» vos mains. — Bon , répliqua le mari , vous
» êtes bien prudent : je vais les tirer par la
» fenêtre , je ne crains pas la poudre , moi.
» — Oh ! vous ne ferez pas cette folie - là ,
» crie la femme : voulez-vous éveiller tout le
» monde , & faire croire qu'il se fait ici quel-
» que meurtre ? Eh bien , dit le mari , j'en
» veux avoir le cœur net ; il y a de l'eau dans
» la baignoire , je vais les tirer là ; j'ai toujours
» ouï-dire qu'un coup de pistolet tiré dans
» l'eau ne faisoit aucun bruit , je veux en faire
» l'expérience. » La porte de l'antichambre
étoit ouverte , & le malheureux petit homme
ne perdoit pas un seul mot de ces désagré-
ables détails. Le mari sembloit persister dans le
dessein de faire son expérience ; mais enfin la
femme & le voisin vinrent à bout de l'en dé-
tourner. Les pistolets , qui n'existoient pas ,
furent enfermés dans une armoire. Le voisin
souhaita le bon soir aux époux ; & le mari
consentit enfin , non sans quelque peine , à se
coucher. Dès qu'on put raisonnablement le sup-
poser endormi , la femme courut à la baignoire

annoncer à l'amoureux Poinfinet , transi de froid & bien plus encore de peur , qu'il falloit se retirer au plus vite , & elle lui remit en même tems ses habits qu'elle avoit adroitement, disoit-elle, su cacher aux yeux du jaloux. On imagine bien qu'il ne se fit pas répéter deux fois son congé. Il ne se donna pas même le tems de s'habiller pour sortir. Il gagne , en grelotant , l'escalier , & dans son déshabillé de bain , il monte chez l'officieux ami , qui lui avoit procuré cette bonne fortune. Il n'eut rien de plus pressé , sans doute , que de lui raconter sa triste aventure qu'il savoit aussi-bien que lui. Ce bon ami ne manqua pas de lui faire les remontrances les plus sensées sur les inconveniens de la convoitise , sur-tout en fait d'adultere ; il voulut pourtant bien lui accorder un asyle pour cette nuit , à condition qu'il seroit plus sage.

Un des liens qui retenoient le plus fortement Poinfinet dans la société des moqueurs , dont il étoit le jouet perpétuel , c'est qu'il ne pouvoit s'empêcher de trouver lui-même très-plaisans la plupart des tours qu'on ne cessoit

de lui faire. Il en eût ri volontiers aux larmes, s'ils eussent été joués à d'autres ; car on remarquoit bien qu'avec l'imbécillité d'un oison, il avoit la malice d'un singe. Il convenoit de cette façon de penser ; & l'espérance, qu'après tant d'épreuves il passeroit enfin de l'état de victime à celui de mystificateur, étoit une des principales causes de son étonnante persévérance. On lui disoit souvent que son noviciat alloit finir ; & qu'ensuite on choisiroit une autre victime, aux dépens de laquelle il pourroit s'égarer, comme on avoit fait aux siens. Son amour-propre lui persuadoit aisément que tout autre que lui eût tombé dans des pièges aussi bien tendus, & que ses ridicules ne lui appartenoient pas exclusivement. Cette idée seule l'enchaînoit à la société, au point que le chef des mystificateurs lui ayant dit un jour, qu'il étoit prêt à l'initier, & qu'enfin le tems de ses épreuves étoit fini, le petit homme se mit à genoux sur le Pont-neuf, reçut de lui l'imposition des mains, & se crut admis dans la classe de ces mêmes mystificateurs dont il avoit toujours envié les plaisirs. Cependant, ce jour-là même, on lui fit tenir un brevet d'Académi-

cien de Pétersbourg, qu'il crut sans doute bien mériter. En conséquence, on lui persuada qu'il ne pouvoit se dispenser d'adresser à cette Académie un remerciement en langue Russe. Il donna si bien dans le panneau, qu'il prit pendant quelque tems des leçons de cette langue; & le Maître chargé de l'instruire fut au moins exact à lui donner des principes de Bas-Breton.



« Félicitez-moi, Messieurs, disoit un jour
 » Poinfinet à ses amis, enfin l'on va jouer
 » ma Piece; j'ai la parole des Comédiens;
 » & demain j'ai rendez-vous à leur assemblée,
 » à onze heures précises. » Un de ceux à qui
 il apprenoit cette bonne nouvelle, avoit lui-même envie de faire jouer une Piece; & il se promit bien de l'empêcher d'aller le lendemain à l'assemblée. Ce fut précisément celui qui le félicita davantage, & qui l'exhorta le plus sérieusement à ne point manquer au rendez-vous. Dans la joie qu'inspiroient à Poinfinet les magnifiques espérances qu'il fondeoit sur sa Comédie, on lui propose un souper qu'il accepte. On le mene dans un quartier de Paris des plus

éloignés, chez des personnes qui s'étoient déjà diverties aux dépens du Poëte, & qui furent charmées de le recevoir. On tient table long-tems, &, vers la fin du souper, on tourne exprès la conversation sur les accidens où l'on est exposé la nuit dans les rues de Paris. On raconte des choses effrayantes, d'assassinats & de vols. On parle d'une aventure tragique arrivée récemment dans le quartier même où l'on soupe. L'imagination de Poinfinet, disposée à recevoir toutes sortes d'impressions, est si vivement ébranlée, que, pour rien au monde, il n'eût osé s'en retourner, ce soir-là, chez lui. Il avoue naïvement sa frayeur. Tout le monde a l'air de la partager; on lui dit qu'on ne doit pas combattre ces mouvemens secrets, qui sont très-souvent d'utiles pressentimens des plus grands malheurs. On le retient à coucher, lui & sa compagnie. Soulagé de sa crainte, il ne demande qu'une grace; c'est qu'on ait l'attention de le faire éveiller le lendemain, un peu de bonne heure, pour qu'il ne manque pas l'assemblée des Comédiens. On le lui promet, & dans cette confiance, il s'endort. Pendant son premier sommeil, on s'empare de sa culotte, &

l'on appuie fortement la pointe d'un canif sur les quatre principales coutures, de maniere qu'elles puissent se rompre facilement le lendemain, & toutes à la fois, au plus léger effort. On croit bien qu'on ne fut pas fort soigneux d'éveiller le dormeur, à l'heure qu'il avoit demandée. Comme il avoit donné la veille ample carrière à son appétit, il ne s'éveilla de lui-même que vers les dix heures. Etonné qu'il fût si grand jour : « Comment, » Messieurs, dit-il, en s'élançant hors du lit ! » il me paroît que je n'avois qu'à compter sur vous ? » Il s'approche d'une pendule, & voit, en frémissant, que dix heures vont sonner : « Vîte un Perruquier, s'écrie-t-il, je n'ai pas » un instant à perdre. » Le Perruquier arrive, & comme il faisoit assez chaud, notre Poète reste en chemise tout le tems qu'on met à l'accorder. Enfin sa toilette achevée, il vole à sa culotte, & voulant y passer une jambe, elle se sépare en deux parties. C'étoit la perfidie la plus propre à faire perdre à ce Poète infortuné le peu qui lui restoit de raison. « Morbleu ! Messieurs, le tour est abominable, » & je ne vous le pardonnerai de ma vie. Il

» s'agit de ma Piece, de ma gloire, de l'af-
» faire la plus essentielle pour moi ; & c'est
» ainsi que vous me traitez ! mais vous en au-
» rez le démenti ; je me rendrai mort ou viv
» à l'assemblée. » Il court à la Cuisiniere, &
la supplie, à genoux, de vouloir bien, au
plus vite, reprendre à longs-points les quatre
fatales coutures, d'où dépendoit la solidité de
sa culotte. La Cuisiniere entreprend l'ouvrage ;
mais combien il la trouvoit lente ? Il ne faisoit
qu'aller & venir de la cuisine à la pendule, &
de la pendule à la cuisine, renouvelant à cha-
que fois ses imprécations. Onze heures alloient
sonner ; le haut-de-chausses est rapporté.
Poinfinet veut y passer la jambe, mais la me-
sure se trouve avoir été si mal prise, que la
jambe ne peut y entrer. La maligne Cuisiniere,
en riant aux larmes, le prioit d'excuser si elle
n'étoit pas plus adroite dans un métier qu'elle
n'avoit fait de sa vie. Poinfinet, furieux, de-
mande un commissionnaire, qu'il expédie chez
lui avec un billet, par lequel il demande promp-
tement une culotte. On intercepte le billet,
midi sonne ; & le commissionnaire n'est pas re-
venu. On lui dit froidement qu'il a eu grand

tort d'envoyer un homme qu'il ne connoît pas, que ce commissionnaire pourroit bien s'être laissé tenter par le besoin pressant que lui-même paroïssoit avoir d'une culotte. Il prend enfin le seul parti qui lui reste. Après avoir assujetti, par devant & par derriere, les basques de son habit, avec quelques épingles, il s'en retourne chez lui. Sa Piece ne fut point jouée à son rang, & ce ne fut que plus de six mois après, qu'elle eut le malheur de tomber.

M. Poinfinet, quoique simple & crédule, avoit du mérite. Il n'étoit pas un des plus mauvais parmi nos faiseurs d'Opéra comiques. La part qu'il a eu au *Sorcier* & à *Tom-Jones* lui fait honneur; & la petite Comédie du *Cercle*, qu'on lui attribue, prouve qu'il savoit assez bien saisir & peindre le ridicule de la plupart de nos sociétés.

Comme il y a dans la Comédie du *Cercle*, quelques peintures assez vraies de ce qui se passe parmi les gens d'un certain monde, M. le Duc de *** dit un jour à M. Poinfinet: « Il

» faut, Monsieur, que vous ayez écouté aux
» portes. »



M. Poinfinet partit pour l'Espagne en 1769; il comptoit travailler, dans ce Royaume, à la propagation de la Musique Italienne & des ariettes Françoises; mais en voulant se baigner, il eut le malheur de se noyer dans le Guadalquivir. Sa mort, qui a été consignée dans presque tous les papiers publics, l'a surpris au milieu de beaucoup d'ouvrages qu'il avoit commencés, & dont il menaçoit depuis long-tems le public.

Ainsi tomba le pauvre Poinfinet :
Il fut dissous par un coup de sifflet.
Comme, au matin, une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour ;
Tel Poinfinet disparut sans retour.



Un anonyme fit à M. Poinfinet l'épithaphe suivante.

O mort ! en veux-tu, dans ta rage,
Aux plus grands Auteurs de notre âge ?
Dans trop d'eau s'éteint POINSINET,
Et dans trop de vin, TACONNET.



FRANÇOIS-AUGUSTIN PARADIS DE
MONCRIF, *Lecteur de la Reine, de l'Académie Française, né à Paris en 1687, mort dans la même Ville en 1770.*

Au moment de la disgrâce de M. le Comte d'Argenson, Moncrif demanda, presque à genoux, qu'il lui fût permis de suivre ce Ministre dans son exil. Son devoir n'ayant pu se concilier avec son inclination, il ne manqua pas d'aller tous les ans témoigner sa reconnaissance à l'illustre exilé. Pélisson & lui sont les seuls Littérateurs Courtisans, qui aient risqué de déplaire & de se perdre par une conduite dont on voit à la Cour si peu d'exemples.

« Quelques pieces fugitives de Moncrif, pleines d'esprit, de délicatesse & de sentiment, à la tête desquelles il faut placer *le Rajeunissement inutile*, dit un de nos bons critiques, ont établi sa réputation pendant qu'il vivoit,

& pourront même la soutenir encore après sa mort.

Les ouvrages en prose de Moncrif sont d'un style maniéré, & quelquefois inintelligible. Piron disoit plaisamment, au sujet de Pélocution de cet Auteur : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Moncrif, & Moncrif n'engendrera personne.

Épitaphe de M. de Moncrif.

Mortel digne de l'âge d'or,
 Ami sûr, Auteur agréable :
 Ci-gît, qui, vieux comme NESTOR,
 Fut moins bavard & plus aimable.

Par M. DE LA PLACE

JEAN-ANTOINE NOLLET, *Abbé, né à Pimpré dans le Diocèse de Noyon, en 1700, mort à Paris en 1770.*

M. Le Dauphin, qui auroit désiré que M. l'Abbé Nollel songeât un peu plus à sa for-

tune , le pressa d'aller voir un homme en place , dont la protection pouvoit lui être utile. L'Abbé Nollet lui fit une visite , & lui présenta un exemplaire de ses ouvrages : celui-ci répondit froidement , en jetant les yeux sur le titre , qu'il étoit sensible à sa politesse ; mais qu'il ne lisoit pas ces sortes d'écrits. *Monsieur* , lui répondit l'Auteur , *voulez-vous permettre que je laisse ce livre dans votre antichambre ? il s'y trouvera peut-être des gens d'esprit qui le liront avec plaisir.*

CHARLES-JEAN-FRANÇOIS HÉNAULT ,
*Président honoraire au Parlement de Paris ,
 de l'Académie Française & de celle des Inscriptions , mort à Paris , sa patrie , en 1770.*

M. Hénault réunissoit au mérite de l'homme de lettres très-estimable , celui de la meilleure compagnie , d'un Amateur éclairé qui se plaisoit avec les gens de lettres , qui aimoit à leur être utile , qui les secondoit quelquefois , & que sa fortune avoit mis à portée d'obte-

nir d'eux, ainsi que des gens du monde, une très-grande considération. Les ouvrages qu'il avouoit prouvent qu'il avoit eu le bon esprit de faire, des lettres, l'amusement de son loisir ; espece de jouissance ignorée de la plupart des gens riches, qui ne savent point se faire pardonner leur fortune, & qui semblent ne pas connoître le prix de la considération personnelle.

Cet Auteur s'amusoit quelquefois à faire des vers. En voici qu'il adressa à une Dame coquette.

N'étoit-ce pas assez qu'Ismene fut volage ?
 Pour me mieux accabler, elle me rend son cœur !
 Mais la mort à mes yeux causeroit moins d'horreur,
 Qu'un cœur capable de partage.
 Amour, quelle est la rigueur de tes loix ?
 Je meurs de mes regrets & de ma résistance.
 Faut-il que je souffre à la fois,
 Par son retour & par son inconstance ?

Épitaphe du Président Hénault.

Ainsi que les vertus, les talens n'ont point d'âge ;
 Dans ses écrits jamais on n'entrevit le sien.
 Il lut l'histoire en Philosophe, en sage ;
 Il l'écrivit en Citoyen.

PHILIPPE

PHILIPPE DE CHAUVELIN, *Abbé, Conseiller au Parlement de Paris, né en 1720, mort à Paris en 1770.*

M. l'Abbé de Chauvelin s'étoit distingué avant que d'être Conseiller d'honneur, dans la place de Conseiller de Grand-Chambre, par ses lumières, sa sagacité & son éloquence. Il fit briller sur-tout ses talens dans l'affaire de la proscription des Jésuites, qu'il eut le courage, & au moment où on s'y attendoit le moins, de dénoncer aux Chambres assemblées. La vie de cet illustre Magistrat fut traversée par des infirmités continuelles, & par un travail infatigable.

Le jour que l'Arrêt de proscription fut prononcé contre les Jésuites, on lui envoya le Quatrain suivant :

Ami, ton triomphe est certain ;

Du fier Dagon l'idole tombe.

La France écrira sur ta tombe :

« Honneur & gloire à CHAUVELIN ! »

M. l'Abbé de Chauvelin étoit petit, bossu & fort laid. Un jour, un enfant s'étant mis à pleurer de frayeur, en le voyant : *Il me prend sans doute pour un diable*, dit M. l'Abbé de Chauvelin, en s'adressant à la mere : « En ce » cas, répondit la Dame, il se tromperoit très- » fort, puisque les diables n'ont jamais eu de » plus grand ennemi que vous. »

Épitaphe de l'Abbé Chauvelin.

Des puissances du monde admirez le néant !

Ci-gît un Nain, qui vainquit un Géant.

CLAUDE-ADRIEN HELVÉTIUS, ancien Maître-d'Hôtel de la Reine, ci-devant Fermier-général, né à Paris en 1715, mort dans la même Ville en 1771.

Il eut le bonheur de naître de parens dont il fut tendrement aimé, & qui s'occupèrent également du soin de son éducation & du soin de rendre son enfance heureuse. Il n'avoit pas

cinq ans, lorsqu'ils le confierent à M. Lambert, Professeur-Émérite de l'Université, homme sage & sensible, qui vit encore & pleure son Eleve.

Helvétius n'aima d'abord que les contes de Fées, & les livres où régnoit le merveilleux ; mais il leur associa bientôt Lafontaine & Des-préaux. Etant au Collège, il lut l'Iliade & Quinte-Curce. Ces deux lectures changerent son caractère. De timide qu'il étoit, il devint audacieux ; son goût pour l'étude fut suspendu pendant quelque tems. Il vouloit entrer au service, & ne respiroit que la guerre.

La première jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvétius, comblé d'éloges dans les exercices publics du Collège, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse & l'escrime ; il excella depuis dans ces deux Arts. Il a même dansé à l'Opéra, sous le nom & le masque de Javilliers, & a été très-applaudi.

L'Auteur du livre de *l'Esprit* n'avoit que vingt-trois ans , lorsque la Reine , qui aimoit Monsieur & Madame Helvétius, obtint pour leur fils une place de Fermier-Général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place ; mais M. Orri lui donna bientôt la place entiere.



M. Helvétius en état , par sa grande fortune , de suivre son inclination à la bienfaisance, chercha à se lier avec les hommes célèbres dans les Lettres. Il fit une pension de 1200 liv. à Marivaux , & une de 1500 liv. à M. Saurin fils , qui n'avoit alors , pour subsister , qu'une place peu convenable à son caractère. Lorsque M. Saurin voulut se marier, ce digne ami l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.



M. Helvétius avoit apperçu le guide des Législateurs dans l'Auteur des *Lettres Persanes*; & dans la conversation, Montesquieu devina aussi quel homme seroit un jour son ami. « Je ne fais , disoit-il , si Helvétius connoit sa

„ supériorité ; mais je sens que c'est un homme
„ au-dessus des autres. „



On voit par plusieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvétius. « Votre première Epître, lui dit-il, est pleine d'une raison au-dessus de votre âge, & plus encore de nos lâches Ecrivains, qui riment pour leurs Libraires, qui se resserrent sous le compas d'un Censeur Royal, envieux ou timide : misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever & tombent en se cassant les jambes ! Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on veut nous affadir. „



Des hommes peu éclairés & quelques amis, peut-être jaloux, répétoient à M. Helvétius qu'il devoit son tems à d'autres études qu'à celles de la Poésie & de la Philosophie. « Continuez (lui écrivoit M. de Voltaire,) de remplir votre ame de toutes les connoissances, de

„ tous les arts & de toutes les vertus. Ne
 „ craignez pas d'honorer le Parnasse de vos
 „ talens. Ils vous honoreront fans doute, parce
 „ que vous ne négligerez jamais vos devoirs.
 „ Les fonctions de votre état ne font-elles
 „ point quelque chose de difficile pour une
 „ ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait
 „ comme on régle la dépense de sa maison,
 „ & le livre de son Maître-d'Hôtel. Quoi !
 „ pour être Fermier-Général, on n'auroit pas
 „ la liberté de penser ? Eh ! Atticus étoit
 „ Fermier-Général. Les Chevaliers Romains
 „ étoient Fermiers-Généraux. Continuez donc,
 „ Atticus. „

-d-

Il est d'usage que la Compagnie des Fermes
 envoie dans les Provinces les plus jeunes des
 Fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des
 différentes branches des revenus, de veiller sur
 les Commis, & de faire exécuter les Ordon-
 nances. Dans ces voyages, qu'on appelle *Tour-*
nées, M. Helvétius visita successivement la
 Champagne, les deux Bourgognes & le Bor-
 delois ; & nulle part il ne se fit une loi de
 donner toujours raison aux Préposés de la

Ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations, & souvent il dédommagea le malheureux, ruiné par les vexations des Employés. La Ferme n'approuva pas d'abord tant de grandeur d'ame. Mais depuis, M. Helvétius ne fit de belles actions qu'à ses dépens, & les Fermiers voulurent bien tolérer cette conduite.

M. Helvétius se maria, au mois de Juillet 1751, & partit sur le champ pour sa Terre de Voré. Il y menoit avec lui deux Secrétaires qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus Fermier-Général; mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Bandot, étoit chagrin, caustique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvétius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme on traite un enfant. Un des plaisirs de ce Bandot étoit de discuter avec son Maître, la conduite, l'esprit, le caractère, les Ouvrages de ce Maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. M. Helvétius l'écoutoit avec patience; & quelquefois, en le

quittant, il disoit à Madame Helvétius : « Mais
 „ est-il possible que j'aie tous les défauts &
 „ tous les torts que me trouve Bandot ? Non
 „ sans doute. Mais enfin j'en ai un peu ; &
 „ qui est-ce qui m'en parleroit , si je ne garde
 „ pas Bandot ? »

Une femme célèbre par la solidité & les
 agrémens de son esprit , disoit de M. Helvétius : « C'est un homme qui a dit le secret
 „ de tout le monde. »

La Reine de Suède disoit à un homme
 qu'elle honoroit de sa confiance : « Que je
 „ voudrois m'entretenir avec M. Helvétius ! Je
 „ voudrois au moins qu'il fût le plaisir qu'il
 „ me donne. Ecrivez-lui, de ma part, combien
 „ je l'admire. »

L'Ambassadeur de France à Pétersbourg lui
 écrivoit : « J'ai trouvé , en arrivant , l'esprit
 „ Russe aussi occupé du vôtre que tout le reste
 „ de l'Europe ; & c'est avec un grand plaisir
 „ que je me charge d'être l'interprete des gens.

„ éclairés de cette Nation. Je prends la li-
 „ berté de m'étendre avec eux sur vos qualités.
 „ Comme Citoyen , & comme Ministre , je
 „ dois connoître & faire connoître tout ce qui
 „ honore ma Patrie. „



M. de Voltaire donnoit à M. Helvétius les témoignages les plus flatteurs de son estime.

Vos vers semblent écrits de la main d'Apollon ;
 Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoissance.
 Votre Livre est dicté par la saine raison ;
 Partez vite & quittez la France,



M. Helvétius passoit la plus grande partie de l'année à sa Terre de Voré. Bon mari & bon pere , content de sa femme & de ses enfans , il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disoit , en parlant d'eux : “ Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de *mon mari , ma femme , mes enfans.* „



Il y avoit dans sa Terre de Voré un Gentilhomme nommé M. de Vasseconcelle ; il ne possédoit qu'un petit bien chargé de redevances au Seigneur, & depuis long-tems il ne les avoit pas payées. M. Helvétius, en achetant la Terre, achetoit aussi les droits sur les sommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau Seigneur, ne manquèrent pas d'exiger avec rigueur tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis deux jours, lorsqu'on lui annonça M. de Vasseconcelle. Celui-ci dit à M. Helvétius que l'état de ses affaires ne lui avoit pas permis, depuis plusieurs années, de payer ce qu'il devoit au Seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état, dans ce moment, de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit, pour l'avenir, à payer exactement l'année courante & les arrérages d'une année. Il ajouta que, si on exigeoit davantage, & si on continuoit les procédures, on le ruineroit sans ressource. Il pria M. Helvétius de donner ordre à ses gens d'affaires de cesser leurs poursuites. « Je fais, lui dit M. Helvétius, que vous êtes un galant-homme, & que vous n'êtes pas riche. Vous me paierez

„ à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici
 „ un papier qui doit empêcher mes gens d'af-
 „ faire de vous inquiéter. » Il lui donne une
 quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette
 à ses genoux, en s'écriant : « Ah ! Monsieur ,
 „ vous sauvez la vie à ma femme & à cinq
 „ enfans. » M. Helvétius le relève en l'em-
 brassant , lui parle avec l'intérêt le plus noble
 & le plus tendre , & lui fait accepter une pen-
 sion de 1000 liv. pour élever ses enfans.



D'autres Gentilhommes , ou voisins ou vas-
 saux de M. Helvétius , eurent recours à lui
 dans leurs besoins ; plusieurs furent prévenus.
 Ceux qui pendant la guerre avoient une Troupe
 à rétablir , ou un Equipage à faire ; ceux qui
 avoient des enfans à élever , un bien en dé-
 sordre , pouvoient compter sur le Seigneur de
 Voré. Entre tous les hommes de cette classe
 qu'il a obligés , nous ne nommerons que MM.
 de l'Etang , qui n'ont jamais voulu taire les
 bienfaits qu'ils ont reçus de M. Helvétius.



Si ses Fermiers essuyoient quelque perte , si

l'année n'étoit pas féconde, M. Helvétius leur faisoit d'abord des remises, & souvent il leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses Terres un Chirurgien, homme de mérite. Il avoit établi une Pharmacie bien fournie de tout, & dont les remedes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un Paysan tomboit malade, il recevoit de la viande, du vin, & tout ce qui convenoit à son état. M. Helvétius alloit le voir souvent; il le consolait, il avoit soin qu'il fût bien servi; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une maniere assez sûre de terminer les procès; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.



M. Helvétius passoit toutes ses matinées à méditer & à écrire. Le reste du jour il cherchoit de la dissipation. Il aimoit la chasse, & n'aimoit pas à voir détruire le gibier par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de Braconniers. Il fit faire des défenses sévères; mais les gardes, qui le connoissoient, ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour un Paysan vint chasser jusques sous les fenêtres du

Château. M. Helvétius en fut irrité, & ordonna que cet homme fût veillé de près, & arrêté à la première occasion. Dès le lendemain, on lui amène le coupable; M. Helvétius fort en colère, se leve & court au Chasseur que deux Gardes entraînoient dans la cour du Château. Après l'avoir regardé un moment: « Mon ami, lui dit-il, vous avez de grands torts avec moi: si vous aviez besoin de gibier, pourquoi ne m'en avoir pas demandé? Je vous en aurois donné. » Après ce peu de mots, il fit rendre la liberté au Paysan, & lui fit donner du gibier.

Madame Helvétius, indignée de l'insolence des Braconniers, assuroit son mari que, tant qu'il ne les puniroit pas, ils continueroient leurs chasses. Il en convint, & promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses Gardes de faire payer l'amende à quiconque tireroit sur ses terres, & de le désarmer. Peu de jours après ces ordres, ils arrêterent un Paysan qui chassoit, lui ôterent son fusil, & le conduisirent en prison, dont il ne sortit qu'après avoir payé

l'amende. M. Helvétius informé de cette aventure, va trouver le payfan, mais en secret, dans la crainte d'effuyer les reproches de Madame Helvétius. Après avoir fait promettre à ce Braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit se passer entr'eux, il lui paye le prix de son fusil & lui rend la somme à laquelle l'amende & les frais pouvoient se monter. Madame Helvétius de son côté n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfans : « Je suis la cause » que ce pauvre homme est ruiné ; c'est moi » qui ai excité votre pere à faire punir les » Braconniers. » Elle se fait conduire chez celui qui lui faisoit tant de pitié ; elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & des frais, & le prix du fusil ; elle paye le tout ; & le payfan reçut l'argent sans manquer au secret qu'il avoit promis à M. Helvétius.

A son retour à Paris, il arriva une petite aventure à M. Helvétius, qui prouve que sa Philosophie & sa bonté ne le quittoient jamais. Son carrosse fut arrêté dans une rue, par une charrette chargée de bois, & qui pouvoit se

détourner aisément & rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M. Helvétius impatienté, traita de coquin le conducteur de la charrette. « Vous » avez raison, dit le Paysan ; je suis un co- » quin, & vous un honnête homme, car je » suis à pied & vous êtes en carrosse. — Mon » ami, lui dit M. Helvétius, je vous de- » mande pardon ; mais vous venez de me don- » ner une excellente leçon que je dois payer. » Il lui donna six francs, & le fit aider par ses gens à ranger la charrette.

Etant en Angleterre, & traversant un Bourg de la Province d'York-Shire, un postillon mal-adroit renversa M. Helvétius ; les glaces de sa chaise furent brisées, & le Postillon qui avoit été fort froissé, jetoit des cris. M. Helvétius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques Paysans, qui étoient accourus pour le secourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent remarquer à d'autres. Dans le moment, M. Helvétius fut environné de tous les habitans du

Bourg. Tous s'empressoient de lui offrir leur maison, leurs chevaux, des vivres, enfin des secours de toute espece. Plusieurs, & même des plus riches, vouloient lui servir de Postillon.

M. Helvétius ayant appris qu'un Jésuite, qui avoit abusé de sa confiance, trahi son amitié, qui lui avoit fait perdre les bontés de la Reine, & animé contre lui les Tartufes de la Cour, étoit confiné dans un village, où il souffroit dans sa vieillesse la plus extrême pauvreté, alla trouver un des amis de ce malheureux & lui donna cinquante louis. « Portez-lez, lui dit-il, » au Pere *** ; mais ne lui dites pas qu'ils » viennent de moi. Il m'a offensé, & il seroit » humilié de recevoir mes secours. »

Tous les jours on introduisoit avec beaucoup de mystere, quelques nouveaux objets de la générosité de M. Helvétius. Souvent, en leur présence, il disoit à son Valet-de-chambre : » Chevalier, je vous défends de parler de ce » que vous voyez, même après ma mort. »

Il arrivoit quelquefois à M. Helvétius d'entendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets, & on lui en faisoit des reproches. « Si j'étois » Roi, disoit-il, je les corrigerois; mais je » ne suis que riche, & ils sont pauvres; je » dois les secourir. »

Dans une de ses tournées, Helvétius arriva à Bordeaux, lorsqu'on venoit d'y établir un nouveau droit sur les vins, qui jetoit la désolation dans la Ville & aux environs. Il écrivit à sa Compagnie à ce sujet; & fut fort mécontent de la réponse de ses Confreres. Né très-impétueux & très-sensible, il lui échappa de dire un jour à plusieurs Bourgeois de Bordeaux; « Tant que vous ne ferez que vous » plaindre, on ne vous accordera pas ce » que vous demandez. Vous pouvez vous as- » sembler au nombre de plus de dix mille; » attaquez nos employés, ils ne sont pas deux » cents. Je me mettrai à leur tête; vous » nous battrez, & l'on vous rendra justice. » Heureusement ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi: mais de retour à Paris, M. Hel-

vétius appuya si bien les plaintes des Borde-
lois , qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Quoique Philosophe , M. Helvétius ne fut
jamais intolérant. Il honoroit & protégeoit le
talent , dans ceux même qui ne pensoient pas
comme lui. Ayant reconnu d'heureuses dispo-
sitions à M. l'Abbé Sabatier de Castres , avec
lequel il étoit en commerce de lettres , il l'at-
tira dans la Capitale en 1766 , & sachant qu'il
n'avoit qu'une modique pension de sa famille ,
il lui en fit lui-même une de 1200 liv. pour
l'empêcher d'accepter une place de Précepteur
qui lui auroit enlevé le tems de cultiver son
propre esprit.

Peu d'hommes ont été traités par la nature
aussi bien que M. Helvétius. Il en avoit reçu la
beauté, la fanté & le génie. Dans sa jeunesse, il
étoit très-bien fait; ses traits étoient nobles &
réguliers; ses yeux exprimoient ce qui dominoit
dans son caractère, c'est-à-dire, la douceur &

la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse & naturellement révoltée contre l'injustice & l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que lui, que pour réussir à tout, il ne faut que vouloir fortement. Il avoit été bon Danseur, habile à l'escrime, Financier éclairé, bon Poète, grand Philosophe, dès qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beaucoup les femmes, mais sans passion, & entraîné par les sens; il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive. Il y portoit beaucoup plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient sensible, parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étoient peu nécessaires. Sa conversation étoit souvent celle d'un homme rempli de ses idées, & il les portoit quelquefois dans un monde qui n'étoit pas digne d'elles. Il aimoit assez la dispute, & il avançoit des paradoxes pour les voir combattre: il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables; il disoit qu'il alloit avec eux *à la chasse des idées*. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; & il se paroît si peu de sa supériorité, que

plusieurs hommes d'esprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-tems sans la deviner. Il craignoit le commerce des grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, & c'est la seule passion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail ; mais elle n'a point inspiré ses bienfaits. Personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'auroit pas donné à ses plaisirs un tems qu'il destinoit à l'étude ; & dans sa jeunesse même, lorsqu'il étoit retiré dans son cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.



Plusieurs Poètes ont exercé leur muse en l'honneur de M. Helvétius. Feu M. Dorat qui avoit été du nombre de ses amis, a dit de lui :

Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
 Pere tendre, ami généreux ;
 Au sein de l'opulence, il eut les mœurs d'un sage ;
 Et son or lui servit à faire des heureux.
 Mais vers le déclin de son âge,
 Des vices de son tems la désolante image
 Vint le blesser d'un trait si douloureux,
 Qu'au-delà des rivages sombres,

Entre Platon & Lucrece attendu,
Doucement il est descendu,
Chercher des vertus chez les ombres.

Un Anonyme célébra la mort de M. Helvétius par ces vers.

A la France, qu'il honoroit,
A l'Europe, qu'il éclairoit,
A la vertu, qu'il adoroit,
Ravi, dans la vigueur de l'âge,
Tandis que le jour luit sur de vieux scélérats;
Helvétius descend au séjour du trépas;
Mais, ô soulagement pour les regrets du sage!
L'homme doit lui survivre, & l'esprit ne meurt pas!

Un Abbé qu'il avoit eu pour ami, a honoré sa mémoire par ce quatrain.

Des sages d'Athènes & de Rome ;
Il eut les mœurs & la candeur ;
Il peignit l'homme d'après l'homme,
Et la vertu d'après son cœur.

M. Fallet a aussi consacré une épitaphe à ce Philosophe bien aimé.

Fameux par ses écrits, & grand par ses bienfaits,
Il a vécu : la mort le ravit à la terre.

La raison pleure un homme , & l'infortune un pere ;
 De toutes les vertus l'image est dans ses traits ;
 Son cœur en fut le sanctuaire.

PAUL DESFORGES MAILLARD , *des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Caen, de Nancy, &c. né au Croisic en Bretagne, en 1699, mort en 1772.*

La singularité d'un stratagème dont il s'avisâ, lui a valu une espece de célébrité que ses vers n'auroient pu lui donner. Après avoir concouru, sans succès, pour le prix de poésie, à l'Académie Française, l'Auteur en appella au public. Il fit des tentatives pour faire insérer son ouvrage dans le Mercure de France ; n'ayant pu y réussir, son Poème parut sous le nom imaginaire de *Mademoiselle Malcrais de la Vigne* ; il fit part de son idée à une femme d'esprit de ses amies, qui voulut bien être son secrétaire. Elle transcrivit plusieurs pieces de vers ; on les adressa à M. le Chevalier de

la Rocque, qui faisoit alors le Mercure de France ; il en fut enchanté. Il se prit même d'une belle passion pour la Minerve du Croire ; & dans une de ses lettres, le Journaliste s'émancipa jusqu'à lui dire : Je vous aime, ma
 » chere Bretonne ; pardonnez-moi cet aveu,
 » mais le mot est lâché. » Il ne fut pas la seule dupe de cette supercherie. Mademoiselle Malcrais de la Vigne devint la dixieme Muse, la Sapho, la Deshoulieres du tems. Il n'y eut pas de Poëte qui ne lui rendit quelques hommages, par l'entrepôt du Mercure. On feroit un volume de tous les vers publiés à sa louange. On connoît ceux de M. de Voltaire. M. Desfontaines se signala ; il fit une déclaration bien tendre à Mademoiselle Malcrais de la Vigne. On conçoit aisément quel fut l'étonnement des soupirans, lorsque M. Desforges vint à Paris, se montrer à tous ses adorateurs, *dont il ne fut pas trop bien accueilli.*



Cette anecdote rappelle ces vers d'un Poëme connu :

Vous êtes lu, vaillante hermaphrodite,
 Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard.

A a iv

M. de Voltaire a dit depuis , dans des vers adressés à Madame la Marquise d'Antremont :

Vous n'êtes point la Desforges Maillard ;
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme , & ce fut son seul art ;
Dès qu'il fut homme , il perdit son mérite.

Belle leçon de prudence pour les Auteurs
qui parent leurs ouvrages de noms féminins !

CHARLES DUCLOS , *Historiographe de France , Secrétaire perpétuel de l'Académie Française , membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres , de la Société Royale de Londres , de l'Académie de Berlin , né à Dinan en Bretagne , en 1705 , mort à Paris en 1772.*

Quelques personnes, dit M. Paliffot, se sont cru fondées à lui disputer le roman des *Confessions du Comte de * * ** ; mais l'Auteur de cet ouvrage, quel qu'il soit, ajoute-t-il, a très-bien

vu le monde, & n'est pas certainement un
Ecrivain du commun.

Les *Considérations* de M. Duclos *sur les mœurs de ce siècle*, dit M. de Voltaire, font le livre d'un honnête homme. M. Palissot ajoute que c'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, mais qu'il ne croit pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût, parce qu'on y trouve cette phrase : *La robe de Nessus agissoit en-dedans, & au contraire le feu de la robe de nos moines agit en-dehors.*

M. l'Abbé Sabatier de Castres dit, en parlant du même ouvrage, & des *Mémoires* qui en font la suite : « Qu'une connoissance profonde des hommes, des pensées neuves, des caractères bien saisis, des peintures vraies, des réflexions justes, en font aimer la lecture à ceux qui ne sont pas revoltés par un certain pédantisme qui ne devrait pas se trouver au milieu de ces belles qualités. Quoi-

» que l'Élocution en soit souvent sèche & dé-
 » coufue , il est cependant peu d'Ecrivains ,
 » parmi nos Littérateurs Philosophes , qui aient
 » fu racheter leurs défauts par tant de mérite.
 » On trouye du moins à s'instruire dans ses
 » *Confidérations* & dans ses *Mémoires* ; avan-
 » tage qu'on chercheroit en vain chez la plu-
 » part de ceux qui ont voulu mettre la Philo-
 » sophie en belles phrases. »



M. Duclos , en parlant du *Chien enragé* ,
 conte en prose de Piron , disoit : « J'aime le
 » morceau du chien enragé ; il y a de l'esprit
 » & point de raison ; voilà ce qui fait les bons
 » ouvrages. »



Il a dit , en parlant des hommes puissans ,
 qui n'aiment pas les gens de Lettres : « Ils
 » nous craignent , comme les voleurs craignent
 » les réverbères. »



Il a encore dit contre les Grands : « Quand

” je dîne à Versailles , il me semble que je
 ” mange à l’office. On croit voir des valets
 ” qui ne s’entretiennent que de ce que font
 ” leurs maîtres. ”



M. Duclos avoit la repartie vive , souvent brusque , mais presque toujours aussi originale que spirituelle.



Il disoit à ses intimes amis : “ Les grands
 ” raisonneurs & les sous-petits raisonneurs de
 ” notre siècle en feront & diront tant , qu’ils
 ” me donneront de la religion. ”



A propos de graces toujours sollicitées & si souvent obtenues , pour n’avoir point à rougir du supplice d’un parent condamné par les Loix , il s’écria un jour : “ Je n’en accorde-
 ” rois jamais aucune , si j’étois le maître ;
 ” quand chaque famille aura son pendu , qu’au-
 ” ra-t-on à se reprocher ? ”



Duclos a dit des François : « Que c'est le
 » seul peuple , qui puisse perdre ses mœurs sans
 » se corrompre. »



*Sur
 l'air
 de la
 région*

Duclos étoit à se baigner dans la Seine , &
 une jolie femme passoit , dans une voiture très-
 élégante. Le Cocher n'apperçoit pas un trou
 près du rivage ; le carrosse culbute : voilà la
 Dame étendue dans la boue d'un côté , & ses
 laquais de l'autre. Duclos sort de l'eau tout nu ,
 & accourt à elle : « Madame , lui dit-il , (en
 » lui donnant la main pour la relever ,) excu-
 » sez mon incivilité ; pardonnez-moi de n'avoir
 » pas de gants. »

X M. Duclos n'étant point encore de l'Académie Française , avoit eu une conversation très-longue avec Fontenelle , sur un point de Littérature , où il parla beaucoup & très-bien. Fontenelle fut si content de ce qu'il venoit d'entendre , qu'il lui dit : « Vous devriez écrire ,
 » & faire quelque ouvrage : » Sur quoi , de-

manda M. Duclos ? Fontenelle lui répondit :
Sur ce que vous venez de dire.

Duclos, dans la plupart de ses ouvrages, prouva (quoi qu'en aient dit ceux qui l'ont critiqué,) qu'il étoit quelque chose de mieux qu'un bel-esprit. Ses *Observations* fines & profondes *sur les mœurs*, des définitions frappantes par leur précision & par leur justesse, des maximes fortement pensées & rendues avec une énergie qui lui étoit familière, supposent, à-la-fois, un bon esprit, une pénétration & une sagacité rares, un jugement solide & sain, en un mot, un assemblage heureux de qualités peu vulgaires, faites pour lui concilier l'estime des connoisseurs les plus difficiles, & pour lui conserver un nom dans la postérité. Mais ce seroit manquer à sa mémoire, que de se borner à l'éloge de ses talens. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure qu'on lui reprochoit dans la société, sa bienfaisance, ses vertus, lui ont acquis à l'estime publique des droits plus légitimes

encore que le mérite de ses ouvrages. « Peu
 » de personnes , (& c'est le témoignage que
 » lui a rendu le Prince de B. * * * dans un dis-
 » cours public ,) connoissoient mieux les de-
 » voirs & le prix de l'amitié. » Il savoit ser-
 vir courageusement ses amis , & le mérite ou-
 blié ; il avoit alors un art dont on ne se dé-
 fioit pas , & qu'on n'auroit pas même attendu
 d'un homme qui aime mieux toute sa vie mon-
 trer la vérité avec force , que l'insinuer avec
 adresse.

❦

Tout le monde a connu la vive sincérité de
 ses sentimens pour le célèbre M. de la Chalo-
 rai, son compatriote & son ami depuis l'en-
 fance.

M. de La Place a dit de M. Duclos :

A la postérité son nom sera transmis.

Quoiqu'Auteur franc & dur , il eut beaucoup d'amis.



LAURENT ANGLIVIEL DE LA BEAU-
MELLE , né à *Vallerauque en Languedoc* ,
en 1727 , mort à *Paris* en 1773.

46.

M. de la Beaumelle naquit de parens Cal-
vinistes , & fit néanmoins ses études au Col-
lege de l'enfance de Jésus , à Alais. Il avoit
reçu de la nature une ame ardente , un esprit
vif & des dispositions heureuses pour les Belles-
Lettres. Il étoit encore jeune , lorsqu'il fut ap-
pellé à Copenhague , pour y remplir une chaire
d'Histoire & de Littérature Françoisé. C'est
dans cette Ville qu'il composa son premier
ouvrage , intitulé *Mes Pensées* , ou *Qu'en*
dira-t-on , livre très-hardi qui fit beaucoup
de bruit lorsqu'il parut. On l'imprima dans
presque toutes les grandes Villes de l'Europe.
M. de la Beaumelle , blessé de ce qu'on avoit
voulu lui faire , à Copenhague , un crime de
cette production , quitta sa chaire de Profes-
seur. Le Roi de Danemarck lui fit donner
une gratification considérable qu'il n'espéroit

pas , & lui fit dire qu'il pourroit revenir reprendre son poste quand il voudroit.



En quittant le Danemarck , M. de la Beau-
melle se rendit à Berlin , au mois de No-
vembre 1751 , dans l'intention de voir la Cour
de Prusse. Son premier soin , en y arrivant ,
fut de demander M. de Voltaire , avec qui il
avoit été en correspondance de lettres. On
lui dit qu'il étoit à Postdam ; il y alla. Le
Poëte le questionna beaucoup sur les motifs
de son voyage. Il croyoit que le nouveau dé-
barqué avoit des desseins sur la place de La-
métrie , qui venoit de mourir. M. de la Beau-
melle , ne jugeant pas à propos de s'expliquer ,
se contenta de lui répondre , qu'il venoit pour
voir trois grands hommes , le Roi , M. de
Voltaire & M. de Maupertuis. « Cette re-
», ponse , dit un ami (1) de M. de la Beau-
», melle , ne fut point une recommandation ;
», il avoit nommé un homme de trop , &
», peut-être deux. L'estime qu'il rémoignoit

(1) M. l'Abbé Sabatier de Castres , dans le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire.*

pour M. de Maupertuis, ne pouvoit que déplaire à quelqu'un qui n'étoit déjà que trop jaloux du mérite de ce Philosophe, & de la considération dont il jouissoit. M. de la Beaumelle ne tarda pas à s'en appercevoir. M. de la Beaumelle avoit prêté à M. de Voltaire, qui le lui avoit demandé, un exemplaire de ses *Pensées*, où l'on trouve celle-ci : *Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince qui ait donné 7000 écus de pension à un homme de Lettres, à titre d'homme de Lettres. Il y a eu de plus grands Poètes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le Roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain. M. de Voltaire ne manqua pas de se servir de ce passage pour prévenir le Roi de Prusse contre le *Penseur François*, supposé qu'il fût dans l'intention de se fixer à Berlin. *Il y a eu de plus grands Poètes que Voltaire.....* Il n'en*

„ falloit pas davantage pour irriter un homme
„ qui, dans la République des Lettres, comme
„ César dans la République Romaine, ne vou-
„ loit point avoir de supérieur, ou comme
„ Pompée, ne vouloit point avoir d'égal. „
Enfin par les intrigues & les menées de Vol-
taire, M. de la Beaumelle eut tant de tracaf-
series & de dégoûts à essuyer, qu'au mois de
Mai 1752, il quitta Berlin. Le *Siecle de Louis*
XIV, par M. de Voltaire, venoit de paroître.
M. de la Beaumelle dit, avec tous les gens de
goût, que c'étoit un livre plein de fautes, d'er-
reurs & d'esprit. Pour le prouver à quelques per-
sonnes qui en doutoient, il couvrit les marges
du premier volume de notes critiques. Un Li-
braire de Francfort, qui préparoit une édition
du *Siecle de Louis XIV*, la fit, & y ajouta
les observations de M. de la Beaumelle. Ce
sont ces observations, malheureusement trop
justes, que M. de Voltaire n'a jamais pardon-
nées à l'Auteur.



M. de la Beaumelle fut arrêté le 23 Avril
1753, & conduit à la Bastille, sur des Mé-

moires calomnieux envoyés contre lui , par Voltaire , à M. d'Argenson. Le succès de cette manœuvre ne calma point l'Auteur du *Siecle de Louis XIV.* Il profita de la détention de la Beaumelle , pour publier un libelle intitulé *Supplément au Siecle de Louis XIV.* , dans lequel il prodigue à son ennemi les personnalités & les injures les plus atroces. M. de la Beaumelle sortit de la Bastille , au mois d'octobre de la même année. Il trouva Paris inondé de cette fatyre odieuse , où l'on s'efforçoit de le noircir , dans un tems où il ne pouvoit se défendre. Il crut devoir y répondre , & il publia ses *Lettres à M. de Voltaire* , qui pour lors étoit à Colmar , où il s'étoit retiré après sa disgrâce à la Cour de Prusse. « Cette ré-
 „ ponse , dit *Fréron* , est pleine de force , de
 „ raison , de vérité , de sel , d'anecdotes cu-
 „ rieuses & très-propres à faire connoître la
 „ belle ame de M. de Voltaire. » Nous en citerons quelques morceaux pour mettre le Lecteur en état de juger quel est celui de ces deux Auteurs qui mérite le plus l'indulgence du public : nous disons *l'indulgence* , car rien n'est plus avilissant pour la Littérature que ces

démêlés qui animent les gens de Lettres les uns contre les autres.



« Tout le monde vous abandonne , Monsieur de Voltaire. Disgracié à Berlin , où il ne tenoit qu'à vous d'être heureux , rebuté à Hanovre , où vous offriez d'établir votre séjour & les Arts de la Seine , moyennant une pension de mille livres sterling , vous voilà livré au regret d'avoir offensé le Roi de Prusse , votre bienfaiteur , & de n'avoir pu perdre M. de Maupertuis votre ancien ami. On vous refuse un asyle à Vienne , où l'on se souvient sans doute de votre Ode satyrique contre le dernier des Césars Autrichiens ; à Lunéville , où l'on rougit encore pour vous de vos ridicules amours , de vos indécentes familiarités ; à Berne , où l'on n'avoit pas même voulu recevoir l'épître dédicatoire de votre *Catilina* ; à la Haye , où l'on n'aime aujourd'hui que les esprits tranquilles & doux , & où d'ailleurs vous auriez encore plus à craindre les Libraires Ledet & Vanduren , que vous-même. On m'assure que vous ne pouvez plus rentrer à Paris. Vos amis ne le sont plus ; vos ennemis triomphent ; le

pouvoir vous accable ; la sagesse applaudit. Quel asyle, quelle ressource vous reste-t-il ? Colmar & la pitié publique.

Mon Dieu ! que ce siecle est ingrat & mal-faisant ! Que dira l'avenir, quand il verra le vertueux Voltaire dans l'infortune & dans l'opprobre ? Vous avez amusé les hommes, & ils vous fuient ; vous les avez éclairés, & ils vous méprisent ; vous avez enseigné les Rois, & ils vous chassent. On dit même que le mois passé vous approchâtes des Sacremens, & l'on ajoute, avec cruauté, que l'Eglise frémit de cette scandaleuse dévotion. Par quelle conduite, ou, pour mieux dire, par quelle fatalité vous êtes-vous fait tant d'admirateurs & tant d'ennemis ?

Je viens de lire votre *Supplément au Siecle de Louis XIV.* C'est un tissu d'injures contre moi. J'en ai honte pour vous. . . . D'où vient cette haine, cette rage contre moi ? Vous avez commencé les hostilités ; comptez qu'elles ne finiront pas quand vous le voudrez. Que je vous rappelle les faits. Je parus à peine à Berlin, que j'y fus persécuté par vous. . . .

« Votre caractère est trop connu pour que j'aie rien à craindre de vos impostures. J'entends déjà ceux qui prennent pour modération leur insensibilité, me dire froidement : *Quel tort peuvent vous faire les injures de cet homme ? A-t-il un ami dont il n'ait médité ? un ennemi qu'il n'ait calomnié ? Qu'est-ce qu'un libelle qui se réfute par lui-même à force de se contredire ?* Mais vous m'imputez mille choses qui tendent à me rendre odieux à ceux qui ne me connoissent pas, & suspect à ceux qui me connoissent. Mon honneur est attaqué ; tout doit céder à ce motif. M. de Maupertuis, me direz-vous, n'a point répondu. Eh ! vous répondrais-je, si j'étois le quart de Maupertuis, si j'étois, comme lui, défendu par ma réputation & par un Roi? . . . »



« *J'aurois dû, dites-vous, vous choisir plutôt pour maître que pour ennemi. Je serai votre disciple en fait de pensées ingénieusement vernissées ; foyez le mien en fait de procédés honnêtes. Apprenez-moi à avoir de l'esprit ; je vous apprendrai à reconnoître vos torts ; je vous apprendrai à ne pas falsifier les Lettres de M. de Maupertuis. . . . »*



« Eh ! cessez d'avilir les Lettres. Prouver que les Savans ont droit de faire des libelles, c'est prouver qu'il leur est permis d'être méchans ; c'est vouloir que les *Lettres humaines deviennent très-inhumaines*, pour me servir d'une de vos épigrammes. Si votre goût pour les libelles se répand, nous serons inondés de ces feuilles satyriques, que les gens de Lettres ne se permettroient jamais, s'ils réfléchissoient qu'ils ne seront pas jugés par leurs pairs, que leur Juge sera ce Public qui aime l'esprit, parce que l'esprit amuse, & qui hait les gens d'esprit, parce que les gens d'esprit humilient. Car ne nous flattons pas, nous ne sommes que le jouet de la frivolité.

Que nous sommes petits vous & moi ! Depuis un an, nous disputons sans pudeur sur quelques syllabes d'un livre historique ; & Leibnitz & Newton disputoient sans fiel sur l'empire du monde pensant. Leibnitz & Newton ne font qu'un trait dans le tableau de l'univers : que serons-nous vous & moi dans cette foule d'écrivains polémiques, qui, après avoir servi de risée à leurs contemporains, disparaissent aux yeux de leurs descendans ? Vous

finissez votre épître dédicatoire par quatre ou cinq injures, dont la plus dure, comme la plus élégante, est que je suis un *Ecrivain à faire rire*. J'y prendrai garde désormais. Mais en ce moment, *riez-vous ?* »



« Vous dites qu'au sortir de Saxe j'ai mis dans mes *PENSÉES des choses sur la Saxe*, que vous ne pouvez lire sans frémir.

Je n'ai jamais été en Saxe, & dans aucune édition de mon livre, il n'y a pas un mot sur la Saxe. Qui croiroit que vous citez des phrases de mon livre, qui n'y sont point & qui n'y ont jamais été ?

Vous dites que je *gâte tout ce que je touche*. Et moi, je dis que votre unique talent est d'embellir tout ce que vous *touchez* ; aussi *touchez-vous sans cesse*. »



« Je demande pardon à M. le Président Hénault de mêler son nom au nom d'un homme tel que vous. Demandez pardon à la vérité & à la vertu, qui vous crient que M. le Président Hénault, sous quelque aspect qu'il m'en-

visage, soit du côté de l'extraction, soit du côté de l'esprit, soit du côté de la probité, ne sera jamais fâché que vous parliez de lui & de moi dans la même ligne. Mais, fussai-je un monstre, votre délicatesse seroit encore mal placée : je suis tous les jours témoin que des hommes sans foi, sans principes, sans mœurs, couverts d'opprobres depuis trente ans, font le sujet de la conversation des plus honnêtes gens. . . . Je suis *un objet dégoûtant pour le Public*. Et vous, qu'êtes-vous à ses yeux ? Qu'est pour les dévots l'Auteur de la *Pucelle d'Orléans* ; pour les Chrétiens, l'Auteur du *Sermon des Cinquante* ; pour les Rois, l'Auteur de ce mot à jamais odieux, *il n'y a qu'un Dieu & qu'un Roi* ; pour ce Roi unique, l'Auteur de sa *vie privée* ; pour les gens de goût, l'Auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste*, du *Duc de Foix*, de *Nanine* ; pour les ames généreuses, l'implacable ennemi de Desfontaines, de Rousseau ; pour les esprits vrais, l'infidèle compilateur de *l'Histoire universelle* ; pour les cœurs droits, le pale envieux de Mauptuis, de Montesquieu, de Crébillon ; pour toutes les Nations, l'homme qui a médit de

toutes ; pour les Libraires , l'Écrivain contre lequel tous les Libraires élevent leur voix ; pour tous les honnêtes gens , le falsificateur du billet d'Abraham Herschel ? Après cela , lequel des deux , de la Beaumelle ou de Voltaire , est l'objet le plus degoûtant pour le Public ? Vous me forcez à des répliques cruelles. »

« C'est à peu près avec la même logique, ou, pour mieux dire, le même aveuglement, que vous me reprochez ma jeunesse. *Apprenez, jeune homme*, me dites-vous en vingt endroits. Et vous, *vieillard*, *apprenez*, une fois pour toutes, que la jeunesse n'est ni un crime, ni un défaut, ni un ridicule. Apprenez combien il est imprudent d'irriter par des insultes, d'agguerrir par des attaques *un jeune homme* qui n'a pas encore toutes ses forces, & à qui les combats peuvent les donner. Apprenez... mais non ! je ne veux pas me servir de tous mes avantages. Il faut donner quelque chose à l'opinion publique. D'ailleurs, je ne suis qu'un météore, & vous êtes un astre : il est vrai que vous avez passé votre méridien, & que le tems est bien couvert. »

M. de Voltaire parut affommé du coup. Ceux qui ont lu ces lettres , au nombre de vingt-quatre , croiront facilement qu'il n'en reçut jamais de pareil. L'effet de son étourdissement fut de laisser M. de la Beaumelle tranquille pendant cinq ou six ans. Ce ne fut qu'en 1759 qu'il recommença les hostilités. Pour se venger de ses nouveaux mensonges , & rendre sa vengeance utile au Public , M. de la Beaumelle se proposoit de commenter les principaux ouvrages de son ennemi. Il avoit commencé cette entreprise ; mais la mort ne lui a permis d'achever que le *Commentaire sur la Henriade* , publié en 1779.

Des *Mémoires de Madame de Maintenon* sont l'ouvrage le plus considérable que nous ayons de M. de la Beaumelle. Ces Mémoires furent lus avec avidité , & le sont toujours , parce que le fonds en est très-intéressant , & qu'en général ils sont bien écrits.

Cet Auteur nous a donné encore le recueil des *Lettres de Madame de Maintenon* , & c'est

pour l'histoire des dernières années du regne de Louis XIV, une source abondante de faits qu'on ignoroit ou qu'on avoit défigurés. Ces lettres sont sur-tout précieuses, parce qu'on y découvre quelquefois les raisons, les motifs, les ressorts cachés des événemens.

M. de la Beaumelle parlant musique avec la femme d'un Président du Parlement de Toulouse, & sachant que cette Dame, qui n'avoit point d'esprit, avoit une belle voix, il la pria de chanter. Quelle chanson, lui demanda-t-elle, faut-il que je chante? La première, lui dit-il, qui s'offrira à votre mémoire. Il ne s'en présente aucune, ajouta-t-elle. Eh bien, répliqua la Beaumelle, avec malignité, chantez celle-ci:

Quel désespoir!

D'être sans esprit à mon âge.

Quel désespoir! &c.

Tout Auteur, disoit M. de la Beaumelle, a droit de vivre de son travail, comme un Seigneur du revenu de sa Terre, un Banquier de son change, un Evêque de l'Autel. On

peut écrire pour vivre : *Ingenû largitor vender* ; mais il ne faut pas que l'écrit se ressentë du besoin. La pauvreté audacieuse fit d'Horace un Poëte ; mais par-tout il paroît inspiré par la gloire. . . . Un Ministre étranger avoit à sa table un Philosophe Genevois, qui vivoit de son esprit, commë tant de gens de la Cour vivent de leurs bassesses. Ce Ministre, parlant d'un de nos plus beaux génies, dit : « Il écrit » pour vivre. » *Et n'est-ce pas pour donner un bon dîner à ses pareils que votre Excellence chiffre & déchiffre*, répondit brusquement le Citoyen de Geneve ?

Il disoit encore, que l'esprit est fait pour vivre avec l'esprit, & qu'il vaut mieux se répandre dans son cabinet, que se contraindre dans une antichambre ; faire sa fortune soi-même, que l'attendre des autres ; la devoir à son industrie, qu'à des pensions contre lesquelles on a déclamé.

Fin du troisieme volume.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

FROM ITS ORIGIN TO THE PRESENT TIME

BY JOHN HENRY MADDISON

ESQ. OF LINCOLN'S INN

IN TWO VOLUMES

VOLUME THE SECOND

LONDON: PRINTED BY RICHARD CLAY AND COMPANY, LTD.

BUNGAY, SUFFOLK

1926

BY APPOINTMENT TO HER MAJESTY THE KING

PRINTERS IN ORDINARY

TO HER MAJESTY THE QUEEN

BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

PRINTERS IN ORDINARY

TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

PRINTERS IN ORDINARY

TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

PRINTERS IN ORDINARY

TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

PRINTERS IN ORDINARY

TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

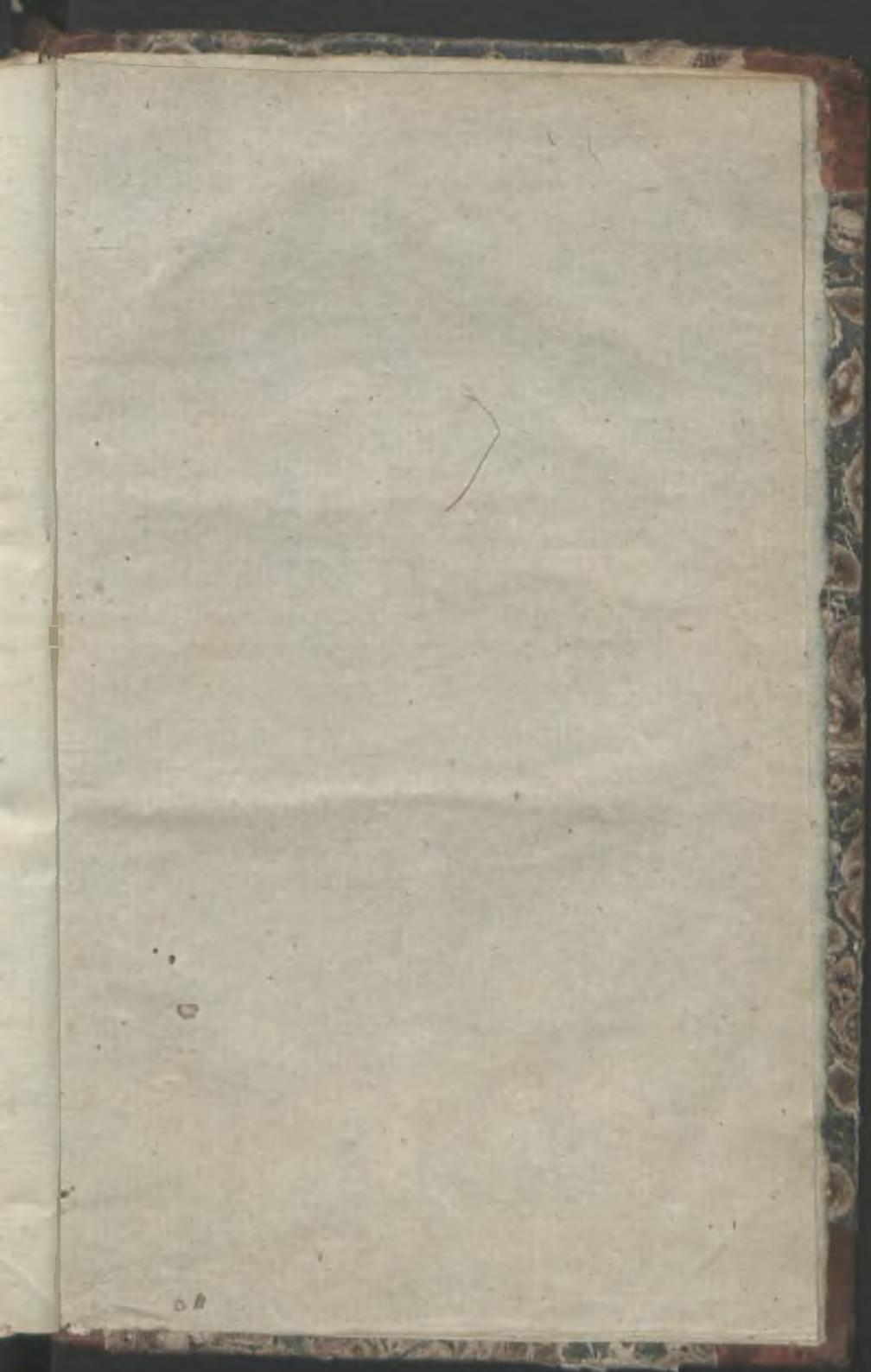
BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

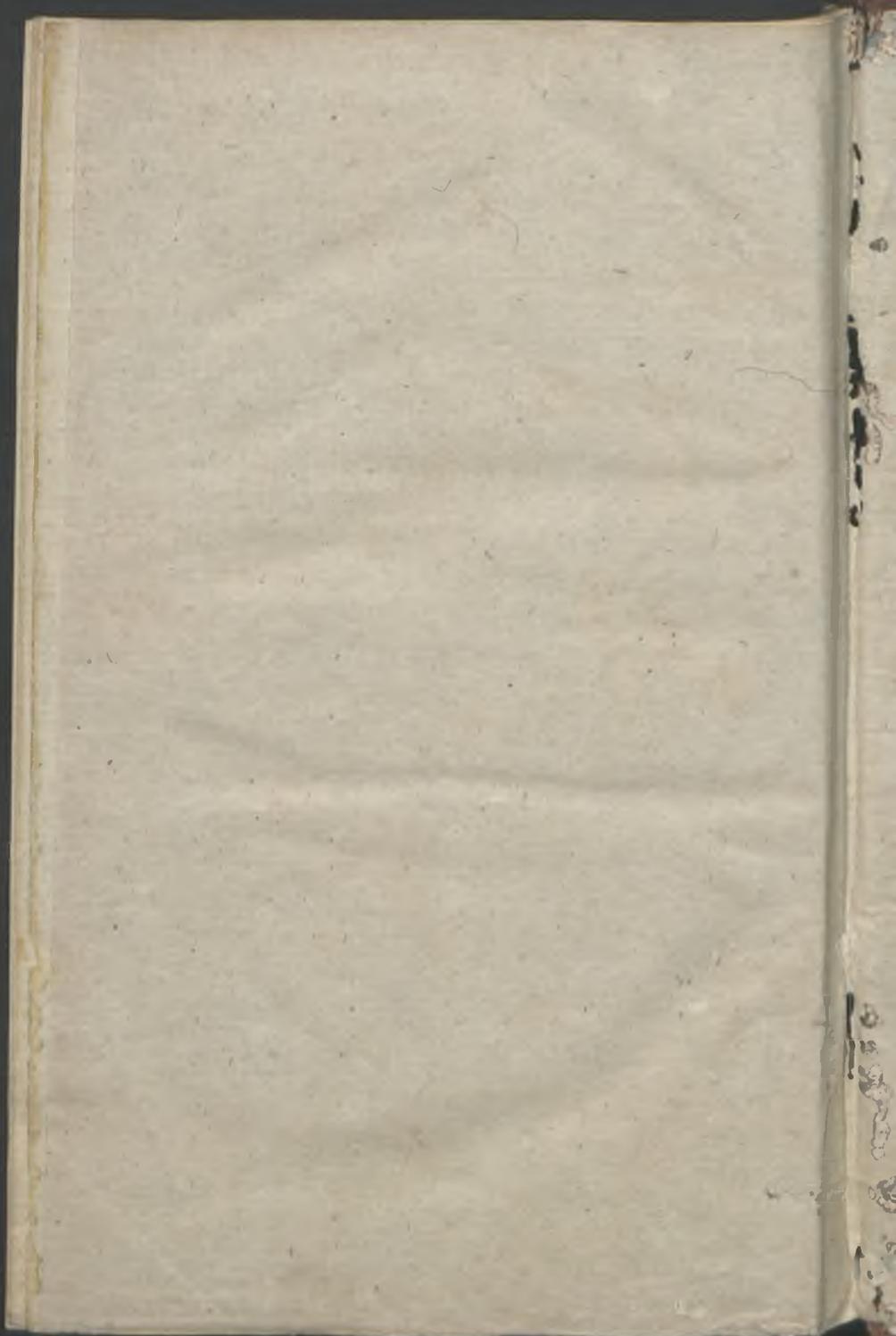
PRINTERS IN ORDINARY

TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

BY APPOINTMENT TO HIS ROYAL HIGHNESS THE DUKE OF BRUNSWICK

PRINTERS IN ORDINARY







00042523

